

PAUL POUROT

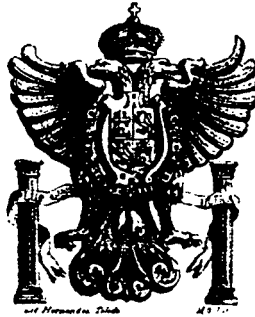
---

# Tolède

Son histoire, ses Légendes, ses Monuments

---

*Ouvrage illustré de 46 gravures*



PARIS  
BERNARD GRASSET, ÉDITEUR  
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61

---

1910



Tolède

## DU MÊME AUTEUR

---

<b>Premiers Soupirs</b> , poésies diverses . . .	1 vol.
<b>La Petite Bourgeoisie :</b>	
I. — <b>A quoi tient l'Amour</b> , roman . . .	1 vol.
II. — <b>L'Enfant d'un autre</b> , roman . . .	1 vol.
III. — <b>Les Ventres</b> , roman . . . . .	1 vol.
<b>Les Deux Familles</b> , roman social . . . . .	1 vol.
<b>Le Choix de la Femme</b> , roman . . . . .	1 vol.
<b>Comment on aime</b> , vingt romans . . . . .	1 vol.
<b>Origines et Histoire du Carnaval</b> . . . . .	1 broch.
<b>Infidèle</b> , comédie en un acte, en vers . . . . .	d°
<b>La Cité qui tue</b> , roman social . . . . .	1 vol.
<b>Tolède</b> , son histoire, ses légendes, ses monuments . . . . .	1 vol.

PAUL POUROT

---

# Tolède

Son Histoire, ses Légendes, ses Monuments

---

*Ouvrage illustré de 46 gravures*



PÂRIS

BERNARD GRASSET, ÉDITEUR

61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61

---

1910

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE 10 EXEMPLAIRES  
SUR HOLLANDE, NUMÉROTÉS DE 1 A 10.

Je n'ai pas la prétention d'évoquer ici toute l'histoire ni de dépeindre toutes les beautés sculpturales de Tolède, — la *Toletum* des Romains, la *Toletopius* des Visigoths, la *Tolaitola* des Arabes : il y faudrait consacrer dix volumes, après dix ans de patientes recherches...

Je désire simplement, — par un résumé des faits historiques les plus saillants et des légendes les plus curieuses, ainsi que par une description concise, éclaircie de dessins, des principaux monuments, — me constituer le guide du voyageur qui passe, et qui revient, dans cette Cité merveilleuse, unique au monde, où se sont succédé, en l'espace de quatre mille ans, tous les peuples que l'Europe a connus.

P. P.

DOCUMENTATION :

*Diverses Historias de España*, par MARIANA, par LAFUENTE,  
par le comte DE MORA, par ALCOSER.

*Historia de Toledo*, par ANTONIO MARTIN GAMERO.

*Toledo en la mano*, par SIXTE RAMON PARRO.

*Tradiciones de Toledo*, par EUGENIO DE OLAVARRIA Y HUARTE.

*Itinéraire d'Espagne*, par GERMOND DE LAVIGNE.

*L'Espagne*, par JOSEPH LAVALLÉE et ADOLPHE GUÉROULT.

*Tra los montes*, par THÉOPHILE GAUTIER.



# Histoire de Tolède



# I

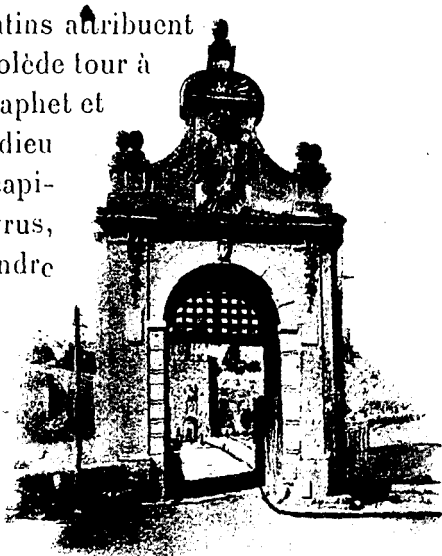
## ORIGINES

### IBÈRES, CELTES ET CARTHAGINOIS.

(De l'an 1800 à l'an 194 av. J.-C.)

**L**ES Grecs et les Latins attribuent la fondation de Tolède tour à tour à Tubal, fils de Japhet et petit-fils de Noë, au dieu Hercule, à Pyrrhus, capitaine au service de Cyrus, roi de Babylone et gendre de Hispan, puis à Tago, chef de tribu Celtibère, et aussi à Tolémon et Brutus, consuls romains.

Tant d'affirma-



Portique d'Alcantara.

lions contradictoires sont une preuve de la haute antiquité de la célèbre Cité. Certains historiens modernes s'appuient enfin sur l'étymologie la plus admissible qui fait dériver son nom de l'hébreu *toleidoth* ou *tholedoth*, signifiant « générations », pour conclure que les Juifs durent en être les vrais fondateurs.

Effectivement, les Juifs, — à l'époque où Nabuchodonosor déporta la moitié de la population de Jérusalem révoltée sous sa domination, — se répandirent dans la péninsule ibérique ; mais ils y trouvèrent déjà les Phéniciens maîtres de plusieurs villes maritimes, et eux-mêmes devancés par les Ibères, les Pélasges, les Basques et les Celtes.

A la vérité, ces peuples barbares, éparpillés en tribus nomades, sans liens entre elles, étaient descendus des Gaules, dix-huit cents ans avant Jésus-Christ, à la recherche, qui de territoires de chasses, qui de luxuriants pâturages pour leurs troupeaux. Ils plantèrent leurs tentes sur les rives de l'Èbre, — le fleuve Iber des Romains.

Peu à peu, ils s'aventurèrent plus au sud ; et l'une de leurs tribus, après avoir reconnu la fertilité des plaines qu'arrose le Tage, choisit, pour s'y fixer définitivement, de hauts rochers

contournés par le fleuve, en ce qu'ils lui semblèrent présenter contre des rivalités belliqueuses une admirable protection naturelle.

En ce lieu, d'âges en âges, les huttes de terre, puis les maisons de pierre, remplacèrent les tentes de peaux de bêtes ; et ainsi s'érigea « la petite ville forte par son site », — *parva urbs sed loco monita*, dit Tite-Live, — que devaient découvrir les Romains en guerroyant contre les Carthaginois.

D'autres villes indépendantes se créèrent de la même manière, de place en place, groupant et retenant les familles nomades. Plus tard, se sentant menacées par les descendants des Phéniciens, lorsque ceux-ci, humiliés par la puissance de Rome, projetèrent d'agrandir leurs possessions du littoral méditerranéen, elles éprouvèrent la nécessité d'unir leurs forces et formèrent une sorte de République Fédérative sous l'autorité d'un chef commun, — nommé Tago, — fixé à Tolède.

A cette époque déjà, les populations, très accueillantes aux juifs et aux Grecs ingénieux, n'ignoraient plus les progrès de la civilisation ; elles savaient tisser le lin, tanner les peaux, façonner les poteries, fondre les métaux ; et, sur les rives du fleuve auquel Tago a donné son nom, elles installaient ces fabriques d'armes

blanches dont la renommée devait s'étendre dans le monde entier ; le poète Gratius Taliscus, qui vivait quelques siècles avant Jésus-Christ, et duquel Ovide fait mention, vanta le premier la qualité de leurs lames finement trempées.

Pour se délasser de leurs travaux, les citoyens de l'antique Tolède aimaient entendre les rhapsodies de la Grèce, chantées par les aèdes errants, et voir courir des chevaux attelés à des chars légers, — jeux spéciaux dénommés *carpetanos*, d'où dérivèrent les noms de CARPETANIE et de CARPETANS donnés à la région et à ses habitants.

Les petits états confédérés disposaient sans doute d'une certaine force armée, puisque Hamilcar, général carthaginois, jugea profitable, plutôt que de les combattre, de passer avec eux un traité d'alliance. Mais son successeur, Asdrubal le féroce, suivit une politique tout autre : il affecta de considérer les Carpetans beaucoup plus en vassaux qu'en alliés et ne leur épargna aucune vexation, jusqu'à susciter leurs protestations. Feignant alors un vif étonnement du mauvais esprit des voisins à son égard, il pria Tago de venir à Carthagène lui fournir des explications ; il se saisit de sa personne et le fit horriblement supplicier.

Asdrubal paya de sa vie cette félonie ; à quelques jours de là, comme il offrait un sacrifice aux dieux, avant d'entamer la guerre qu'il désirait, un esclave de Tago l'assassina. Les soldats, furieux, se jetèrent sur le meurtrier ; ils lui broyèrent les membres dans des tortures raffinées, mais sans pouvoir lui arracher une plainte : l'esclave mourut content d'avoir vengé son maître.

Cette fin d'Asdrubal eut pour conséquence d'appeler sur le trône de Carthage le grand Annibal, dit Barca, fils d'Hamilcar. — Tout jeune, il vouait une haine profonde aux Romains pour avoir chassé ses ancêtres de la Sicile et de la Sardaigne ; il forma aussitôt le vaste projet d'envahir leurs colonies au nord de l'Ebre et de passer, par les Gaules, en Italie. Son premier soin fut donc de rassembler une puissante armée, à la tête de laquelle il se mit en marche.

Les Carpétans, ignorant tout de ses desseins, crurent qu'il voulait, comme son prédécesseur, s'attaquer à leur indépendance ; aussi résolurent-ils, de concert avec les peuples voisins, les Vectones, les Olcades et les Vaccées, de l'arrêter. Leur courage ne suppléa pas à leur faiblesse numérique : Annibal les vainquit devant Tolède. Toutefois, plutôt que

de les humilier en profitant de sa victoire, il réussit, à force de générosité, à s'en faire des alliés, si bien que trois mille des leurs s'enrôlèrent dans son armée; mais ils refusèrent de le suivre au-delà des Pyrénées : indifférents à ses projets de conquêtes, épouvantés peut-être des horreurs de la guerre, lorsqu'ils virent au siège de Sagonte, ville romaine du Nord, les habitants, — vieillards, femmes, enfants, — préférer la mort à la honte de se rendre, — tous sans exception regagnèrent fièrement leur pays. Ils affirmèrent ainsi cet esprit d'indépendance qui devait être la caractéristique de leur race future.



Première monnaie frappée à Tolède, la cité dépendant de la colonie romaine de Carthagène.



## II

### LES ROMAINS

(De l'an 194 av. J.-C. à l'an 440 après J.-C.)

**D**URANT les guerres puniques, très peu de Carpétans prêtèrent leur concours aux Carthaginois ; en grande majorité, ils restèrent dans les limites de leur territoire, sans autre désir que d'y vivre en paix.

Tant de sagesse ne les garantit pas contre les convoitises des Romains, dont les légions, lancées à la poursuite des Carthaginois vaincus, mirent le siège devant Tolède en l'an 194 avant Jésus-Christ. Les Carpétans, encore que peu nombreux et mal aguerris, leur résistèrent vaillamment et même les obligèrent à la retraite.

Trois années plus tard, moins heureux, ils succombèrent sous les attaques renouvelées du consul Fulvius Nobilior. Réduits à capituler,

ils refusèrent cependant de jurer fidélité à leurs vainqueurs, qui, maintes fois par la suite, essayèrent vainement de les entraîner à la conquête des Gaules ou de leur faire prendre parti dans les guerres civiles entre César et Pompée.

A cause de cette force d'inertie qui leur était opposée, les Romains tinrent longtemps la fière Tolède en suspicion. Incorporée d'abord à leur province de Tarragone, puis à celle de Carthagène, elle fut astreinte à payer tribut, comme ville stipendiée. Enfin, Octave Auguste daigna l'ériger en Municipale et l'autoriser à battre monnaie. De ce jour, les consuls la prirent en faveur ; appréciant hautement sa valeur stratégique, ils arrivèrent à lui concéder tous les avantages des Colonies, avec installation d'une juridiction et d'une recette centrale des impôts de la province. Ils se plurent à grandir son importance, à l'embellir et à la fortifier. Ils y firent converger les grandes voies de communications ; ils y augmentèrent les commodités de la vie par des travaux de distribution des eaux ; ils la gratifièrent d'un cirque, d'une naumachie, et, l'ayant placée sous la protection d'Hercule, ils la parèrent de gracieux autels dédiés à ce dieu, ainsi qu'à Mars, à Vénus et à Esculape. La capitale de la Carpétanie pouvait rivaliser avec les Cités les plus

riches et les plus fameuses du vaste empire romain.

Cependant, la population restait aux trois quarts formée de juifs. On prétend que ceux-ci, bons et justes, consultés par leurs frères de Jérusalem lors du procès de Jésus, se prononcèrent pour l'acquittement ; et copie de leur lettre à ce sujet, — lettre considérée, toutefois, comme apocryphe, — existe encore aux archives de la Cité.

La religion de Jésus de Nazareth se propagea dans toute la péninsule avec une étonnante rapidité ; des mendiants étrangers vinrent, sans peur, de ville en ville, critiquer les mauvaises mœurs, prédire le châtement des corrupteurs et soutenir les opprimés avec la promesse, au nom d'un Dieu unique, de récompenses éternelles.

Les apôtres Paul et Jacques le Majeur parcoururent aussi la région. Ils fondèrent plusieurs églises, notamment Notre-Dame Del Pilar à



Intérieur de la Porte de Visagra et statuette de saint Eugène.

Saragosse. Saint Eugène les imita, qui prêcha vers l'an 95 à Tolède; de là étant retourné dans les Gaules, il trouva le martyr à Deuil, près Paris.

Les prosélytes, il faut le dire, furent assez peu inquiétés. Ils s'assemblaient, la nuit, dans un vaste temple souterrain consacré à Hercule. On toléra leurs réunions jusqu'à l'avènement de Dioclétien. A ce moment, le consul Publius Dacien entreprit d'arrêter les progrès de la religion nouvelle, et, pour ce faire, il les traita comme des rebelles aux lois de l'Empire; à titre d'exemple, il fit torturer Léocadie, fille du propre gouverneur de Tolède, pour avoir abjuré le paganisme. Par son ordre, elle fut jetée au fond d'un silo, où, privée de nourriture, elle mourut en imprimant, avec le pouce, — dit la légende, — sur le granit, le signe de la croix.

A Mérida, Eulalie, fille d'un prétorien, subit le même sort.

Mais, le martyr de ces jeunes vierges, aimées du peuple, ne fit qu'attirer d'enthousiasme de nombreux adeptes au christianisme, — que, d'ailleurs, favorisa le bon Constantin, succédant à Dioclétien.

Soixante ans plus tard, un schisme faillit ruiner, mieux que n'avaient réussi les persécu-

tions, le prestige de cette religion. Voici comment : Priscilien, riche habitant de la Gallice, se mit à prêcher, — tel un anarchiste —, *la loi de nature*; il s'appuya sur les Saintes Écritures mêmes pour combattre le mariage; qu'il traita de lien immoral, et pour prétendre que l'homme « devait obéir à l'impulsion de ses désirs, quels qu'ils fussent, en toute liberté de conscience ». La morale facile trouva beaucoup de partisans. Les évêques s'en émurent et la réprochèrent solennellement dans un Concile tenu à Saragosse en l'an 381. Priscilien eut alors l'audace d'en appeler à la justice du pape, et il réussit, à force d'intrigues, à faire annuler la décision des évêques. Mais, en 384, l'empereur Maxime le traduisit devant un Tribunal suprême qui le condamna d'abord à la torture et ensuite à la peine de mort !

Pour éviter le retour de fausses interprétations des Saintes Écritures, les évêques, dans deux conciles tenus à Tolède en 396 et en 400, rédigèrent un code de loi auquel tous les croyants durent se conformer.

Tel est ce curieux document :

*Code des chrétiens.*

« Nous croyons en un seul vrai Dieu, — Père,

Fils et Saint-Esprit, — créateur des choses visibles et invisibles dans le ciel et sur la terre; que ce Dieu seul et cette seule Trinité sont de substance divine; que le Père n'est pas le même que le Fils, pas plus que le Fils n'est le Père, sinon qu'il est fils de Dieu, de la nature du Père; — que l'esprit est le Paraclet, lequel n'est ni le Père, ni le Fils, mais procède des deux. Le Père n'a pas été engendré; le Fils l'a été; le Paraclet, qui procède du Père et du Fils, ne l'a pas été. Le Père est celui de qui on entendit, des cieux : *Celui-ci est mon Fils, en qui je me complais. Écoutez-le.* Le Fils est celui qui dit : *Dieu est mon Père et il m'envoie sur cette terre.* Et l'Esprit Paraclet est celui de qui le Fils dit : *Si je ne vais pas à mon Père, le Paraclet ne viendra pas à vous.* Nous croyons que cette Trinité distincte dans les personnes est une substance unie par la vertu et indivisible par la puissance et la majesté. Hors de cette Trinité, il n'y a aucune autre nature divine, ni d'ange, ni d'esprit, qui croie être Dieu. — Le Fils de Dieu, né Dieu du Père, avant tout commencement, sanctifia le sein de la Vierge Marie et se fit homme en elle, *sine virili generatum semine*, réunissant les deux natures, la divine et la charnelle, en une seule personne, qui est Notre Seigneur Jésus-Christ.

Son corps ne fut imaginaire ni fantôme, mais solide et vrai : il eut faim, il eut soif, il ressentit les douleurs, il pleura et souffrit; enfin, il fut crucifié par les Juifs, et, enterré, il ressuscita le troisième jour, conversa ensuite avec ses disciples; et, le quarantième jour après sa résurrection, il monta au ciel. Ce Fils de l'Homme se nomme aussi Fils de Dieu, et le Fils de Dieu se nomme aussi Dieu, Fils de l'Homme. Nous croyons en la résurrection future des hommes et soutenons que l'âme humaine n'est pas une substance divine ou une portion de Dieu, mais que l'homme est une créature formée par la volonté divine.

« I. — Si donc quelqu'un dit ou croit que ce monde et tous ses éléments ne furent pas créés par Dieu omnipotent, qu'il soit excommunié.

« II. — Si quelqu'un dit ou croit que Dieu le Père est lui-même le Fils ou le Paraclet, qu'il soit excommunié.

« III. — Si quelqu'un dit ou croit que Dieu le Fils est lui-même le Père ou le Paraclet, qu'il soit excommunié.

« IV. — Si quelqu'un dit ou croit que le Paraclet est le Père ou le Fils, qu'il soit excommunié.

« V. — Si quelqu'un dit ou croit que le Fils de

Dieu prit seulement une forme humaine, sans âme, qu'il soit excommunié.

« VI. — Si quelqu'un dit ou croit que le Christ n'est pas né, qu'il soit excommunié.

« VII. — Si quelqu'un dit ou croit que la divinité du Christ fut convertible et passible, qu'il soit excommunié.

« VIII. — Si quelqu'un dit ou croit que le Dieu de la Loi antique est distinct de celui des Évangiles, qu'il soit excommunié.

« IX. — Si quelqu'un dit ou croit que le monde fut créé par un autre Dieu et non par Celui de qui on écrit : *Dès le commencement Dieu fit le ciel et la terre*, — qu'il soit excommunié.

« X. — Si quelqu'un dit ou croit que les corps humains ne ressusciteront pas après la mort, qu'il soit excommunié.

« XI. — Si quelqu'un dit ou croit que l'âme humaine est une portion de Dieu ou substance divine, qu'il soit excommunié.

« XII. — Si quelqu'un dit ou croit que doivent avoir autorité et être vénérées d'autres Écritures que celles admises par l'Église catholique, qu'il soit excommunié.

« XIII. — Si quelqu'un doute qu'en Jésus-Christ il n'y a qu'une seule nature de la divinité et de la chair, qu'il soit excommunié.



« XIV. — Si quelqu'un dit ou croit qu'il y a une force quelconque capable de se substituer à la divine Trinité, qu'il soit excommunié.

« XV. — Si quelqu'un juge que l'on doit donner crédit à l'astrologie ou aux mathématiques, qu'il soit excommunié.

« XVI. — Si quelqu'un dit ou croit que les mariages, selon la loi divine, sont exécrables, qu'il soit excommunié.

« XVII. — Si quelqu'un dit ou croit que de la chair des oiseaux ou des troupeaux, qu'il est permis de manger, on doit s'abstenir moins pour châtier le corps que par exécution, qu'il soit excommunié.

« XVIII. — Si quelqu'un suit en ses erreurs la secte de Priscilien ou reçoit le baptême d'autres manières que ne le prescrit le Saint-Père, qu'il soit excommunié. »

∴

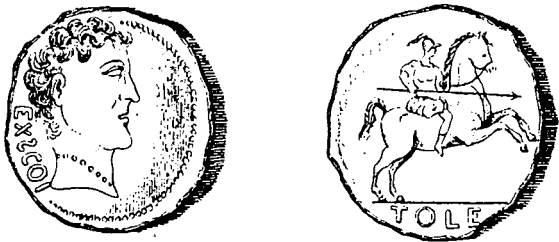
Survint la décadence romaine. Sous des consuls prévaricateurs ou mauvais administrateurs, les peuples se révoltèrent. Dans le nord de la péninsule, Viriathe, humble gardeur de troupeaux, forma de tous les mécontents une véritable armée, avec laquelle il fallut compter. Les

généraux de Rome n'eurent raison de ce grand conducteur d'hommes qu'en le faisant assassiner lâchement.

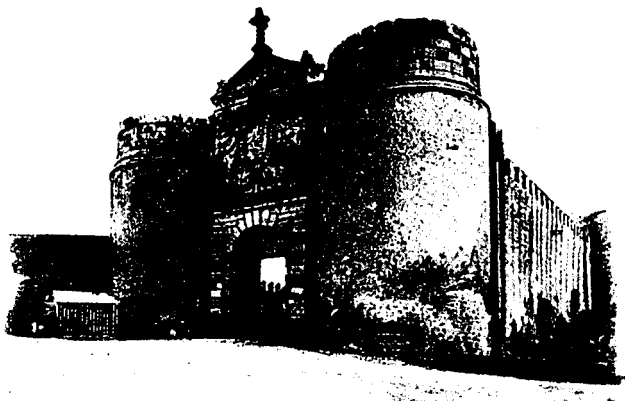
D'autre part, des hordes barbares menaçaient l'Italie; venues des monts Ourals, elles remontaient le Danube, incendiant les villes et ravageant les campagnes sur leur passage. Le farouche Alaric les guidait, poussé par le génie de la destruction : « Je sens en moi, disait-il, une voix qui me crie d'aller détruire Rome !... »

En l'an 410 de Jésus-Christ, il s'empara, en effet, de la Cité des Césars, et, l'ayant mise à sac, il s'y fit proclamer : *Roi des Visigoths*.

Le grand empire romain avait duré 1165 ans.



Monnaie romaine de Tolède.



Porte de Visagra.

### III

#### LES GOTHS

(De l'an 415 à l'an 711.)

**Q**UELQUES années avant l'invasion des Goths, d'autres barbares de même origine, — les Suèves, les Alains et les Vandales, — étaient entrés dans les Gaules; ils ravageaient l'Aquitaine et le littoral méditerranéen, — n'attendant qu'une occasion de se ruer sur l'Ibérie, mal défendue par les Romains décadents. Aussi, à

l'annonce des succès d'Alaric, n'hésitèrent-ils plus à passer les Pyrénées.

Ivres de carnage et avides de pillage, ils sacagèrent villes et campagnes ; ils incendièrent tous les magasins d'approvisionnements, toutes les récoltes... La famine et la peste achevèrent l'œuvre de destruction.

Puis, sur des ruines et des misères effroyables, ils édifièrent leur conquête : les Suèves s'attribuèrent la Galice, les Alains la Lusitanie, et les Vandales la Bétique, province du Sud qui prit la dénomination nouvelle de « Vandalousie ».

Mais ils ne purent s'emparer de Tolède, malgré qu'ils unirent tous leurs efforts dans ce but. A l'abri des hautes murailles romaines, les Tolédans, invincibles, conservèrent l'indépendance.

Bientôt, les envahisseurs eurent à se défendre eux-mêmes contre les Goths.

Alaric étant mort à Naples, son beau-frère Ataulphe conduisit les hordes, toujours victorieuses, à travers les Gaules. Après avoir soumis l'Aquitaine et pris aux Suèves une partie de la Galice, il s'établit, satisfait, à Barcelone, avec l'intention d'y jouir en paix du fruit de ses rapines.

Ce ne fut pas du goût des soldats. Irrités de



Porte del Cambron.



l'inaction où il les voulait laisser, ils l'assassinèrent, pour élire à sa place Sigéric, dont ils appréciaient le caractère guerrier ; trois jours après, ils dépossédèrent celui-ci, en faveur de Valia, qui promit de les mener combattre les Vandales et leurs alliés trop empressés à se partager les dépouilles romaines.

Valia créa le royaume gothique, en commençant d'y incorporer la moitié de l'Espagne et une grande partie des Gaules. Il établit sa capitale à Toulouse, où il mourut en 420.

Sans difficulté lui succéda Théodored, sous le règne duquel les peuples d'Occident furent à nouveau menacés d'une invasion de barbares, — les Huns, cette fois, conduits par le sanguinaire Attila.

Les Goths, quelque peu assagis déjà au contact de la population indigène, intelligente et laborieuse, désireux de conserver les positions acquises, offrirent leur concours aux Francs et aux Romains pour barrer la route au farouche envahisseur, qui fut vaincu devant Châlons-sur-Marne.

Dans cette mémorable bataille, Théodored trouva la mort.

Son fils Thorismond hérita de sa couronne. C'était un homme vicieux et cruel, détesté de

tous les chefs. Il régna moins d'un an. Deux de ses frères, Théodoric et Frédéric, l'égorgerent. Le premier lui succéda; le second revint en Espagne assumer la tâche de pacifier cette partie du royaume encore disputée par les Suèves et les Vandales. Au cours d'une campagne heureuse, il leur prit Palencia, Valence et Mérida.

En 466, Théodoric à son tour périt assassiné par un autre de ses frères, Eurik.

Celui-ci ne manquait ni de valeur ni de talents. Il forma le projet d'assujettir toute l'Espagne à la domination gothique. Il conclut d'abord une trêve avec les Suèves de la Galice pour pouvoir concentrer ses forces contre les Romains, — confinés à Carthagène, — et les Vandales, qu'il rejeta au delà des mers. Entre temps, il réussit à s'emparer de Tolède.

Bon administrateur, il édicta tout un ensemble de lois très intéressantes, ce qui lui valut le surnom de *Riche en lois*.

Après lui (484), son fils Alaric II ne sut pas continuer de bons rapports avec les Francs. Menacé par eux en Aquitaine, il leva, pour les châtier, une grande armée, à la tête de laquelle il alla se faire tuer devant Vouillé en 507.



Il laissait un fils légitime en bas âge, Amalarick, qu'il avait eu d'un mariage avec la fille du roi des Ostrogoths d'Italie, et un bâtard du nom de Gesalick. Les soldats portèrent leur choix sur ce dernier.

Alors, le roi des Ostrogoths, Théodoric, envoya une armée de 80.000 hommes défendre les droits à la couronne de son petit-fils, en lui donnant pour tuteur, jusqu'à l'âge viril, Theudis, l'un de ses principaux lieutenants.

Amalarick, quand il fut en état de régner, désira faire la paix avec les Francs ; à cet effet il demanda et obtint en mariage Clotilde, fille de Clovis.

Mais, Clotilde afficha un catholicisme exagéré jusqu'à susciter les plaintes de son peuple, imbu des doctrines ariennes, et à l'irriter lui-même. Il en vint à la réprimander et à l'insulter chaque fois qu'elle accomplissait dévotement ses devoirs religieux, — encore qu'il eût montré une certaine largeur de vues en autorisant le clergé chrétien à réunir à Tolède, en 527, un concile.

Indignée, Clotilde fit un appel pressant à ses frères pour qu'ils vissent la délivrer et la venger. Ils accoururent, tuèrent Amalarick et la ramenèrent en France. Elle mourut pendant le voyage.

De l'époque date *l'épreuve du feu*, — dont se servit presque universellement la justice rudimentaire du moyen âge. En voici l'origine : Montano, prélat de Tolède, soupçonné d'une action impure, ne savait comment prouver son innocence ; un jour, publiquement, il plaça sur son sein des charbons enflammés et les y maintint sans montrer la moindre souffrance pendant qu'il dit la messe, comme s'il eût été protégé par l'intervention divine.

Depuis lors, les Espagnols et d'autres peuples usèrent d'épreuves semblables à l'égard des auteurs présumés de vols et de crimes ; l'accusé qui, sans danger et sans douleur apparente, saisissait à pleine main un fer rougi au feu, ou buvait de l'eau bouillante, était réputé innocent.

∴

Le lieutenant Theudis reprit la régence. Il se mit à la poursuite des fils de Clovis et leur infligea une sanglante défaite au delà des Pyrénées. Il rentrait victorieux, lorsqu'à Séville un fou l'assassina.

Le général Theudisèle, son parent, homme impie et cruel, prétendit hériter de son autorité,

mais les soldats le mirent à mort et élurent Agila, — contre les décisions des gouverneurs de Tolède et de Cordoue, qui favorisèrent Athanagilde.

Dans la hâte de s'imposer par la force, ce dernier commit la faute de réclamer l'aide de l'empereur Justinien.

Les Romains, toujours en lutte avec les Ostrogoths d'Italie, ne laissèrent pas échapper cette



Monnaie de Léovigilde.

occasion de revenir en Espagne. Pour prix de leurs services, ils gardèrent l'Andalousie.

Athanagilde, vainqueur grâce à eux, se fit couronner pompeusement à Tolède. Il est le véritable fondateur de la dynastie des Goths d'Espagne.

Il mourut en 567, laissant deux filles, aux noms célèbres dans l'histoire de France : Galswinde, mariée à Chilpéric, et Brunehaut, la malheureuse épouse de Sigebert, roi d'Austrasie.

D'après les usages, les femmes étant écartées du trône, les grands dignitaires réunirent leurs suffrages sur le nom de Leuwa (le Lion).

Le nouvel élu crut rendre l'Administration

plus facile en divisant le royaume en deux grandes provinces : l'une gauloise, de laquelle il se chargea, l'autre espagnole, qu'il remit aux soins de son frère Léovigilde. Il mourut cinq ans après.

Léovigilde, qui avait travaillé à refouler de plus en plus les Romains, lui succéda. Il associa presque aussitôt à son gouvernement deux de ses fils : Hermenegilde, fixé à Séville, et Récarède, à Narbonne. Le premier avait épousé Ingunde, fille de Brunchaut et de Sigebert, et embrassé la religion catholique. Très ambitieux, il convoita la couronne pour lui seul.

Donc, s'étant assuré par des alliances secrètes le concours des Suèves et des Romains, il entra résolument en rébellion.

Léovigilde le vainquit et lui pardonna, se contentant de lui assigner Valence comme résidence. Hermenegilde le paya d'ingratitude en levant à nouveau l'étendard de la révolte.

Une deuxième fois, son père le réduisit à l'impuissance, et, moins clément, il lui intima l'ordre de renoncer au catholicisme. Dans un mouvement de colère, comme le jeune homme refusait insolamment de lui obéir, il le fit décapiter. Ingunde, terrifiée, s'enfuit avec son enfant à destination de Constantinople ; elle mourut au cours de la traversée.

Récarède, succédant à Léovigilde, en 586, rétablit l'intégrité du royaume gothique. Il mena la guerre contre les éternels ennemis, les Romains, si imprudemment ramenés en Espagne par Athanagilde. Prince de haut mérite, surnommé « Le Juste », il crut de bonne politique, — en observant combien le christianisme faisait des progrès, malgré toutes les persécutions, — d'abjurer l'arianisme. A cette occasion, il réunit à Tolède un concile des évêques (589).

Le clergé chrétien, chaque jour plus puissant, lui prêta un sûr appui dans l'organisation administrative d'un royaume sans cesse troublé par des révoltes soldatesques ou par des rivalités entre dignitaires.

Récarède mourut en 601, unanimement regretté de ses sujets.

De trois fils qu'il laissa, l'aîné, Leuwa II, périt assassiné sous l'instigation de l'un de ses frères, Witerich, ambitieux de régner à sa place. Ce Witerich s'efforça de faire revivre la doctrine d'Arius, mais il s'y employa de telle manière violente que les Tolédans l'attaquèrent dans son palais et le tuèrent. Ils traînèrent son cadavre par les rues et l'ensevelirent ignominieusement hors les enceintes de la Cité.

Gondemar, chef des révoltés, s'empara du

Pouvoir ; mais, peu de temps après, il tomba malade et mourut.

Alors, l'Assemblée des notables et des officiers, réunie à Tolède, élit Sisebute, savant lettré, homme bon et généreux à ce point qu'on le surnomma *le père des pauvres*.

Malheureusement, sectaire du catholicisme, il voulut imposer, par tous les moyens, cette religion à l'universalité de ses sujets. En 616, il publia un édit, demeuré célèbre, selon lequel les Juifs devaient, dans le délai d'une année, ou se convertir ou quitter à jamais le territoire. Beaucoup préférèrent s'exiler plutôt que de renier la religion de leurs ancêtres ; et, comme ils étaient pour la plupart de riches et habiles négociants, le royaume s'en trouva très diminué sous le rapport de la puissance commerciale et de la richesse.

Sisebute mourut en 621, empoisonné accidentellement par l'absorption à forte dose d'une potion calmante.

Après un court règne de son fils, l'Assemblée des notables remit le sceptre à Suintila, descendant direct de Récarède le Juste, qui s'était distingué dans divers combats. Il réussit à chasser définitivement les Romains de la péninsule.



Fortifications gothiques, à gauche du Pont d'Alcantara.





Soucieux d'assurer la transmission de la couronne aux membres de sa famille, il s'associa son fils Récimir, alors tout enfant, dans l'exercice du Pouvoir. Cet arrangement mécontenta les seigneurs, en ce qu'il tendait à les priver du droit d'élection ; ils ne tardèrent pas à fomenter une révolte, que le souverain, d'ailleurs, eût provoquée tôt ou tard rien que par ses dépravations.



Monnaie de Receswinthe.

Sisenand, gouverneur de la Gaule gothique, prit la tête du mouvement. Il se ménagea l'appui de Dagobert, roi de France, en lui promettant certains trésors gardés à Tolède, notamment un superbe vase d'or rapporté par les héritiers de Théodored comme part de butin dans la guerre contre Attila, roi des Huns.

Mais, lorsque Dagobert eut aidé Sisenand à s'emparer de la couronne des Goths, les Tolédans refusèrent énergiquement de se laisser dépouiller de leurs trésors, et les ambassadeurs français durent accepter, à titre de transaction 200.000 écus, — qui servirent à la construction de l'abbaye de Saint-Denis.

Suintila ne pensa pas à résister; soumis à son mauvais destin, il accepta d'être dépossédé. Il termina ses jours sans bruit, aux environs de Tolède, en simple particulier.

Sisenand régna trois ans. Il eut pour successeur son fils, Chintila, puis son petit-fils, Tulga.

Ce dernier parvint très jeune au trône, et Chindaswinte, qui commandait alors l'armée, profita de sa faiblesse pour le supplanter, au mépris des décisions des Conciles d'évêques. Il le fit enfermer au fond d'un monastère et s'affermir solidement au Pouvoir.

Il transmet la couronne à son fils Receswinte, homme de grande sagesse, qui gouverna pendant vingt ans.

Sous ce règne se place une légende miraculeuse de la vierge Marie apparue à saint Ildefonse, évêque de Tolède, pour le remercier des soins qu'il apportait à l'édification de son église.

Receswinte mort, les seigneurs, reprenant leurs droits d'élection, choisirent pour roi Wamba. D'âge avancé, il voulait décliner cet honneur; et ce ne fut que sous menace d'être décapité qu'il consentit à se faire sacrer à la Cathédrale, en 672.

Dès son avènement il eut à répondre aux

provocations d'Hildéric, comte de Nîmes, qui prétendait s'approprier la Gaule gothique, Wamba envoya contre lui une armée, sous le commandement d'un de ses lieutenants préférés.

Paul — c'était le nom de ce chef, grec d'origine — trahit sa confiance en se faisant proclamer à Narbonne, par les soldats, *roi de Septimanie*, et en pactisant avec Hildéric.

Wamba, irrité, leva une seconde armée et les pourchassa tous deux jusque dans Nîmes. Il s'empara de leurs personnes ; mais, plein de magnanimité, il leur accorda la vie sauve — non sans auparavant les avoir mis hors d'état de nuire.

Rentré à Tolède, le vieux général s'occupa de reconstruire les fortifications romaines des bords du Tage ; il embellit aussi la Cité de divers édifices, entre autres de l'Alcazar et de deux portes monumentales.

Il pensait finir ses jours dans la paix, quand les Africains, enhardis par des victoires remportées au loin sur les Perses et les Romains, menacèrent de passer le détroit, pour envahir l'Andalousie.

Wamba, repris d'une nouvelle ardeur combative, rassembla des vaisseaux bien équipés ; et il détruisit leur flotte, ruinant d'un coup leurs espérances de conquêtes.

Comme il devenait extrêmement vieux, les seigneurs de son Conseil le jugèrent incapable d'un plus grand effort et projetèrent de le remplacer, doucement, en évitant de mécontenter le peuple qui le vénérât. Ils lui donnèrent à boire une liqueur pernicieuse, dont l'action fut de le mettre en état de grande faiblesse et d'angoisse, — de quoi ils profitèrent pour lui faire signer une abdication en faveur d'Erwige, descendant d'une sœur de Receswinte ; ensuite, ils lui rasèrent la barbe et les cheveux et le vêtirent d'un habit de moine, comme on avait accoutumé, en ce temps, de le faire pour les grands personnages à l'agonie, sur qui l'on voulait attirer la miséricorde divine.

Wamba, quand il reprit ses sens, fut si affligé de se voir en cet état humiliant qu'il confirma librement son abdication. Il se retira dans un couvent.

..

Erwige chercha du mieux qu'il put à racheter sa trahison ; il donna sa fille Égilona en mariage à Égica, neveu de Wamba, et plus tard, se sentant gravement malade, il désigna ce jeune homme pour successeur.

Égica, dès qu'il monta sur le trône, répudia sa

femme, tout en maintenant à son rang le fils qu'il avait eu d'elle et qui se nommait Witiza. Il mourut en 701.

Prince présomptueux et de caractère violent, Witiza, désireux de s'épargner des rivalités autant que de fonder une dynastie, se mit en tête de supprimer tous les membres d'anciennes familles royales, à commen-

cer par deux héritiers directs de Chindaswinte :

Favila, qu'il assomma de sa propre

main, à coups de bâtons, et Théodered, qui eut les yeux <sup>través</sup> crévés. — Leurs deux fils, Pelage et Rodrigue, réussirent à s'échapper : le premier trouva un refuge en Navarre, où il réunit des partisans. Quant au second, il prêcha la révolte parmi les soldats et il en groupa sous sa bannière un nombre suffisant pour revenir attaquer victorieusement le tyran ; il lui fit à son tour crever les yeux.

Ce Rodrigue devait être le dernier roi des Goths. Une légende, qui attribue la ruine de l'Empire à sa curiosité sacrilège, mérite ici d'être contée.



Monnaie de Wamba.

Or, à Tolède, l'ancien Temple d'Hercule était

tenu soigneusement fermé depuis le départ des Romains, parce que, d'après une croyance généralement répandue, le royaume des Goths devait perdre sa puissance à l'instant même où serait violée la solitude de ce sanctuaire païen, vrai réceptacle, disait-on, de talismans néfastes... Dans la crainte de cette prophétie, les rois Goths ajoutèrent successivement serrures, cadenas et barreaux de fer à la porte, sur laquelle étaient écrits ces mots, en caractères grecs :

*Le roi qui ouvrira ce souterrain et voudra découvrir les merveilles qu'il renferme verra des biens et des maux.*

Rodrigue ne croyait pas à la sorcellerie; il soupçonnait plutôt que les Romains, avant d'abandonner le plus beau de leurs temples, y avaient dû cacher des trésors; et la curiosité lui vint de s'en assurer.

Une nuit, accompagné de quelques braves, il fit résolument sauter les serrures et enfoncer la porte du souterrain mystérieux. Un vent terrible aussitôt éteignit les torches, et des profondeurs de la terre monta un grand bruit de chaînes remuées... Sur l'instant, les courtisans reculèrent, effrayés; mais Rodrigue, ayant fait rallumer les torches, leur intima l'ordre de le suivre.

Au bout de cent mètres, ils virent dans le lointain une lumière qui les guida jusqu'à une vaste salle aux lambris dorés. Là, sur un lit somptueux, un homme armé, de formes athlétiques, semblait dormir: il tenait, de sa main droite élevée, un écusson avec ces mots gravés :

*Toi, hardi, qui liras ceci, apprends que l'Espagne — par moi, Hercule, conquise et peuplée — sera par toi dépeuplée et perdue.*

Rodrigue ne sourcilla pas à cette lecture. « Nul, dit-il, ne connaît les secrets de l'avenir. Marchons. »

Il pénétra, suivi de ses courtisans, dans une seconde salle. Un géant de bronze apparut, juché sur un piédestal de trois coudées de haut, et tenant à deux mains une énorme masse d'armes, dont il frappait le sol à coups cadencés. A la muraille s'accrochaient des pancartes où étaient écrits, avec du sang :

*Triste roi, pour ton malheur tu es entré!  
Par des étrangers tu seras dépossédé.  
Ton peuple sera cruellement châtié.*

La statue animée portait au dos et sur la

poitrine deux écriteaux où se lisait, sur l'un :

*Je fais mon devoir.*

et sur l'autre :

*J'invoque les Arabes.*

Le Roi et les courtisans éprouvèrent une vive inquiétude. Néanmoins, toujours poussés par la curiosité, ils continuèrent à avancer. Une troisième salle, dans laquelle ils passèrent, les ravit par ses splendeurs : de tous côtés étincelaient, parmi des meubles et des ornements de rare beauté, l'or, les diamants, les pierreries... Sur un coffre magnifique, une inscription attira particulièrement leurs regards :

*Celui qui m'ouvrira verra des merveilles.*

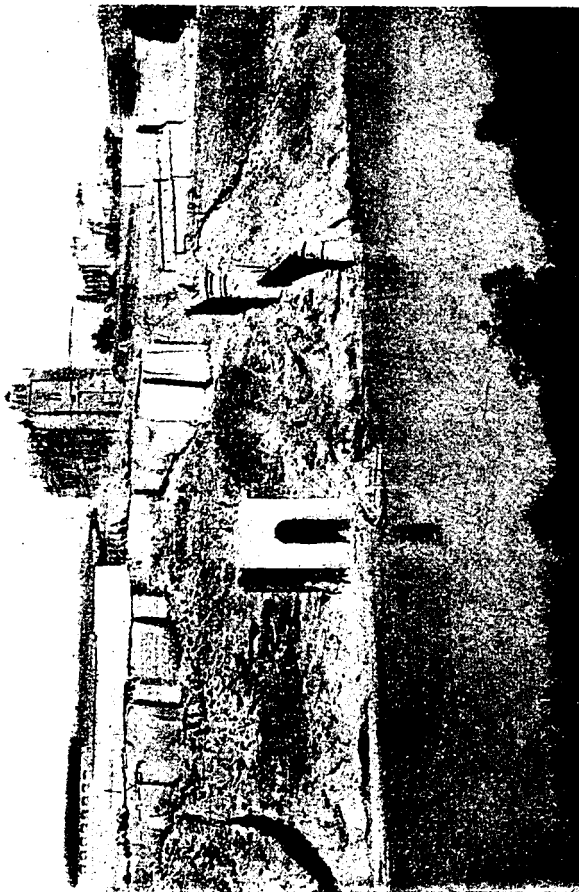
Rodrigue eut une exclamation de joie folle. A n'en pas douter, il était en présence d'un trésor féérique...

Il se hâta d'ouvrir le coffre : mais il n'en retira qu'une longue toile peinte représentant des Africains armés. Au bas, il lut :

*Quand cette toile sera étendue et que paraîtront ces figures, des hommes semblablement vêtus et armés se rendront maîtres de l'Espagne.*

Les courtisans et le roi, comprenant le sens





Ruines de fortifications gothiques. Baño de la Cava, et San Juan de los Reyes.



de cette prédiction, s'affolèrent et revinrent en arrière. Dans la deuxième salle, ils virent la statue gigantesque qui, descendue de son piédestal, se mouvait en tous sens et de sa lourde massue brisait les murs ou défonçait le sol; ses yeux lançaient des éclairs...

Tous s'enfuirent épouvantés; et à peine atteignaient-ils l'entrée du souterrain, que le palais enchanté croulait, enveloppé de flammes, avec un fracas formidable...

\*  
\*  
\*

Un jour, il advint que Rodrigue, qui menait joyeuse vie, oublieux de la prédiction d'Hercule, entrevit au bain, de la terrasse de son Alcazar sur le bord du Tage, une femme merveilleusement belle : c'était Florinde, fille du comte Julien, son gouverneur de Ceuta. Il s'éprit d'elle, il la fit venir et, pour gagner ses faveurs, jura de l'épouser. Mais, une fois sa passion assouvie, il mentit à cette promesse en partageant la couronne avec une vertueuse princesse du nom d'Égilona.

La belle Florinde, égarée par la jalousie, rêva d'une terrible vengeance : dans sa volonté de perdre Rodrigue, elle n'hésita pas à favoriser une invasion des barbares africains.

Par son père le comte Julien, beau-frère de Witiza et gouverneur de Ceuta, elle fit offrir à l'Émir de Fez les moyens de passer en Espagne.

Ce crime de lèse-Patrie lui valut le surnom de *Cava*, — ou *Caba* : la mauvaise.

..

Tout ceci ressort de la légende. A la vérité, ce furent les fils de l'ancien roi dépossédé qui ourdirent, de concert avec le comte Julien et les tribus mauresques, un complot contre Rodrigue.

Bref, une première armée d'Africains, sous le commandement du général Tarik, traversa le détroit sans coup férir; elle assujettit la ville d'Héraclée — aujourd'hui Gibraltar — et toute la région jusqu'à Séville.

Rodrigue rassembla en hâte cent mille soldats pour s'opposer à l'invasion menaçante. Les deux armées se rencontrèrent sur les bords de Guadalète, dans la plaine de Xerès. La bataille dura huit jours entiers, et l'issue se présentait douteuse, quand un frère de Witiza, l'évêque Oppas, commandant une aile de l'armée de Rodrigue; passa ouvertement dans le

camp des ennemis, amenant, par cette trahison, la déroute de ses compatriotes.

Le roi, qui s'était fait transporter en grand apparat au cœur de la mêlée, disparut, soit qu'il



Castillo de San Servando.

se noya en cherchant à traverser le Guadalète — car on retrouva son manteau sur les bords du fleuve — soit qu'il réussit à fuir et à gagner le Portugal, où des historiens ont prétendu découvrir des traces de son tombeau.

Les vaincus s'éparpillèrent dans les montagnes; et les villes voisines, dépourvues de défenseurs, tombèrent successivement au pouvoir des Arabes.

Ainsi fut abattue d'un seul coup, le 31 juillet 711, la domination des Goths, après trois siècles d'existence.

Quant au comte Julien, principal artisan du désastre, la légende nous apprend que, saisi d'un repentir tardif, il se condamna lui-même à périr ignominieusement, en se couchant, pour ne plus se relever, dans un cercueil rempli de vipères.

## IV

### LES MAURES

(De l'an 711 à l'an 1031.)

**A**PRÈS la victoire du Guadalète, les Maures eussent facilement et rapidement conquis toute l'Espagne si leurs généraux s'étaient entendus pour l'exécution d'un plan d'ensemble. Mais, des querelles d'amour-propre, des ambitions personnelles les divisèrent en les attardant, de sorte que les Goths



La Puerta del Sol.

eurent le temps de se grouper et de se préparer à de nouveaux combats.

D'abord, Mouza, l'émir de Fez, envieux des lauriers de Tarik, annonça qu'il prenait le commandement suprême des armées ; il ordonna que ses généraux restassent sur leurs positions à l'attendre. Tarik, seul, feignit d'ignorer cet ordre et se porta sur Tolède, dont le butin le tentait.

La Cité impériale, surprise, ne tarda pas à lui ouvrir ses portes, non toutefois sans obtenir, avec les honneurs de la guerre, des conditions assez avantageuses, car les habitants reçurent la promesse que leurs biens seraient respectés et qu'en outre ils conserveraient le libre exercice du culte chrétien dans six églises désignées : *Saint-Juste, Sainte-Eulalie, Saint-Sébastien, Saint-Marc, Saint-Lucas, et la Cathédrale.*

Tarik se paya de ces générosités en faisant main basse sur de merveilleux trésors : couronnes d'or, armures ciselées, tapis d'Orient, étoffes de soie ; il s'appropriâ — joyau unique — une table d'émeraude aux pieds d'or sculptés, qui avait appartenu au roi Salomon, et que Pyrrhus, capitaine de Cyrus, avait apportée à Tolède lors de l'immigration des Hébreux.

Mouza ravit tous ces trésors à son général, et, de plus, pour le punir de ne l'avoir pas



attendu, il l'accusa d'indiscipline devant le Calife de Damas, descendant de Mahomet, Grand Maître des Croyants. Tarik répondit à cette accusation en traitant l'émir de concussionnaire. Le Calife, assez perplexe, voulut les entendre l'un et l'autre, et il les convoqua sans délai devant son Tribunal.

Les deux rivaux partirent donc pour Damas, en emportant leur butin. Pendant leur long voyage, les troupes arabes demeurèrent inactives, à la grande satisfaction des chrétiens rassemblés en Castille et en Navarre, à l'appel de Pélage.

Mouza offrit au Calife, dès la première entrevue, la magnifique table de Salomon, en se flattant de l'avoir lui-même reprise aux Tolédans. Il y manquait un pied, — ce que remarqua le Grand Maître, à regret.

— Elle était malheureusement dans cet état, dit Mouza.

Mais Tarik, montrant le quatrième pied qu'il avait dissimulé sous son manteau, s'écria :

— Cette table était intacte ! Moi, qui l'ai prise, j'ai enlevé un pied, que voici. — Jugez par là de la véracité du récit et de la valeur des accusations de l'émir.

Convaincu de mensonge, Mouza fut condamné à payer une forte amende et privé de commandement, — de même que Tarik, d'ailleurs. Le

Calife appela au gouvernement de l'Espagne le général Abd-el-Aziz.

Ce dernier, qui avait coopéré à la victoire du Guadalète, retenait prisonnière Égilona, veuve de Rodrigue; il en devint si follement amoureux qu'il l'épousa, sans l'obliger à changer de religion. Des jaloux portèrent ce fait à la connaissance du Calife, qui jugea que le général avait commis un sacrilège entraînant la peine de mort, — et il le fit étrangler.

Les émirs chargés ensuite du gouvernement de la colonie espagnole : Ayoub et, après lui, Alahar, intervinrent trop tard pour empêcher les chrétiens d'achever leur concentration autour de Pélage.



Ce vaillant descendant de Chindaswinte, lorsqu'il crut son armée assez forte, attira les Maures dans les gorges de la Sierra-Morena, et il en fit un grand carnage.

Il ne put tenir cependant devant une recrudescence d'invasion des Africains, que Zamah, fanatique serviteur de Mahomet, conduisit jusque dans les Gaules, ravager le Narbonnais, la région des bords du Rhône et la Bourgogne.

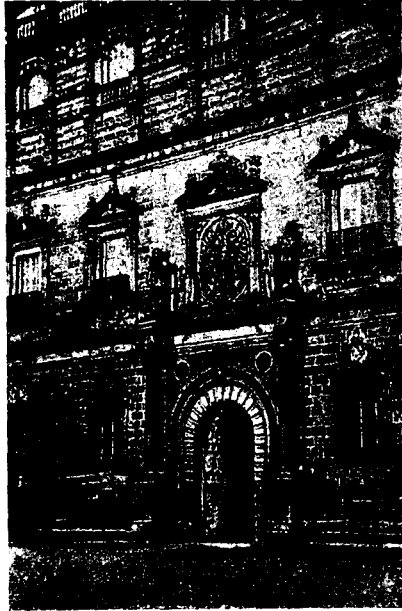
En redescendant, chargés de butin, ces Sarra-

sins — comme on les appelait — se heurtèrent, sous les murs de Toulouse, aux troupes d'Eudes duc d'Aquitaine, qui les battirent et leur tuèrent leur vaillant chef ; à grand-peine, un jeune capitaine, Abd-el-Rahman, organisant la retraite, put les ramener vers Tolède.

Malgré ce fait d'armes honorable, Abd-el-Rahman ne fut pas, tout d'abord, élevé par le Calife à la dignité d'émir ; le Gouvernement

passa successivement aux mains d'Amberra, d'Hodeyrab, de Jalica, d'Othman, d'El-Haïtan et de Mohammed.

Enfin, au bout de longues années de guerres, Abd-el-Rahman eut le Pouvoir. Il montra de grandes qualités d'administrateur. En favori-



L'Alcazar. L'entrée.

sant les arts et l'agriculture, il s'efforça d'assurer la prospérité du pays conquis.

Une ambition tardive le perdit, car, voulant s'emparer des Gaules, il subit en cela le sort de Zamah. Battu devant Poitiers par Charles-Martel, il trouva la mort dans la défaite.

Ses troupes démoralisées n'eurent que la ressource de retourner bien vite en arrière, non sans subir encore de rudes échecs au passage des Pyrénées.

Le Calife, quand il apprit la mort d'Ahd-el-Rahman, nomma gouverneur de l'Espagne Abd-el-Meleck, en lui intimant l'ordre de remonter vers les Gaules venger son prédécesseur.

Abd-el-Meleck n'alla pas loin, car les soldats de Pélage l'arrêtèrent à mi-chemin.



Pélage s'était rendu maître d'un important territoire confinant au Portugal, et il s'y maintint. Là fut le berceau de la monarchie espagnole.

Il laissa un fils, Favila, qui périt à la chasse, après deux ans de règne, en combattant un ours, — et une fille, mariée à Don Alphonse le catholique, lequel recueillit l'héritage du nouveau

royaume, malgré que Favila eût des enfants mâles.

Du temps de ce roi, les Sarrasins souffrirent beaucoup, non seulement des défaites sanglantes qu'il sut leur infliger dans une guerre sans merci, mais encore de la rivalité des peuplades d'Afrique. Les Berbères notamment cherchèrent à les supplanter en Espagne ; ils se jetèrent sur Gibraltar, puis s'emparèrent de Séville ; ils capturèrent l'émir Abd-el-Meleck et le crucifièrent entre un pourceau et un chien.

En fin de compte, les Maures eurent raison de ces Berbères. Mais, leur prédominance rétablie, des dissensions se manifestèrent encore parmi eux à l'occasion d'un changement dans la dynastie du Prophète. Ceci mérite quelques mots d'explication.

Cinquante ans après la mort de Mahomet, alors que trois de ses proches parents avaient régné paisiblement, deux compétiteurs se disputèrent le trône : l'un descendait d'*Omnyah*, frère consanguin du Prophète, l'autre était de la famille d'*Abbas*, son oncle. Le premier l'emporta, et quatorze princes de sa lignée se succédèrent.

Ensuite, il arriva qu'un *abbasside* s'empara du Califat ; pour s'y maintenir, il jugea prudent d'exterminer la race entière des *Omnyades* ! Sur

quatre-vingt-douze membres que comptait cette famille, il en réunit quatre-vingt-dix dans un festin et les fit tuer à coups de bâtons ; un autre fut étranglé dans sa demeure ; mais le dernier réussit à s'enfuir chez les tribus nomades du désert. Ne s'y jugeant pas encore assez en sûreté, il gagna le Maroc, puis l'Espagne ; et là, retrouvant d'anciens serviteurs, il se fit élire à Cordoue en qualité de Calife indépendant, sous le nom d'Abd-el-Rahman 1<sup>er</sup> (755). Il vainquit l'Émir Yousof, resté fidèle au Calife de Damas, lui tuant l'aîné de ses fils et emprisonnant le plus jeune, nommé Kassem, dans un cachot à Tolède.

Les Tolédans, sans trop savoir pourquoi, se déclarèrent en faveur de l'*Abbaside* ; ils délivrèrent Kassem et l'élurent roi.

De toutes parts, vu l'état d'anarchie que créèrent les rivalités politiques, d'autres petits royaumes, à l'exemple de celui de Tolède, se reformèrent, comme au temps des Carthaginois : il y eut des rois de Badajoz, de Guadalaraja, de Merida, de Valence...

Le roi de Tolède, pourtant, se rendant compte de sa faiblesse, rechercha des alliés puissants. Il réussit à intéresser Pépin le Bref, qui lui envoya son fils Charles avec une centaine de braves chevaliers.



Pont d'Alcantara.





Charles se serait épris de la fille de Kassem, dit Galafre. Cette légende amoureuse est charmante; Théophile Gautier l'entendit conter et nous l'a joliment transmise.

∴

« Elle s'appelait Galiana. Son père, qui l'aimait par-dessus tout, lui avait fait bâtir dans la vega une maison de plaisance avec des jardins délicieux, des kiosques, des bassins, des fontaines avec des eaux qui s'élevaient et s'abaissaient selon le décours de la lune, soit par magie, soit par un de ces artifices hydrauliques si familiers aux Arabes.

« La Galiana vivait le plus agréablement du monde dans cette retraite, s'occupant de musique, de poésie et de danse. Son travail le plus pénible était de se dérober aux galantries et aux adorations de ses poursuivants. Le plus importun et le plus acharné était un certain roi-telet de Guadalajara nommé Bradamante, maure gigantesque, vaillant et féroce. Mais, qu'importe que le cavalier soit de feu quand la dame est de glace ! Galiana ne le pouvait souffrir. Cependant, il ne se rebutait pas, et sa passion de voir Galiana et de lui parler était si vive qu'il avait

fait creuser un chemin couvert par où il venait la visiter tous les jours.

« Dans ce temps-là, Karl-le-Grand, fils de Pépin, vint à Tolède. Galafre le logea dans le palais même de Galiana, car les Maures laissaient volontiers voir leurs filles aux hommes illustres et considérables. Karl-le-Grand avait le cœur tendre sous sa cuirasse de fer ; il ne tarda pas à devenir fort amoureux de la princesse. Il supporta d'abord les assiduités de Bradamante, n'étant pas sûr d'avoir touché le cœur de la belle : mais comme Galiana, malgré sa réserve et sa modestie, ne put lui cacher longtemps la secrète préférence de son âme, il commença à se montrer jaloux et demanda la suppression de son rival basané. Galiana, qui haïssait le roitelet de Guadalajara, donna à entendre au prince qu'elle et son père étaient également ennuyés des poursuites du Maure et qu'elle aurait pour agréable qu'on l'en débarrassât. Karl ne se le fit pas dire deux fois ; il provoqua Bradamante en combat singulier, et, quoique ce fût un géant, il le vainquit, lui coupa la tête et la présenta à la Galiana, qui trouva le présent de bon goût. Cette galanterie mit fort avant le prince dans le cœur de la belle mauresque, et, l'amour s'augmentant de part et d'autre, Galiana promit d'embrasser le

christianisme, afin que Karl pût l'épouser; ce qui s'exécuta sans difficulté, Galafre étant charmé de donner sa fille à un si grand prince. »



Au départ de Charles — qui n'était qu'un frère de Charlemagne — et de Galiana son épouse, Abd-el-Rahman, le Calife omnyade, grandissant en puissance, chassa Kassem de la Cité (766).

Il ramena tout le royaume sous sa domination, et il obligea les chrétiens soumis à Froïla I<sup>er</sup> fils d'Alphonse le Catholique, à faire la paix avec lui.

Son Califat, sagement administré, engloba six grandes provinces : *Tolède, Merida, Saragosse, Valence, Grenade* et *Murcie*.

Bien que favorisé par le destin et réussissant dans toutes ses entreprises, Abd-el-Rahman considéra toujours l'Espagne comme une terre d'exil; en souvenir de sa patrie d'origine, il avait planté un palmier d'Égypte dans les jardins de son Alcazar de Cordoue.

En 788, avant de mourir, il rassembla les principaux cheiks et leur désigna pour être à leur tête le plus jeune de ses trois fils :

Hescham I<sup>er</sup>, ou Hixem, selon les auteurs espagnols. Les deux autres fils, Abd-Allah et Soléïman, méconnurent sa décision. Le premier s'empara de Tolède et le second de Valence.

Hixem les vainquit et les exila ; mais, à sa mort, survenue prématurément, et lorsque régna leur neveu Al-Hacken, ils rentrèrent (796), Soléïman ramenant d'Afrique des partisans, et Abd-Allah — qui était allé dans les Gaules — revenant fort de l'appui de Charlemagne ; leurs armées réunies reprirent Tolède.

A son tour, Al-Hacken les en délogea ; puis il confia la Cité au fils d'Amrù — l'un de ses principaux cheiks — pour s'en aller guerroyer contre les Francs.

..

Les Tolédans ne tardèrent pas à déposer le nouveau gouverneur, homme inintelligent ; ils le reléguèrent au fond d'un cachot, jusqu'à ce qu'il eût consenti à demander lui-même au Calife d'être relevé de ses fonctions.

Alors, Amrù le père sollicita l'honneur de le remplacer. Les Tolédans s'attendirent à quelque cruel châtement.

Bien au contraire, ils trouvèrent en Amrù un

homme d'apparence débonnaire qui leur promit le pardon et l'oubli des injures. Pendant plusieurs mois il leur donna tant de preuves de sa magnanimité qu'ils lui vouèrent une sincère amitié.

Or, à l'occasion d'une visite à Tolède du fils de son maître, Amrù offrit une grande fête aux notables. Tous répondirent avec empressement à sa gracieuse invitation — mais nul ne reparut. Le lendemain, à l'aube, le peuple put voir leurs têtes accrochées aux créneaux de l'Alcazar.

« — Voilà comment, clamèrent les hérauts d'armes, Amrù traite les ennemis de son fils ! »

Al-Hacken applaudit à ce raffinement de vengeance de son lieutenant, d'autant mieux que lui-même se plaisait à commettre des atrocités.

Le premier d'entre les souverains d'Espagne, il s'était avisé de constituer une armée permanente : en temps de paix, 3.000 cavaliers étrangers lui servirent de gardes du corps. Pour les rétribuer, il leva sur les marchandises en circulation un droit spécial, dont il ne put que très difficilement s'assurer la perception. A Cordoue même, sa capitale, les habitants se montrant unanimes à s'y soustraire, il ordonna d'en crucifier publiquement, à titre de châtiment exemplaire, dix des plus riches.

Au jour du supplice, le peuple indigné tenta un soulèvement, qui ne réussit pas, et pour le mettre à la raison, les soldats, excités par Al-Hacken, égorgèrent une multitude de femmes et d'enfants ; ils clouèrent vivants, à des poteaux plantés le long des quais du Guadalquivir, 300 prisonniers. Trois jours durant, ils eurent pleine liberté de pillage.

Cet exploit fit surnommer Al-Hacken : *le Père du mal*.

Sur ses vieux jours, tombé dans une maladie étrange, il ne cessait de voir les fantômes de ses victimes et d'entendre leurs gémissements ou leurs cris de colère. Transi de frayeur, il appelait ses serviteurs à son aide... Il mourut dans un de ces accès, en 822.

∴

Cependant, des faits mémorables s'étaient passés chez les chrétiens. A Froïla I<sup>er</sup> avaient succédé Aurélio, Maurégat, Bermude et enfin Alphonse II.

Alphonse avait une sœur, nommée Chimène, d'une grande beauté. Apprenant qu'elle entretenait des rapports clandestins avec un obscur chevalier, il la condamna, ainsi que son amant,

à la prison perpétuelle ; un enfant, né de leur union, fut élevé à la cour sous le nom de Bernard.

Cet enfant devint un gentilhomme accompli ; par la suite il pénétra le secret de son origine, et, comme dans divers combats il lui arriva de sauver la vie au roi, il sollicita comme une récompense la grâce de ses parents. Sa mère était morte en prison, mais Alphonse consentit à remettre le père en liberté, — après lui avoir fait crever les yeux...

Le chevalier Bernard n'en resta pas moins fidèle à la couronne. On prétend qu'il défendit victorieusement l'entrée du royaume de Léon contre Charlemagne, qui venait en prendre possession avec la permission secrète d'Alphonse lui-même, et qu'il tua de sa main le paladin Roland dans les défilés de Roncevaux.

Sous le règne d'Alphonse furent découverts les restes de l'apôtre saint Jacques, fils de Zébédée. Une église, érigée à l'endroit de la découverte, reste célèbre sous le nom de Compostelle — de la corruption des deux mots : *Giacomo apostolo*, Jacques l'apôtre.

∴

Le fils d'Al-Hacken, Abd-el-Rahman II,

parvint au Califat de Cordoue dans des conditions difficiles ; il eut à faire face aux ennemis de l'extérieur — les chrétiens de Navarre et d'Aragon — et à ceux de l'intérieur, des mécontents rassemblés par son grand-oncle Abd-Allah, qui croyait le moment favorable de renouveler ses prétentions au Pouvoir. Le wali ou gouverneur de Tolède se nommait Aben Mafot ; c'était un homme sanguinaire autant qu'Amrù, doublé d'un usurier sans scrupules.

Les Tolédans une fois de plus se révoltèrent ; sous la conduite d'un de leurs notables, Hixem, dit le Batailleur, ils s'emparèrent de l'Alcazar. Le wali s'échappa miraculeusement et courut avertir le Calife de la rébellion. Il revint accompagné du fils de son maître, à la tête d'une armée, assiéger la Cité.

Elle résista pendant trois années, puis enfin, les habitants, affaiblis par la famine — car les assiégeants ravageaient systématiquement toute la campagne — consentirent à reconnaître l'autorité du wali. Ce qui ne les empêcha pas, dès qu'ils apprirent, un peu plus tard, la mort du Calife, de proclamer à nouveau leur indépendance.

Mohammed, fils et successeur d'Abd-el-Rahman II, revint encore les assiéger. Par ruse, en



masquant ses forces, il attira les défenseurs dans la plaine, les cerna et en fit un horrible carnage : de toutes leurs têtes coupées, il forma une pyramide en haut de laquelle les prêtres de l'Islam chantèrent la gloire du Prophète!

D'autres villes importantes voulurent également s'affranchir du Califat. Leur détachement du Pouvoir central ramena partout l'anarchie ; des bandits en profitèrent pour attaquer et rançonner les voyageurs sur les routes. Un de leurs chefs, Aben Hafsoun, homme de basse extraction, coutumier de vols et d'assassinats, se vit un jour aussi riche et aussi puissant qu'un prince. Des chrétiens s'enrôlèrent sous sa bannière pour faire échec aux musulmans. Il livra plusieurs batailles rangées aux troupes du Calife ; mais il mourut d'une blessure qu'il y reçut (882).

Son fils, Caleb, put rassembler en soldats chrétiens et en aventuriers de toutes races 10.000 fantassins ; et avec eux il marcha sur Tolède. Le Cité lui ouvrit ses portes, sans combattre, en l'acclamant, par haine du Califat, comme un libérateur.

Caleb eut l'intelligence de ne pas pousser plus loin la conquête : Il se contenta de régner à Tolède, tranquillement, jusqu'à sa mort (919).

Ses fils, Suléïman et Giafar, conservèrent

l'autorité sur la province jusqu'en 952, époque où elle rentra sous le joug d'Abd-el-Rahman III, arrière-petit-fils d'Abd-el-Rahman II, et dont les rares vertus gagnèrent l'estime de tous les peuples. Grâce à une entente conclue avec les chrétiens, il lui fut loisible de faire apprécier autour de lui les bienfaits d'une paix durable, dans l'épanouissement glorieux des sciences et des arts.

Il bâtit sur le Guadalquivir, à deux lieues au-dessous de Cordoue, une ville somptueuse, *Medina al Zarah*, de laquelle on ne retrouve plus trace. « Le palais du Calife, dit un historien, était assez grand pour y loger toute sa cour avec une garde de 12.000 cavaliers. Il était couvert de toits dorés, maintenus par 4.300 colonnes des marbres les plus précieux. Le pavé, les murs étaient de jaspe, les plafonds étaient peints d'or et d'azur et ornés d'arabesques en reliefs et de ciselures du travail le plus délicat. Un jardin délicieux, où croissaient toutes les plantes du monde connu, entourait cette magnifique demeure. Dans presque toutes les salles, il y avait des fontaines de marbre ou de jaspe. »

Les architectes, les artistes et les savants arabes jouissaient d'une renommée universelle.



Pont San Martin



Don Sanche, fils du nouveau roi de Castille et de Léon, vint se faire soigner à Cordoue, par les médecins, d'une maladie grave. Abd-el-Rahman lui offrit l'hospitalité dans son palais, et plus tard, généreusement, il l'aida même à monter sur le trône.

Ce bon Calife gouverna pendant cinquante années prospères. Peu avant sa mort, qui survint en 961, il avoua n'avoir presque pas connu le bonheur. « J'eus tout à souhait, dit-il, argent, honneurs, gloire : rien ne m'a manqué. Si je compte, pourtant, les jours où je me suis senti vraiment heureux, — hélas ! je n'en trouve que quatorze ! »



Son fils, Al-Hacken II, eut aussi un règne paisible, nonobstant quelques démêlés avec Don Sanche de Castille. Il ramena pour un certain temps la cour à Tolède. Avec lui, beaucoup de savants et de lettrés vinrent habiter la Cité; l'un d'entre eux, du nom de Cantir, prit l'habitude de les grouper à sa table, aidant ainsi à former une Académie, — qui eut de la célébrité, — où se discutèrent des questions d'art et de philosophie. Al-Hacken le nomma préfet du Tribunal de justice et le combla de ses faveurs.

Des courtisans jaloux pensèrent le desservir et obtenir sa destitution en le chargeant de crimes imaginaires ; puis, la calomnie n'ayant pas prise sur ce juste, ils complotèrent de l'assassiner.

Lors, Cantir, qui n'ignorait rien de leurs desseins, vit entrer chez lui à l'improviste, à une heure où les serviteurs étaient tous éloignés, un caïd à l'air menaçant. Le savant ne se méprit pas sur ses intentions ; mais il était seul, faible, hors d'état de se défendre... Il lui dit tranquillement : « Je sais pourquoi tu viens. Fais ce dont l'on t'a chargé. Allah est au ciel ; il voit tout et il sait tout. » L'assassin se jeta sur lui et l'étouffa entre des coussins.



Quand Al-Hacken mourut, son fils Hixem II étant trop jeune pour gouverner, le grand vizir Mohammed prit la régence du royaume. Ardent, ambitieux et fanatique de sa religion, il rêva de convertir toute l'Espagne à l'islamisme. Dans ce but il déclara aux chrétiens une guerre à mort.

D'une incursion, d'abord heureuse, dans le royaume de Léon, il fit apporter à Cordoue, sur

les épaules de ses prisonniers, les cloches de l'église de Saint-Jacques de Compostelle. Elles devaient y rester jusqu'à ce que Ferdinand le Saint les eût reconquises et fait ramener à Compostelle sur les épaules des musulmans.

Ce Mohammed, dit Al-Mansour (le victorieux), était adoré de ses soldats, qu'il savait flatter par de bonnes paroles ; il en connaissait beaucoup personnellement, et souvent s'attablait avec eux dans les banquets. On raconte qu'il recueillait, après chaque bataille, la poussière dont étaient imprégnés ses habits, pour l'enfermer dans une cassette, que des serviteurs transportaient partout à sa suite. Ceux-ci avaient l'ordre, s'il était tué, de recouvrir son corps de toute cette poussière, témoin inerte de ses exploits guerriers, « car, dit le Coran, celui dont les pieds se couvrent de poussière dans le tombeau de Dieu est préservé du feu éternel ».

Quinze années durant, Mohammed fut la terreur des chrétiens. Le roi de Léon voulant un jour faire la paix lui offrit sa fille Doña Térésa en mariage... Mais, elle obtint de l'époux qu'elle abhorrait d'être répudiée le soir des noces.

Enfin, Al-Mansour vit le destin se retourner contre lui. Complètement battu dans les plaines

de Soria, sur les rives du Duero, son armée en déroute, il ressentit si profondément cette humiliation que, grièvement blessé, il refusa tous les soins et se laissa mourir d'épuisement.

..

Ses fils l'un après l'autre obtinrent sa charge. L'aîné, Abd-el-Meleck, périt bientôt, et le plus jeune, Abd-el-Rahman, sut capter l'affection d'Ilixem II, homme faible d'esprit et sans volonté, au point de se faire désigner pour lui succéder.

Ce fait suscita des troubles. Un parent du Calife, — autre Mohammed, — réclama la reconnaissance de ses droits. Il profita d'une absence du régent pour envahir le palais, à Cordoue, et forcer Ilixem à signer une abdication formelle en sa faveur.

Au retour d'Abd-el-Rahman, les troupes des deux partis se livrèrent un sanglant combat dans les rues de la ville. Mohammed eut l'avantage et il fit clouer, vivant, son rival à un pieu, sur la place publique.

Le vainqueur assujettit le royaume. A Tolède, il installa en qualité de gouverneur son propre fils Obeydah. De même, il confia le gouvernement des autres grandes Cités à des parents dévoués.



Alors, se croyant fort, il voulut faire périr Hixem.

Un capitaine des gardes, nommé Wadah, le dissuada de ce crime et lui conseilla d'infliger au pauvre Calife l'emprisonnement perpétuel, tout en s'arrangeant de manière à faire croire à sa mort naturelle; ainsi convenu, on porta dans son lit un chrétien, convenablement étouffé, qui lui ressemblait de visage. On enterra ce cadavre en grande pompe, et ensuite Mohammed se fit proclamer Calife, sous le nom d'El-Mahadi.

Dans l'armée permanente, les Berbères tenaient, depuis l'origine, une place prépondérante, et le peuple les haïssait particulièrement. A son avènement officiel, Mohammed crut de bonne politique de les licencier; mais, les Berbères mécontents allèrent offrir leurs services à un descendant des Omnyades, nommé Suléiman, qui, se ménageant l'appui de Don Sanche de Castille, marcha résolument contre l'usurpateur. Mohammed, vaincu dans une grande bataille où périrent 20.000 hommes, se réfugia près de son fils, à Tolède.

Réussissant à intéresser à sa fortune certains princes chrétiens du nord, il revint assiéger Cordoue alors que Suléiman s'y faisait proclamer

Calife. Tour à tour, disposant de forces égales, ils s'infligèrent des défaites; et, au milieu des troubles qu'ils entretenirent dans les provinces, le capitaine Wadah n'hésita plus à rendre la liberté à Hixem II, seul capable, à son avis, de rétablir l'ordre en mettant fin à toutes les rivalités. Il le présenta donc au peuple, d'un balcon de l'Alcazar, un jour que Mohammed rentrait d'une expédition contre Suléiman. Toute l'armée acclama l'ancien Calife. Mohammed, honni, se cacha, pendant trois jours, dans une chambre du palais; on le découvrit enfin et il eut, séance tenante, la tête tranchée.

Hixem fit embaumer cette tête et l'envoya, par ironie, à Suléiman, lequel la fit remettre à Obeydah, toujours gouverneur de Tolède, avec l'offre de l'aider à venger la mort de son père.

Wadah craignit de n'être pas de force à leur résister; il rechercha secrètement l'alliance de Don Sanche. Mais, le roi de Castille eut quelque embarras à écouter ses propositions, car il avait déjà pactisé avec Suléiman, sur la promesse de recevoir six places fortes, en cas de succès.

— Eh bien! dit-il, après réflexion, qu'Hixem m'en assure au moins autant! et, de préférence, je combattrai pour lui.

Le marché fut conclu. Les troupes de Don

Sanche et du Calife pénétrèrent à Tolède, firent prisonnier Obeydah et l'expédièrent à Cordoue pour y être décapité (1010).

Le roi de Castille eut ses six forteresses.

\*  
\* \*

Non découragé, Suléiman trouva d'autres alliés à Saragosse; il redescendit vers Cordoue, suivi d'une armée respectable autant par le nombre que par la qualité des soldats.

Hixem, affolé, se tourna vers les Africains; il chargea son fidèle Wadah d'envoyer des lettres pressantes aux cheicks d'Algésiras et de Ceuta; mais Wadah, estimant dangereux pour le royaume le recrutement de tels auxiliaires, garda les lettres par devers lui.

Hixem s'aperçut de sa désobéissance, et, pour l'en punir, il le fit décapiter, oublieux des services inappréciables que lui avait rendus le vaillant capitaine.

Les cheicks, Aly et Cassem, auxquels les dépêches furent portées d'urgence, — enchantés d'une occasion de conquêtes, — se mirent en mesure bien volontiers de secourir le Calife.

Quelle que fut leur diligence, quand ils péné-

trèrent en Andalousie, déjà Suléïman avait repris possession de Cordoue et Hixem s'était enfui.....

Aly cerna l'Alcazar, obtint la reddition de la garnison, et s'empara de Suléïman.

Il lui demanda où était Hixem et répéta la question au frère et au père du prisonnier; aucun ne pouvant lui répondre, il leva son sabre:

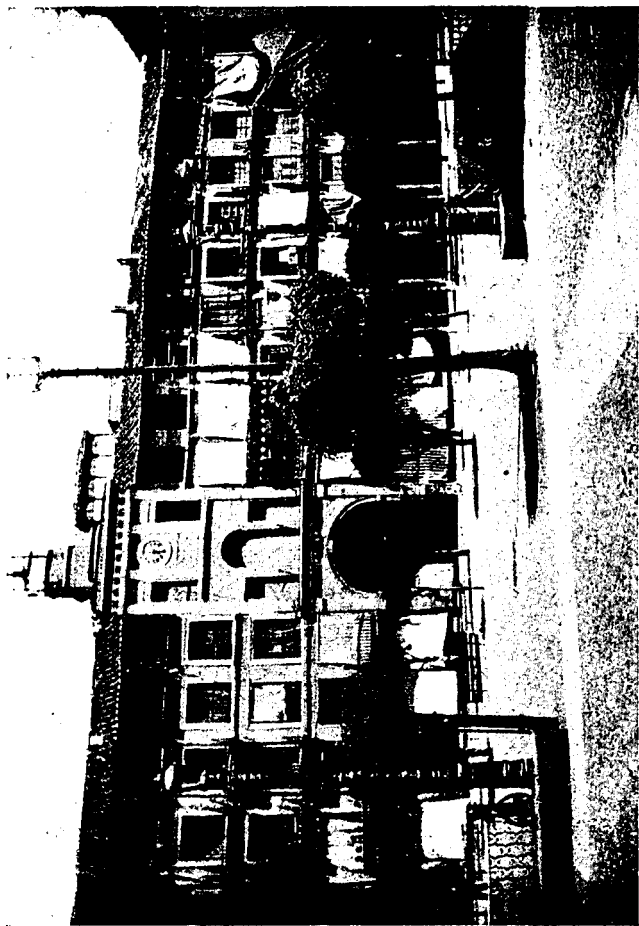
« Je voue, dit-il, ces têtes à la vengeance d'Hixem ! » Et il les décapita tous trois de sa propre main (1016).

..

Au bout de quatre mois de recherches infructueuses pour découvrir la retraite du souverain disparu, Aly s'arrogea le Califat.

Brutal et barbare, il ne sut pas gagner l'amitié du peuple, et un descendant de la famille Omyade, — encore un Abd-el-Rahman —, petit-fils du grand Calife troisième de ce nom, se dressa en face de lui. Aly, trahi par les siens, fut étouffé pendant qu'il prenait un bain.

Quelques-uns de ses fidèles élurent son fils Yahia, — d'autres se prononcèrent en faveur de Cassem : ce qui porta à trois le nombre des compétiteurs.



Place Zocotover.



Contre Abd-el-Rahman, d'abord victorieux, Cassem et Yahia s'unirent ; puis, Abd-el-Rahman ayant trouvé la mort dans une embuscade (1024), Yahia fit emprisonner son allié et resta seul maître d'un État de plus en plus diminué, à cause des villes qui, profitant de l'anarchie dans le Pouvoir suprême, s'étaient à nouveau érigées en royaumes indépendants !

Vainement, il s'efforça de rétablir l'unité gouvernementale. Le roi de Séville le tua et de son crâne se fit une coupe, dans laquelle il prit plaisir à boire.

Pour succéder au malheureux Yahia, Cordoue choisit Hixem III, frère d'Abd-el-Rahman. C'était un homme doux et bon, qui redoutait les soucis du gouvernement.

En combattant les chrétiens sur les confins du Portugal, — pendant que son vizir dirigeait effectivement les affaires de l'État, — il encouragea fort une institution « qui paraît avoir été, dit un historien, M. Romey, la source des ordres religieux militaires : c'étaient des guerriers appelés *Rabits*, nom signifiant *solitaires*. Ces Rabits, ou guerriers de frontières, professaient une grande austérité de vie et s'adonnaient continuellement à l'exercice des armes, s'obligeant par vœux à défendre leurs frontières des alga-

rades et chevauchées des chrétiens. C'étaient tous des chevaliers d'élite, rompus aux fatigues de la guerre ; ils ne devaient jamais fuir, ils devaient toujours combattre avec intrépidité, et mourir plutôt que d'abandonner leur poste. — Il paraît donc vraisemblable que c'est de ces Rabits que sont provenus, tant en Espagne que chez les chrétiens d'Orient, les ordres religieux militaires, si célèbres par leur valeur. »

Après quelques mois, Hixem III fut déposé par ses sujets, mécontents de son manque d'énergie. Il les en remercia sincèrement : « Grâces soient rendues à Allah ! » s'écria-t-il, heureux de n'être plus qu'un simple citoyen.

Il fut le dernier prince Omnyade. Avec lui le Califat de Cordoue cessa d'être. — De petits rois indépendants achevèrent de se partager tout le territoire.



## V

### ROIS MAURES INDÉPENDANTS

(De l'an 1010 à l'an 1085).

**A** TOLEDE régnait déjà un ancien wali installé par Wadah, en 1010. Il se nommait Abû Ismaël Dilmoun, dit Alnaser.

Lui aussi créa une petite dynastie.

Son fils et successeur direct, Al-Mamoun, releva vraiment la grandeur de l'antique Cité. Instruit, brave et subtil, il adjoignit à ses domaines la province de Valence.

Une circonstance que la légende a colorée d'un miracle le rapprocha des chrétiens de Castille et de Léon.

Al-Mamoun avait une fille, Casilda, toute de grâce et de beauté. De riches alliances s'offraient pour elle ; mais, remplie de piété,

compatissant de tout son cœur aux malheurs des soldats chrétiens retenus dans les prisons, elle voulait rester vierge. Chaque jour, elle se rendait auprès de ces captifs et leur portait secrètement du pain. Le roi, mis au courant, se promit de la punir. Un soir qu'il la guettait à la porte du palais, il la vit sortir, tenant des provisions cachées dans les plis de sa robe. — Il l'arrêta et, d'un ton de colère : « Que portez-vous là, ma fille ? » lui dit-il. Casilda se crut perdue. — Comme inspirée, elle répondit : « Que serait-ce, mon père, si ce n'était des roses ? » Le roi écarta les plis de sa robe... O miracle ! en effet, le pain, dit la légende, était changé en un bouquet de roses bellement épanouies.

Casilda s'empressa de raconter le prodige aux chrétiens qui s'émerveillèrent avec elle et rendirent grâces à leur Dieu Sauveur.

Bientôt après, la jeune fille tomba dangereusement malade ; et en songe, un ange lui apparut qui lui annonça qu'elle serait guérie seulement si elle s'allait baigner dans le lac Saint-Vincent, situé en Castille. Elle fit part de ce songe à son père.

Al-Mamoun rassembla les dignitaires et les médecins de la Cour pour leur soumettre le cas. Tous, reconnaissant que la malade était ingué-

rissable par la science, émirent l'avis de tenter la cure miraculeuse, — encore que n'y croyant pas.

Alors, le roi délivra les captifs chrétiens et les envoya conduire sa fille chérie chez son voisin Ferdinand de Castille. Cordialement accueillie, elle alla se baigner dans le lac Saint-Vincent et à l'instant se sentit guérie...

Elle ne voulut plus retourner à Tolède ; elle se fit bâtir un petit ermitage sur les bords du lac, pour y passer le reste de ses jours.

Telle est l'histoire de sainte Casilde.

..

En 1065, le roi chrétien, près de mourir, partagea ses États, — la Castille, la Galice et Léon, — entre trois fils : Don Sanche, Don Garcia, Don Alphonse. Le premier, à la solde de qui combattait le *Cid Campeador*, s'appropriâ par la force tout l'héritage ; son frère Garcia se réfugia en Andalousie, et Alphonse, s'échappant d'un couvent de Burgos où on l'avait enfermé, courut chercher asile à Tolède.

Al-Mamoun lui fit beaucoup d'honneurs ; il mit à sa disposition un palais, — celui de la belle

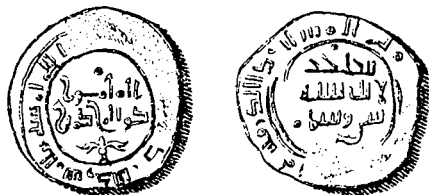
Galiana, — en dehors de la ville, palais superbe, entouré d'un parc où les princes aimaient à se promener.

Un jour, à plusieurs, ils conversaient, sous de frais ombrages, des affaires du royaume ; ils parlaient notamment des moyens de défense dont disposait Tolède, et à ce sujet se confiaient que la Cité, tout imprenable qu'elle semblait, pouvait être facilement réduite par la famine : il suffisait, par exemple, aux assiégeants d'empêcher les habitants de s'approvisionner de subsistances en ravageant la campagne à la ronde... A ce moment de la conversation, ils aperçurent Don Alphonse étendu sur l'herbe, endormi. Les Arabes, surpris, soupçonnant qu'il avait tout entendu, pensèrent le mettre à mort, car il pouvait être un ennemi averti... Pourtant, s'il dormait réellement, à quoi bon ce meurtre inutile ? L'un des princes le secoua sans parvenir à l'éveiller ; un autre lui versa dans la main du plomb fondu... Don Alphonse, qui feignait bien de dormir, eut le courage de ne faire aucun mouvement ; et la preuve d'un sommeil aussi profond lui sauva, dit-on, la vie. On le surnomma : le roi à la *main trouée*.

Des historiens croient plutôt qu'il dut ce surnom à ses libéralités d'argent.

Don Sanche s'étant fait tuer au siège de Zamorra, des partisans dépêchèrent auprès d'Alphonse des ambassadeurs qui l'engagèrent à rentrer en Castille; avant d'accepter, il crut de son devoir de prévenir son bienfaiteur, d'ailleurs très au courant déjà de cette démarche.

Al-Mamoun lui sut gré de son loyalisme. « Tu es libre, dit-il. Pars. Je te donnerai de l'or et des guerriers pour t'aider à monter sur le trône de ton père. Mais, jure-moi de respecter mes États. » Le prince chrétien fit ce serment solennel, sans arrière-pensée, et rentra en Castille, où il régna sous le nom d'Alphonse VI.



Monnaie d'Al-Mamoun.

Al-Mamoun mourut en 1080, laissant plusieurs enfants.

L'aîné, Hixem, n'eut pas le don de plaire aux Tolédans; en grand nombre, ils forcèrent les portes de son Alcazar, tuèrent ses gardes

et le menacèrent de mort... Il n'eut que le temps de fuir. Il alla solliciter le secours d'Alphonse VI. Bien lui en prit. Alphonse lui prêta une armée, qui le rétablit dans ses droits, et n'exigea comme récompense que la remise de deux places fortes près des frontières de Castille.

A Hixem, mort jeune, succéda son frère Yahia-al-Kadir (1081).

D'intelligence fruste, avare et vicieux, Yahia se rendit tellement impopulaire que les notables Tolédans proposèrent de réunir le royaume à la Castille.

Alphonse, qui convoitait la belle Cité, malgré son serment de la respecter, céda vite au désir de venir en prendre possession.

Yahia fit bien quelques efforts pour se défendre; mais il capitula le quatrième mois du siège, sous la condition de conserver au moins la province de Valence.

Le 24 mars 1085, le roi très chrétien fit son entrée solennelle dans la Cité des Romains, des Goths et des Arabes.

Il s'engagea, — de même que ses devanciers avaient jadis respecté six églises, — à ne jamais porter atteinte aux mosquées existantes.

Malheureusement, des fanatiques de sa suite ne tinrent pas compte de cette promesse : peu à peu, presque toutes les mosquées furent transformées en églises, au grand mécontentement des fidèles adeptes du Coran.





## VI

### LES CHRÉTIENS

(De l'an 1085 à l'an 1504.)

**A**LPHONSE VI contracta de nombreuses unions : il épousa d'abord Agnès, fille du duc d'Aquitaine, puis Chimène, sa cousine, laquelle il répudia sur l'ordre du pape, — et successivement : Constance, veuve d'Hugues, comte de Châlons, Zaïde, fille du roi maure de Séville, et Berthe de Germanie.

Lors de la conquête de Tolède, Constance était reine. Très pieuse, elle se faisait accompagner d'un cortège de prêtres; et à l'un d'eux, nommé Bernard, elle attribua tout de suite l'archevêché.

En visitant les églises, elle s'étonna d'y entendre la messe sur le mode gothique, qui, sous la domination des Arabes, avait pris le nom de

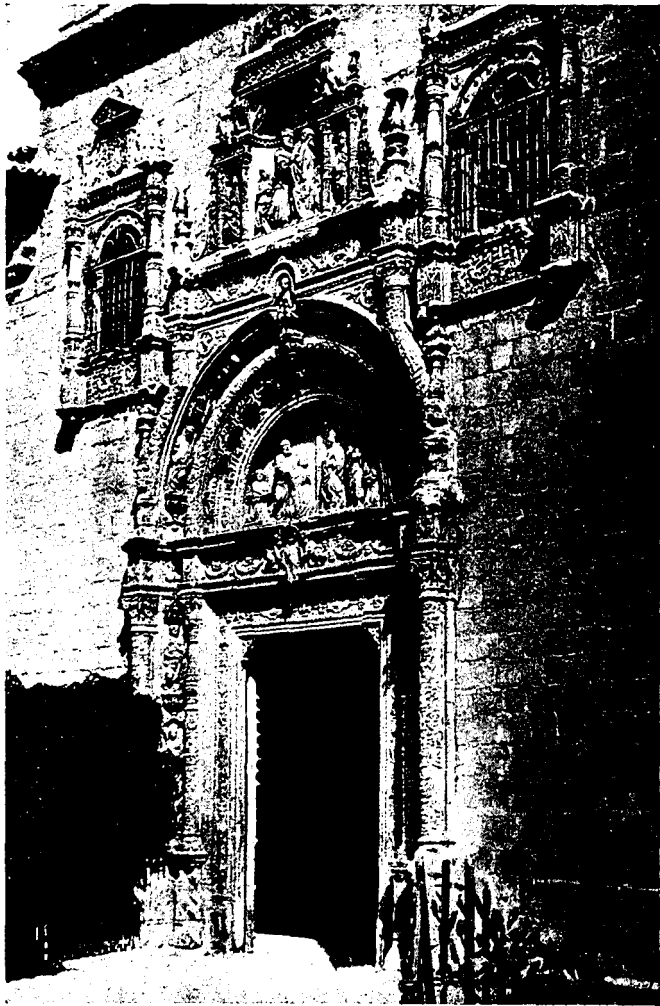
« mozarabe », c'est-à-dire « mélangé de l'arabe ». Aussitôt, elle ordonna d'y substituer le rite romain. Mais, les Mozarabes protestèrent si énergiquement que l'on craignit un soulèvement général. Étant donnée cette éventualité, Alphonse proposa de faire vider le différend en champ clos par deux champions choisis dans chaque parti.

Le champion *mozarabe* sortit vainqueur de la lice.

La reine Constance, désappointée, prétendit que ç'avait été une grave impiété de résoudre une question liturgique par un sanglant combat. A son avis, « l'épreuve du feu » s'imposait plutôt. Tout le monde y fut consentant ; alors, solennellement, on alluma, au milieu de la place Zocodover, un bûcher sur lequel on plaça un bréviaire de chaque rite.

Aux premières atteintes de la flamme, le bréviaire romain, à peine roussi, sauta hors du brasier, — duquel on retira ensuite, absolument intact, le bréviaire mozarabe.

L'épreuve n'était pas très concluante. En conséquence, le roi et la reine décidèrent que le rite de Rome serait observé dans toutes les églises nouvelles, et que le rite mozarabe se continuerait dans les anciennes.



Le portail de Santa-Cruz.



De nos jours encore, une chapelle *mozarabe* est ainsi réservée dans la Cathédrale même.

..

A la mort de Constance, Alphonse épousa la belle Zaïde. Cela ne l'empêcha pas d'avoir des démêlés avec son beau-père.

Aux termes de leur entente, le roi de Séville s'engageait à lui payer un tribut annuel pour être au besoin protégé contre ses ennemis. Mais, il prétendit avoir droit à une part dans les dépouilles de Tolède, et, sur le rejet de sa réclamation, il décida de se soustraire au paiement du tribut ; il fit, de plus, poignarder le percepteur.

Alphonse exigea réparation de ce crime. Pour toute réponse, le roi de Séville prêcha la guerre sainte de l'islamisme auprès des roitelets d'alentour et au Maroc. L'Émir de Fez, Yousouf ben Taschyre, descendit en Andalousie et battit l'armée chrétienne à Badajoz. Alphonse VI, blessé grièvement, se replia sur Tolède, abandonnant sur le champ de bataille 20.000 de ses meilleurs soldats (1086).

Les Maures, enthousiasmés de cette victoire inattendue, acclamèrent Yousouf et le gratifièrent du titre, encore inusité, d'*Émir des Émirs*

*d'Espagne*. Peut-être eût-ce été le retour à l'islamisme si Yousouf, prévenu de la mort subite de son fils aîné, ne fût reparti précipitamment pour le Maroc, aussi affecté de cette mort que sollicité d'assurer le maintien de son prestige en Afrique.

Quand il revint, au bout de quelques mois, déjà la dislocation s'était faite des troupes des roitelets maures, ses alliés, tous jaloux les uns des autres. Il en mit quelques-uns à la raison en s'appropriant leurs territoires; notamment il destitua le roi de Séville et l'envoya captif de l'autre côté du détroit.

Par contre, pendant dix ans, les chrétiens lui infligèrent nombre d'échecs aux environs de Valence, où commandait le Cid Campeador.

Après lui, un de ses fils, plus heureux, gagna une grande bataille, dans laquelle le fils d'Alphonse et de Zaïde, — un enfant de dix ans, — trouva la mort aux côtés de son précepteur...

Le roi était à Tolède lorsqu'il apprit la perte de cet enfant qu'il adorait. Il en mourut de chagrin, le 30 juin 1109.

∴

Urraca, fille d'Alphonse et de Constance,

monta sur le trône de Castille. Mariée d'abord à Raymond de Bourgogne et ensuite à Alphonse d'Aragon, elle venait de se séparer de ce dernier.

Son règne fut des plus malheureux ; un fils de son premier lit, proclamé roi de Galice, lui fit la guerre et la déposséda de la Castille.

Ce jeune homme, — Alphonse VII, — époux de la belle Doña Bérengüela, ou Bérengère, fille du comte Bérenger de Barcelonne, n'était pas

sans valeur. Victorieux à la guerre, il agrandit le royaume, empiétant aussi bien sur les possessions d'Aragon que sur le domaine des Arabes.

Cependant, comme il guerroyait en Andalousie, une troupe d'Arabes s'avança jusque sous les murs de Tolède et faillit s'en emparer.



Convent de San Antonio.

Doña Bérengüela sauva la ville avec une audace et une grâce sans exemple dans l'histoire. Alors que les assiégeants s'apprêtaient à l'assaut, elle demanda une trêve et fit porter à leur chef, nommé Alfage, une missive ainsi conçue :

« Je m'étonne que vous, des braves, veniez attaquer une femme sans défense ! Mon royal époux est en Andalousie : prévenu par moi, il s'empresse d'accourir. Attendez-le. Sinon, allez à sa rencontre du côté d'Aurélia, et vous pourrez vous conduire en braves que vous êtes. Ici, vous ne trouverez pas la gloire, vous trouverez la honte de vaincre une faible femme ! »

Alfage s'excusa noblement, — disant ignorer que la reine fût seule à Tolède, — car il ne voulait ni combattre ni offenser une femme. Il s'offrit à lever le camp, après avoir eu l'honneur de la saluer... Bérengüela s'avança sur les remparts vêtue de ses plus riches atours, entourée de ses dames d'honneur et de musiciens. Elle rayonnait d'une beauté superbe. Du dehors, les Arabes la saluèrent de leurs vivats. Dans la soirée, ils s'éloignèrent, à la rencontre du roi chrétien, qui les mit en déroute.

Doña Berengüela mourut en 1149, laissant deux fils, — Don Sanche et Don Ferdinand, — et



deux filles, dont l'une, Constance-Isabelle, fut demandée en mariage par le roi de France Louis le Jeune, qui à cette occasion vint à Tolède. On organisa des fêtes magnifiques en son honneur (1155).

Alphonse VII, remarié avec la fille du roi de Pologne, partagea ses États entre ses deux fils. Don Sanche fut reconnu comme devant lui succéder à Tolède, capitale du royaume de Castille; Ferdinand reçut la Galice, Léon et les Asturies.

Ce morcellement donna prétexte, comme toujours, à de fâcheuses rivalités, et les forces chrétiennes s'en trouvèrent diminuées.

\*  
\* \*

A la mort d'Alphonse, inhumé en grande pompe à la Cathédrale (1157), les Arabes recommencèrent la lutte.

Don Sanche III encouragea par des honneurs ses chevaliers à le servir avec fidélité, créant pour eux l'ordre célèbre de Calatrava. Il s'appretait à une grande expédition quand il perdit prématurément sa femme, Blanche de Navarre, et il en mourut de consommation, — au bout d'un an et un jour de règne.

Par testament, il confiait un fils de quatre ans à Don Gutierre de Castro, noble Tolédan. Or, la famille influente des Laras, qui convoitait pour un de ses membres la régence, éprouva de ce choix une extrême jalousie.

D'ailleurs, le chevalier de Castro était très vicieux; lui-même, désireux de bonne entente entre tous les seigneurs, délégua ses pouvoirs de régent à Don Garcia Aza, qui était de la famille rivale; mais, Don Manrique de Lara, chef de cette famille, réclama, en outre, la faveur de s'occuper seul de l'éducation du futur roi. Les Castros se récrièrent, refusant d'aller plus avant dans la voie des concessions. Et ce fut la guerre civile.

Ce que voyant, Don Ferdinand, second fils d'Alphonse VII, pénétra en Castille avec des allures de justicier. Les Tolédans se portèrent à sa rencontre pour le prier de ne pas se mêler de leurs affaires, pendant que Don Manrique s'emparait de l'infant et le menait loin du théâtre de la guerre, dans un couvent de Soria.

Mais, comme Ferdinand d'Aragon remporta des succès partout où il passa, Don Manrique, jugeant prudent de composer avec lui, offrit de livrer l'infant sur la promesse formelle de l'asseoir sur le trône de Castille à sa majorité. On conclut une trêve; les nobles assemblés élaborèrent un traité

d'entente... A ce moment, un seigneur peu confiant — Don Pedro Alamexir — se saisit de l'enfant et l'emporta, sur son cheval, jusqu'à la forteresse de San Esteban.

Poursuivi sans répit, il cacha le pauvre petit roi entre Ségovie et Avila pendant quatre années, au cours desquelles Ferdinand prit possession de Tolède; enfin, il le ramena dans cette ville, à l'église de San Roman, quand il crut l'heure venue de le présenter au peuple. La famille des Laras et un grand nombre d'habitants crièrent partout : « Tolède, Tolède pour Alphonse VIII ! » .



Église de Santo Tomé.

Les Castros tenaient alors, sans sujet sérieux, pour le roi d'Aragon; ils prirent les armes et livrèrent au parti contraire une bataille en règle. Mais, vaincus, ils s'enfuirent et de dépit se rendirent chez les Maures, ennemis de leur patrie.

Le jeune Alphonse VIII, âgé de quinze ans, montra un caractère énergique fort au-dessus de son âge; il éloigna son oncle Ferdinand et apaisa les séditions.

L'année suivante, il épousa Éléonore, fille d'Henri II d'Angleterre.

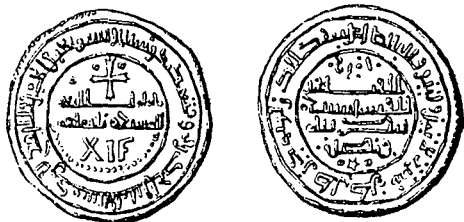
Au dehors, la guerre sainte reprit avec intensité. Les Maures n'en retirèrent que désavantage; et plus d'une fois l'archevêque de Tolède, Don Martin, vaillant soldat, fit chez eux des incursions dont il rapporta grand butin.

Enfin, Alphonse leur livra une grande bataille dans la Sierra Morena, à *Las Navas de Tolosa*, en 1212, et leur tua, dit-on, *deux cent mille hommes*. Il rapporta l'étendard de l'Émir à la Cathédrale de Tolède.

Grandi par cette victoire, il semblait devoir définitivement affranchir toute l'Espagne des Musulmans; mais il tomba malade et mourut en 1214.

Il ne fut pas seulement un soldat heureux. Il se montra législateur avisé autant qu'artiste de goût, aimant les Lettres et les Sciences. Sur les conseils de l'archevêque de Tolède, il fonda la première Université de Palencia. — A l'ordre de Calatrava, il ajouta d'autres ordres religieux qui

acquirent une célébrité européenne: les Templiers, Saint-Jacques, Saint-Georges et Saint-Julien. Par là, il soutint le zèle et l'ardeur patriotique des chevaliers.



Monnaie arabe au chiffre d'Alphonse VIII.

Son fils, Henri I<sup>er</sup>, régna peu de temps ; en jouant, il fut tué d'un coup de pierre maladroitement lancée par un page.

Il avait deux sœurs, Doña Berengüela seconde, mariée au roi d'Aragon Alphonse IX, et Blanche de Castille, femme de Louis VIII de France ; celle-ci devint mère de saint Louis.

Doña Berengüela succéda à Henri I<sup>er</sup>, et presque aussitôt abdiqua en faveur d'un de ses quatre fils, Ferdinand III, — contre la volonté même de son mari, qui rêvait de réunir sous son autorité les royaumes d'Aragon et de Castille ; toutefois, après quelques manifestations combattives, il consentit, sur la demande des seigneurs des deux royaumes, à abandonner ses préten-

tions. Il s'unit avec son fils pour reprendre la guerre contre l'islamisme.

Certains rois maures, menacés par les Africains davantage que par les Chrétiens, offrirent à Ferdinand de se reconnaître ses vassaux ; il accepta, point fâché, une fois la paix faite avec ses voisins, de pouvoir employer son activité à parfaire l'administration de son propre royaume et à corriger les mauvaises mœurs.

Il mérita le surnom de *saint*, à donner en toute occasion l'exemple de la justice et de la bonté. Il réprima les exactions des seigneurs et défendit contre eux les humbles, trop souvent rançonnés ou insultés. Il fit exécuter un alcade de Tolède, Fernando Gonzalo, rien que pour avoir manqué de respect à deux dames ! — fait commémoré par une sculpture ajoutée au cintre de la *Puerta del Sol*.

Ce roi, réputé si bon et si juste, permit malheureusement la création du Tribunal de l'Inquisition ; on dit même que de sa main il attisa le bûcher d'un des premiers autos-da-fé à Palencia.

Il mourut à Séville en 1252, ayant réuni le royaume de Léon à celui de Castille.



Son fils aîné, Alphonse X, *le savant*, qui l'avait



Rives du Tage, près le Pont d'Alcantara.





secondé dans les dernières années, reçut la couronne. D'un bel esprit scientifique, il laissa de remarquables travaux sur l'Astronomie et un code de lois : *Las Partidas*. Par contre, il manqua d'honnêtes scrupules, car il altéra volontiers à son profit la monnaie que l'on frappait à Tolède.

Il lui vint l'ambition excessive de se faire proclamer Empereur d'Allemagne, sous prétexte qu'il tenait des droits sur le duché de Souabe par sa mère Béatrice, fille de l'Empereur Philippe d'Autriche.

Il avait comme compétiteur le frère du roi d'Angleterre.

Les seigneurs n'approuvèrent pas son projet, qu'ils traitèrent d'extravagant. Beaucoup témoignèrent leur mécontentement, qui en offrant leurs services à son frère Don Philippe, qui en s'exilant auprès du roi de Grenade... Alphonse les décida sagement à rentrer en Castille et leur pardonna.

Caressant toujours son projet, il partit quand même pour l'Allemagne. Auparavant, il passa par Rome, réclamer — vainement, d'ailleurs — l'appui du Pape.

Les Africains profitèrent de son éloignement pour dévaster l'Andalousie. L'archevêque de Tolède s'en alla bravement les combattre. Au

premier choc, en 1275, il reçut une blessure mortelle ; les chrétiens rachetèrent son corps à prix d'or et le rapportèrent pieusement à la Cathédrale.

Le fils aîné d'Alphonse X prit alors le commandement des troupes. On le nommait Ferdinand de la Cerda, mot signifiant *soie de porc*, à cause d'une touffe de poils qu'il avait à l'épaule.

Ce prince mourut prématurément. Son jeune frère, Don Sanche, continua sa tâche : il obligea les Maures, vigoureusement assaillis, à faire la paix. En récompense, les seigneurs tolédans le firent reconnaître publiquement héritier d'une couronne qui, logiquement, revenait aux enfants de Ferdinand de la Cerda. Les Cortès réunies à Ségovie confirmèrent cette décision.

Il se rendit très populaire, et Alphonse X, de retour de son voyage — sans profit, car Richard de Cornouailles lui fut préféré par la majorité des électeurs à la Diète de Francfort — eut fort à compter avec ses partisans ; en tout cas, il ne les apaisa qu'en confirmant son fils dans ses droits d'héritier.

Après lui, Don Sanche, dit *le brave*, quatrième du nom, régna donc, mais assez péniblement : il demeura, le reste de sa vie, constamment en butte aux rivalités de ses cousins, aux révoltes

de certains seigneurs, et aux attaques répétées des Arabes.

Son fils, Ferdinand IV, vit encore diminuer l'autorité royale en Castille. On le surnomma l'*ajourné* parce que, ayant fait mettre à mort injustement deux jeunes gentilshommes, les frères Carvajal, impliqués dans l'assassinat d'un grand dignitaire, ceux-ci, en se rendant au lieu du supplice, « l'ajournèrent » à comparaître avec eux, à un mois de date, devant le tribunal de Dieu ! Un mois après, jour pour jour, Ferdinand fut trouvé mort dans son lit (1312).

Un enfant âgé de moins d'un an lui succéda sous le nom d'Alphonse XI. Deux de ses oncles eurent la régence. Ils s'acquittèrent mal de leur tâche, de sorte qu'Alphonse, quand il fut en état de régner, trouva le royaume abandonné à l'anarchie complète. — Ses *Chroniques* en donnent une ample idée :

« Les riches et les chevaliers, a-t-il écrit, rêvaient d'exactions et de vols. Les tuteurs (gouverneurs) les laissaient faire pour pouvoir, à leur tour, se prévaloir de leur aide; mais, aussitôt qu'un riche homme ou un chevalier quittait le parti de l'un des tuteurs, celui qui était abandonné ruinait les domaines et les vassaux du transfuge. C'était, disait-il, pour punir ce désert-

teur des crimes qu'il avait commis avant de quitter son parti. Toutes les villes, soit qu'elles eussent reconnu le gouvernement de l'un des tuteurs, soit qu'elles s'administrassent par elles-mêmes, étaient déchirées par des factions. Dans les villes où il y avait des tuteurs, les plus puissants opprimaient les faibles, — en sorte que ceux-ci s'occupaient sans relâche des moyens de se soustraire à ces tuteurs et d'en faire prévaloir d'autres, afin de renverser et de ruiner leurs ennemis. Dans les villes où il n'y avait pas de tuteurs, les plus forts s'emparaient des revenus royaux pour entretenir des grandes troupes de gens armés qui leur servaient à opprimer ceux qui étaient moins puissants. Ainsi, dans quelques-unes de ces villes, les artisans se soulevaient sous le prétexte de l'intérêt commun; ils pillaient et saccageaient les biens des oppresseurs. En nulle partie du royaume on ne rendait justice d'après le droit. Les choses en étaient venues au point que, dans la crainte des voleurs, on ne sortait sur les routes qu'en armes et par grandes compagnies. Personne n'habitait dans les endroits ouverts. Dans les villes fermées, bourgeois, artisans, gentilshommes ne subsistaient presque tous que de vols et de brigandages; enfin, il se commettait tant de crimes que c'était chose dont

on ne s'étonnait plus de trouver des cadavres sur les grands chemins. »



Alphonse XI, en personne, s'attaqua aux repaires des brigands et rendit une justice sommaire envers tout individu prévenu de crime ou de vol. Il fit preuve, chaque fois que l'occasion s'en présenta, d'une excessive sévérité, surtout si les coupables étaient de grands seigneurs.

D'autre part, menant une campagne d'extermination des Maures, il demanda des secours d'armes et d'argent à toute la Chrétienté d'Europe : le pape lui envoya 20.000 florins et le roi de France 50.000 écus. Lui-même fit fondre son argenterie et la monnaya.

Dans une lutte épique, il refoula l'ennemi héréditaire jusqu'au sud de l'Andalousie, et il signa une paix honorable avec le roi de Grenade, le seul de tous les petits souverains arabes qui conservât quelque puissance. Il portait en dernier lieu le siège devant Gibraltar, lorsqu'il mourut presque subitement de la peste (26 mars 1350). Son armée découragée rentra en Castille.



Son neveu, Don Pedro IV, roi d'Aragon, recueillit sa succession.

Don Pedro « du poignard » et « le cérémonieux », comme on l'appelait communément, gagna l'autre surnom de *cruel* que l'Histoire lui conserve.

Il commença par assurer son pouvoir sur la Castille en supprimant tous ceux qui le gênaient. Et il n'avait pas vingt ans !

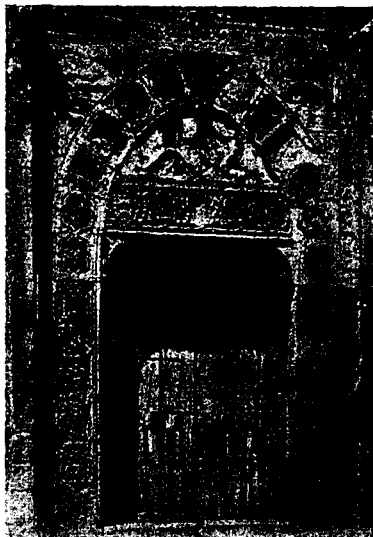
Son tuteur, le comte d'Albuquerque de Portugal, dans la pensée de se maintenir en influence auprès de lui, n'eut garde de refréner ses vices ; mais il lui procura une sémillante maîtresse, Marie de Padilla, de laquelle il comptait se faire une alliée. Comme la Padilla ne travailla qu'à doter ses proches parents de bons emplois et d'honneurs, d'Albuquerque, désappointé, espéra ruiner son autorité en persuadant au roi de se marier. Il lui obtint même la main d'une princesse française de seize ans, belle et vertueuse : Blanche de Bourbon.

Trois jours après le mariage, Don Pedro retourna chez la Padilla.

Ensuite, s'amourachant d'une dame de la Cour,

Jeanne de Castro, il se mit en tête de l'épouser, et il y réussit après avoir annoncé faussement que son premier mariage était annulé. Le lendemain des noces, il la quitta, parce qu'elle avait cessé de lui plaire ! Les Castros, outragés, se jetèrent dans le parti des mécontents où ils entraînent deux frères du roi, Henri de Transtamarre et Don Fadrique.

Sur ces entrefaites, Don Pedro fit conduire Blanchede Bourbon



Ancien couvent San Isabel où demeura Pierre le Cruel.

à l'Alcazar pour y être emprisonnée sa vie durant. Sans paraître protester contre cette décision imméritée, elle sollicita humblement la faveur de faire une dernière fois ses dévotions à la Cathédrale ; mais dès qu'elle y fut entrée sous escorte, elle n'en voulut pas ressortir, se réclamant du droit d'asile. Les habitants

priront fait et cause pour elle ; ils chargèrent des délégués de supplier Don Pedro de la traiter comme reine et de chasser la Padilla, sa favorite.

Pour toute réponse, le roi fit jeter en prison d'Albuquerque, qui avait osé approuver cette supplique ; alors, les ligueurs se dressèrent hardiment contre lui ; et, se voyant en danger, il promit d'obéir à leurs objurgations. Bientôt, il trompa leur surveillance et se rendit à Burgos, d'où il convoqua d'urgence les Cortès, assemblées de notables instituées par les premiers rois chrétiens et réunies dans les grandes occasions, comme l'étaient jadis les conciles.

Aux Cortès donc, Pierre le Cruel soumit le cas des Castellans infidèles et demanda des soldats pour les châtier ; les Aragonais épousèrent son ressentiment et l'accompagnèrent en Castille.

Et ce furent des vengeances terribles.

D'abord, à Tolède, Don Pedro condamna au dernier supplice vingt-deux habitants choisis comme otages. L'un comptait plus de quatre-vingts ans, et son petit-fils, tout en pleurs — un bel adolescent — s'offrit à sa place. Don Pedro, en riant, accepta la substitution ; le jeune homme eut la tête tranchée et le vieillard fut remis en liberté.

Ce roi infâme, dans tous les crimes qu'il ac-



complit — et la liste en est longue — se distingua par des raffinements de cruauté. Il faut lire, par exemple, le récit de l'assassinat de son frère Don Fadrique, Grand Maître de l'ordre de Saint-Jacques.

Don Pedro le fit un jour mander à l'Alcazar de Séville, longtemps après lui avoir pardonné sa participation à la ligue des Tolédans en faveur de Blanche de Bourbon. Il le reçut d'une façon fort affable, pendant qu'il jouait aux cartes avec l'un de ses favoris. Soudain, s'adressant à deux hommes d'armes qui se tenaient à ses côtés, il leur dit : « Tuez le Grand-Maître de Saint-Jacques! »

Don Fadrique, vigoureux, se dégagea et sauta par une fenêtre dans la cour, où les hommes d'armes le rejoignirent ; il voulut tirer son épée, mais la garde s'était engagée dans le baudrier ; il ne put y parvenir, et, atteint de plusieurs coups de masses sur la tête, il tomba...

Entre temps, le roi parcourait les salles du palais, à la recherche des compagnons de son frère ; tous réussirent à s'enfuir, sauf un, Don Ruy de Villegas, qui se réfugia chez Marie de Padilla ; il saisit l'enfant de celle-ci dans ses bras en demandant grâce. Le roi le perça de sa dague, puis, tranquillement, il redescendit faire achever

Don Fadrique qui râlait encore. Quand ce fut terminé, il ordonna de dresser la table à côté du cadavre, et prit son repas de bon appétit.

Quinze jours après, à Bilbao, il pria Jean d'Aragon, son cousin, de le venir voir. Ce jeune homme, en se rendant à l'aimable invitation, n'avait pour arme qu'un poignard suspendu à sa ceinture ; des courtisans, avertis du dessein de leur maître, le lui enlevèrent comme en jouant, et des gardes lui donnèrent de leurs masses sur la tête ; ils eurent beaucoup de peine à le tuer. Le cadavre, jeté de la fenêtre dans la rue, fut piétiné par des bœufs qui passaient.

Don Pedro assassina également sa tante et encore deux de ses frères. Il se défit de tous les chevaliers inhabiles à lui plaire, même de son trésorier le riche Samuel Lévi, qui, en maintes occasions, s'était montré envers lui fidèle, bon et d'une excessive générosité.

Il décida aussi de faire disparaître Blanche de Bourbon, enfermée dans un cachot à l'Alcazar de Tolède. Son médecin refusant, comme il l'ordonnait, de préparer un poison, deux sergents d'armes consentirent à étouffer l'infortunée entre des coussins... Elle avait vingt-cinq ans. Depuis neuf années, elle était emprisonnée, sans

motif, par un roi cruel, — qu'elle aimait toujours.

Le peuple, écœuré de tant de crimes, ne demandait qu'à se soulever. Des notables recherchèrent le concours de Charles V de France ; et ce roi ne fut point fâché de se débarrasser d'une foule d'aventuriers gravitant autour de lui, en les envoyant, sous la conduite de Duguesclin, guerroyer pour le compte du prince Henri de Transtamarre.



La demeure de Samuel Lévi,  
trésorier de Pierre le Cruel.

La victoire fut rapide. Coup sur coup, Tolède, Burgos et d'autres villes ouvrirent leurs portes. Henri de Transtamarre se fit aisément couronner à Tolède.

Don Pedro, honni de tous, gagna le Portugal. De là il se rendit à Bayonne supplier le prince Noir d'Angleterre de l'aider à reconquérir son royaume. Les Anglais acceptèrent, par désir d'étendre leurs conquêtes ; ils battirent les compagnies franches et firent prisonnier leur chef,

Bertrand Duguesclin. Don Pedro triomphait. Il recommença de plus belle ses crimes, narguant une excommunication du pape.

Mais, Henri de Transtamarre, toujours soutenu par le roi de France, une nouvelle fois rallia les mécontents et revint assiéger Tolède, en 1368.

Duguesclin, qui avait payé sa rançon aux Anglais, accourut à la rescousse à la tête de 1.500 lances. Pierre le Cruel ne trouva plus de ressource qu'en une alliance honteuse avec les Maures de Grenade. Il lâcha pied. Duguesclin le poursuivit et l'accula dans le château de Montiel, à quelques lieues de Tolède.

Avec le peu de soldats dont il disposait, le fugitif comprit qu'il ne pourrait résister ; il parla donc afin d'obtenir passage contre une grosse somme d'argent. Duguesclin feignit d'accepter le marché ; mais il prévint immédiatement son maître.

Aussi, lorsque Don Pedro se rendit, sous un déguisement, à la tente du chevalier, y rencontra-t-il Henri. Les deux frères se jetèrent l'un sur l'autre ; ils se saisirent à bras-le-corps et roulèrent à terre. Henri ayant le dessous, Duguesclin l'aida à se retourner, — ce qui n'était peut-être pas d'une loyauté parfaite, — de manière

qu'il put de sa dague frapper son adversaire.

Ainsi finit Don Pedro le Cruel, à l'âge de trente-cinq ans. Il avait, durant dix-neuf années, ensanglanté le trône de Castille (1369).

Duguesclin, bien rétribué, rentra en France, où Charles V le fit cométable.

Henri de Transtamarre régna dix ans. On prétend qu'il périt empoisonné d'une façon singu-

lière : du roi de Grenade, ancien allié de son frère, il avait reçu, comme présent d'amitié, une paire de bottes d'un travail précieux ; elles étaient imprégnées d'un poison subtil. Du jour où il les chaussa, il fut atteint d'une terrible maladie de peau, qui le conduisit à la tombe (29 mai 1379).



Corral de Don Diego  
ancien palais d'Henri de Transtamarre.



Don Juan I<sup>er</sup>, son fils, couronné à Burgos, resserra l'alliance entre la Castille et la France, en envoyant une flotte secourir Charles V dans la guerre de Bretagne. Il combattit aussi les Portugais.

Très affable, il gagna l'amitié de ses sujets, qui le regrettèrent beaucoup lorsqu'il mourut, d'un accident de cheval, en 1390.

Comme son fils Henri III n'était âgé que de douze ans, les Cortès nommèrent un conseil de régence, au sein duquel entra la discorde. Une guerre de partisans éclata.

D'autre part, sur les prédications d'un archidiacre d'Ecija, des troubles religieux se manifestèrent, fomentés par la haine des Juifs; de tous côtés, la religion chrétienne servit le vol et l'assassinat.

Quelle triste et sanglante destinée que celle des Juifs au moyen âge! Méprisés par les grands envieux de leur or, et par le bas peuple jaloux de le leur ravir, ils furent traqués comme des criminels. Pendant la domination gothique, Sisebute les oblige, sous peine de mort, à se faire baptiser, — Wamba les expulse de la Gaule, — Égica réunit un concile qui leur impose la con-

dition d' « esclaves ». Ils ne sont un peu respectés que sous la domination arabe. Par un *fuero* (loi) d'Alphonse VI, « le juif qui tue un chrétien est condamné à mort et ses biens sont confisqués, alors que le chrétien qui tue un juif est simplement passible d'une amende de cent maravédis ». Un concile, réuni par Jean I<sup>er</sup>, déclare « saint et bon » le zèle d'un Hernando Martinez poursuivant à Séville l'extermination de la race juive. De 1321 à 1391, en l'espace de soixante-dix ans, on compte *vingt-sept* massacres organisés en masse ; tout est prétexte aux chrétiens : la mort ou l'avènement d'un roi, une victoire ou une défaite. Et la plus sanglante série se place en 1391, amenée par la farouche prédication de l'archidiacre d'Eciija : ce sont des tueries effroyables à Tolède, à Séville, à Cordoue, à Barcelone et dans vingt autres villes...

A Tolède, de plus, les rivalités entre deux familles puissantes), — les Ayalas et les Silvas, — achevèrent d'ensanglanter les rues, où les paisibles bourgeois n'osèrent plus s'aventurer.

Par surcroît, les Maures reprirent l'offensive dans les environs.

Henri III, malgré son jeune âge, voulut tenir lui-même en mains les rênes du gouvernement ;

mais il fut gêné dans ses projets par la pénurie d'argent.

Sa pauvreté était à ce point extrême qu'une fois, à Burgos, rentrant de la chasse, il ne trouva rien de préparé pour son repas. Son intendant lui avoua que les fournisseurs, dont les mémoires s'élevaient à des sommes considérables, refusaient tout crédit. Il fallut ce jour-là mettre le manteau royal en gage chez un usurier, afin d'en tirer quelque argent, — de quoi acheter, dit la chronique, « un morceau de mouton ».

En mangeant, le roi fit parler l'intendant, et il apprit, non sans étonnement, que les régents, et principalement Don Pedro Tenorio, archevêque de Tolède, ne laissaient pas de s'offrir de somptueux festins. Il voulut vérifier ce fait. — A la faveur d'un déguisement, il s'introduit chez l'archevêque un soir de fête; perdu dans la foule, il entendit ses courtisans se vanter à qui mieux mieux de jouir de gros revenus, tirés des domaines royaux...

Alors, le lendemain, il imagina de se faire passer pour malade et d'annoncer l'intention de dieter son testament. A cet effet, il convoqua les principaux dignitaires au palais. Tous s'empressèrent de répondre à la convocation. Les gardes les firent entrer dans une grande salle,



dont ensuite ils refermèrent la porte. Et le roi apparut, tenant l'épée nue à la main. A chacun des personnages présents, il demanda « combien il avait connu de rois en Castille ». Très inquiets, ils répondirent avoir vécu, les uns sous trois, les autres sous quatre rois. — « Comment cela peut-il être? s'écria Henri, si moi, qui suis plus jeune que chacun de vous, je connais plus de vingt rois! car c'est vous qui êtes les vrais rois, pour la ruine de la Castille! C'est un affront à ma personne! Je ne vous laisserai pas davantage vous jouer de moi! »

Ceci dit, il appela le ministre de la justice, qui entra suivi de six cents gardes. L'archevêque de Tolède, le premier, demanda pardon, à genoux, des fautes qu'il avait commises en s'appropriant une partie des revenus de la couronne; et les autres dignitaires, un à un, l'imitèrent.

Le roi se montra touché de leur soumission; il leur fit grâce de la vie, mais en exigeant d'eux la restitution, sur l'heure, de sommes importantes...

Celui qui agissait ainsi n'avait pas quinze ans.

Par raison d'État, il épousa une femme de dix ans plus âgée que lui, Doña Catalina, fille du duc de Lancastre, que son père avait com-

battu. Cette alliance lui ménagea l'amitié de l'Angleterre et du Portugal.

A sa mort, en 1406, Doña Catelina prit la régence ; car son fils, qui devait régner sous le nom de Jean II, ne comptait guère que vingt-deux mois. La charge étant lourde, elle se fit seconder par son beau-frère, Don Ferdinand d'Aragon, prince éclairé, d'une grande bonté. Il n'eût tenu qu'à lui de s'emparer de la couronne, que, d'ailleurs, les Tolédans lui offrirent ; mais il obligea plutôt les dignitaires, rassemblés à la Cathédrale, à jurer fidélité à l'infant ; et jusqu'à sa mort, — qui survint au cours d'une campagne contre les Musulmans, — il se montra toujours empressé à soutenir les droits de son neveu sur la Castille.

..

Déclaré majeur à seize ans et quatre mois par les Cortès, Jean II eut à résister aux prétentions menaçantes de ses cousins d'Aragon, et aussi à combattre les Maures, toujours en veilles de conquêtes : faible, il eût perdu son royaume, sans l'aide intelligente et énergique d'un dévoué conseiller, — Don Alvaro de Luna.

A cette époque, un ancien valet, du nom de

Pedro Sarmiente, avait réussi, à force d'intrigues et de prêts d'argent, à obtenir l'emploi de gouverneur de Tolède. Les habitants se plaignaient de sa brutalité, de son ignorance et de son avarice. Sur l'instigation de Don Alvaro, le roi le destitua de ses hautes fonctions ; mais, Pedro Sarmiente trouva suffisamment de soldats mercenaires à sa solde pour se maintenir à son poste et soutenir un long siège ; il disposait de pièces d'artillerie, et le premier boulet qu'il envoya dans le camp des assiégeants portait un billet ironique à l'adresse du roi : « Prends cette orange que je t'envoie ! »

Ce gouverneur rebelle ne livra la ville que sur la permission d'en sortir librement avec tous ses serviteurs ; il emmena douze cents bêtes de somme chargées de ses trésors, acquis dans le métier d'usurier ou par des vols. Cela ne lui profita pas ; car, le soir, en pleine montagne, des bandits attaquèrent son convoi et le pillèrent. Dépossédé de tout bien, il se vit réduit à la mendicité, — juste punition de ses fautes.

Le roi Jean fit couper pieds et mains aux principaux lieutenants de l'ancien valet, et la soldatesque eut toute latitude de mettre à sac le quartier des juifs.

Entre habitants, les rivalités dégénéchèrent en

émécules ; deux partis, formés de membres des vieilles familles irréconciliables Ayalas et Silvas, se traquèrent dans les rues ; en deux journées, l'un et l'autre incendièrent seize cents maisons (1447).

Don Alvaro venait d'être promu connétable. Des seigneurs, déçus dans leurs visées ambitieuses, s'insurgèrent contre son autorité. A leur tête, et soutenu par les Ayalas, le propre fils du roi, l'infant Don Henri, s'introduisit à Tolède, d'où le chassèrent ensuite les Silvas. Jean II, tour à tour adulé ou trahi, finit par douter de chacun ; il prit ombrage même de Don Alvaro, — surtout lorsque ce fidèle ministre voulut le détourner, on ne sait pourquoi, d'épouser une fille de Charles VII de France.

Le connétable, traduit devant un tribunal formé de ses ennemis à la Cour, se vit accuser de crimes imaginaires, dont le moindre était celui de lèse-majesté. Il fut condamné à mort. Acceptant avec un calme admirable ce revers immérité de la fortune, il monta sur l'échafaud, dressé en la place publique de Valladolid, le 6 juillet 1453.

On y avait placé, entre deux cierges, une croix qu'il salua ; puis il donna son chapeau et sa bague à son page qui pleurait. « Voici mon

dernier cadeau », lui dit-il doucement. Il fit quelques pas et, apercevant un écuyer de l'infant Don Henri, prince des Asturies, il l'interpella :

« Vous irez auprès de votre maître et lui recommanderez de récompenser les services qu'on lui rendra mieux que ne le fait aujourd'hui son père ! » Remarquant sur l'échafaud un crochet au bout d'une poutre, il demanda ce que c'était ; et le



Tombeaux du Connétable Alvaro de Luna et de son épouse, à la Cathédrale.

bourreau lui ayant répondu qu'à ce crochet on suspendait les têtes de suppliciés, il sourit et dit : « Faites de moi selon votre volonté. » Il tendit le cou sans manifester la moindre émotion.

Sa tête resta neuf jours accrochée au poteau

d'infamie ; on l'inhuma dans le lieu maudit réservé aux assassins.

Quelques années plus tard, des amis obtinrent la réhabilitation de sa mémoire ; ils transportèrent solennellement ses restes à la Cathédrale de Tolède.



Jean II mourut en 1454, repentant de ce crime et déplorant sa triste destinée : « Plût à Dieu, disait-il à son médecin, que j'eusse été fils d'un simple officier, ou moine dans un couvent ! »

Son fils régna sous le nom d'Henri IV. Prince pusillanime, il s'attira le surnom *d'impuissant*, à cause de la stérilité de ses mariages.

Le premier, avec Blanche de Navarre, fut cassé par le pape, pour ce que, dit le jugement, Blanche restait, après treize années de cohabitation, « telle qu'elle naquit ». De sa seconde femme, Doña Juana, il n'eut pas davantage d'enfant. Dans l'espoir de tromper le peuple sur ses facultés, il entretint plusieurs concubines, et l'une d'elles devint si influente à la Cour que la reine s'en offusqua ; un jour, on les surprit qui se battaient en se prenant aux cheveux...

Doña Juana eut d'un amant une fille, dont le

roi s'enorgueillit. Mais le peuple, édifié, ne permit pas qu'il la présentât comme héritière de la couronne ; les partis factieux lui opposèrent bientôt son frère Don Alphonse, puis, — celui-ci étant mort empoisonné, — sa sœur Doña Isabelle, épouse de Don Ferdinand d'Aragon.

A la mort de *l'impuissant* (1474), Doña Isabelle rallia sans peine tous les suffrages.

Les étendards de Castille et d'Aragon furent partout joyeusement déployés. Les dissentiments cessèrent entre seigneurs ; le royaume agrandi se para d'une splendeur nouvelle, malheureusement obscurcie par les méfaits du Saint-Office. Car ces rois valeureux voulurent imposer à leurs sujets l'unique religion chrétienne, et, sous leur protection, le clergé, avide de puissance politique, put fonder à Séville, le 17 septembre 1478, un *Grand Tribunal de la Foi*, siège suprême de cette Inquisition qui devait, pendant plusieurs siècles, commettre des crimes odieux au nom du Christ. Elle fut seulement abolie par Napoléon I<sup>er</sup> le 4 décembre 1808 ; et l'Espagne monarchique, — oublieuse de ce devoir humain, — ne confirma l'abolition qu'en juin 1820.

Le Grand Inquisiteur Torquemada s'installa lui-même à Tolède en 1485. Il était très impopu-

laire ; tout d'abord, les habitants complotèrent de l'assassiner, au cours d'une procession ; mais le complot avorta, et si les conjurés ne montrèrent pas tous à l'échafaud, ce fut « parce que, vu leur nombre, on craignit, en les faisant périr, de dépeupler la ville ! »

Cependant, par la suite, les Tolédans montrèrent moins de répugnance. Un bon bourgeois, Sébastian de Orozco, a laissé des mémoires desquels il résulte que les autos-da-fé ne laissaient pas d'offrir à ses concitoyens, la plupart du temps, des spectacles non dépourvus d'attraits ! Quelques passages de ces curieux mémoires, très peu connus, ne sont que trop édifiants à cet égard.

« Le 12 février 1486, écrit Sébastian de Orozco, de l'église San Pedro Martir à la Cathédrale furent promenés en procession des « réconciliés ou repentis » des deux sexes ; de même le 2 avril. Tous marchaient pieds nus et tête nue, un cierge éteint à la main droite. Ils pleuraient et s'arrachaient les cheveux, plus honteux de se voir en cet état que d'avoir offensé Dieu. A la Cathédrale, ils entendaient un sermon où l'on dévoilait leurs erreurs, et on leur imposait, pour les racheter, d'abandonner une large part de leurs biens afin d'aider à payer les frais de la



guerre contre les Maures. Puis, sans coiffure et sans chaussures, avec une corde au cou, ils devaient, pendant six vendredis de suite, aller en procession dans diverses églises abjurer publiquement leur hérésie. Beaucoup ne devaient plus porter ni riches vêtements ni bijoux, et ils étaient déchus de toutes charges publiques ; aucun ne pouvait légalement tester.

« Pour varier ces spectacles monotones, les 16 et 17 août 1486, on brûla 27 judaïsants et renégats, — dont cinq femmes, — quelques-uns de haute position, comme Alonso Cota, notable Tolédan, et un régisseur, un commandeur de l'ordre de Saint-Jacques, le curé de San Martin de Talavera, un étudiant en médecine, un chapelain... Avant l'exécution, vêtus de *san-benitos* de couleur jaune, sur lesquels étaient écrits leurs noms, ils furent amenés en procession à la Plaza Zocodover où étaient deux bûchers préparés, l'un pour les juifs, l'autre pour les renégats ; et ils entendirent leurs procès lus à haute voix.

« Les 7 et 8 mai 1487, il y eut d'autres processions, mais, pour ne pas fatiguer les spectateurs avec ces fastidieuses monotonies, on décida de célébrer deux importants autos-da-fé. Au premier, on brûla hors de la ville 23 personnes, dont un chanoine, — de qui le procès révéla des blas-

phèmes abominables qu'il avait commis en célébrant la messe ; il portait une croix cousue sur la chemise. Le second auto-da-fé fut une vraie comédie représentée sur la grand'place ; on y jeta aux flammes les cadavres déterrés de personnes qu'on avait signalées comme étant mortes en état d'hérésie ; on brûla aussi leurs effigies. Ceci offrait quelque nouveauté assez agréable, et pour que le peuple pût l'apprécier, on l'avait prévenu de la cérémonie huit jours à l'avance.

« Comme le peuple s'était montré très satisfait, l'année suivante, le 25 juillet 1488, on renouvela la représentation. En ce jour, — comme on dit : pour se rincer la bouche, — on brûla hors de la ville 20 hommes et 17 femmes. Le jour suivant, à la plaza Zocodover, il y eut lecture de 100 procès de décédés hérétiques qui furent déterrés et brûlés le 27 du même mois ; on y ajouta 40 suppliciés. »

L'aliment de ces autos-da-fé était fourni par l'armée policière *la Santa Hermandad*, que les rois catholiques établirent dans le but principal de délivrer l'Espagne des bandits de grands chemins, et qui demeura en fonctions 360 ans, avant d'être remplacée par la Garde civile.



Cloître de San Juan de los Reyes.





Isabelle et Ferdinand parachevèrent l'embellissement de la Cité.

Ils terminèrent la Cathédrale et construisirent la jolie basilique de *San Juan de los Reyes* en commémoration d'une bataille gagnée sur les Portugais en 1477 ; ils restaurèrent l'Alcazar et d'autres monuments. Sous leur règne, le cardinal-archevêque de Mendoza fit installer à Tolède la première imprimerie d'Espagne. Enfin, ils fournirent à Christophe Colomb des ressources pour sa découverte du Nouveau-Monde.

Leurs armées, bien conduites, chassèrent définitivement les Maures de l'Espagne.

Depuis longtemps, les Maures, très divisés, avaient vu peu à peu réduire leur influence ; ils restaient refoulés tout au sud de l'Andalousie. Seul leur royaume de Grenade conserva quelque importance jusqu'à ce que l'ébranlèrent fortement des guerres civiles suscitées par la prétention qu'eut un roi très vieux d'assurer sa succession à des bâtards, au préjudice d'un fils aîné : *Abu-Abdallah*, dit *Boabdil*.

Ce dernier prince, courageux jusqu'à la témérité, fut fait prisonnier par les chrétiens, dans

une rencontre meurtrière pour les deux camps, sous les murs de Lucena. Son père le réclama, offrant, en échange, la paix à Ferdinand et à Isabelle. Sans doute avait-il dessein de le faire périr ?

Ferdinand répondit qu'il était venu combattre non pour accepter des conditions, mais pour en dicter. Il pensa de bonne politique de bien traiter Boabdil, promettant de le reconnaître comme maître de Grenade s'il consentait lui-même à devenir son vassal. Boabdil, désireux de recouvrer la liberté, accepta cette convention : il s'engagea à payer un tribut annuel de 12.000 écus et à rendre 400 captifs chrétiens en cinq ans.

Aussitôt libre, il rentra dans Grenade et s'y fit proclamer roi à l'Alcazar, le jour où son père abdiquait à l'Alhambra en faveur d'El Zagal, gouverneur de Malaga.

Les deux compétiteurs eurent une entrevue, au cours de laquelle ils décidèrent de faire trêve à leurs rivalités pour unir leurs forces contre les chrétiens. Mais, ils ne tardèrent pas à être accablés par le nombre ; ils perdirent une à une toutes leurs villes fortifiées. Enfin, Boabdil, assiégé dans Grenade, dut se résoudre à capituler.

Le 2 janvier 1492, accompagné de sa mère, de

ses femmes et de quelques-uns de ses chevaliers, il vint remettre les clés de la ville au camp des chrétiens. Ferdinand, tout en lui reprochant doucement d'avoir manqué à sa promesse de vassalité, lui accorda le bénéfice d'une grande et belle seigneurie dans les Alpuxarras.

Boabdil, après avoir demandé galamment à baiser la main de la reine, prit immédiatement la route de l'exil avec toute sa suite, sans même repasser par la ville.

A peu de distance, sur le haut d'une colline, il s'arrêta. Il voulut contempler une dernière fois Grenade et son Alhambra, et ses tourelles, et ses maisons étagées au flanc des coteaux verdoyants... D'un suprême regard, il embrassa toute la campagne fertile et, plus loin, la montagne aux cimes de neige; il vit encore au-delà, par la pensée, les Cités glorieuses que ses ancêtres avaient conquises et embellies.... Tant de pertes l'accablèrent de douleur; et il se mit à sangloter.

Sa mère, à ses côtés, les yeux secs, lui dit, farouche :

« — Pleure, oui, pleure, comme une femme, ce que tu n'as pas su garder ni défendre comme un homme ! »

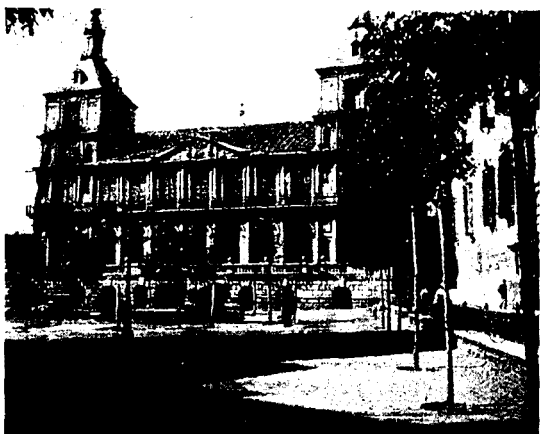
Le lieu de cette scène a reçu la dénomination d'*El suspiro del Moro*.



Les Arabes avaient occupé l'Espagne pendant huit siècles, la fertilisant par de puissants travaux d'irrigation, la dirigeant dans la voie du progrès par leurs connaissances scientifiques et artistiques, l'enrichissant par leur commerce et leur habileté à travailler les métaux et les cuirs.

Leur défaite fut un recul pour la civilisation européenne.





L'Ayuntamiento.

## VII

### AUTRICHIENS ET BOURBONS

(De l'an 1504 à nos jours.)

**A** LA mort d'Isabelle la Catholique (1504), la couronne de Castille revenait à sa fille, Jeanne la Folle, née à Tolède et mariée à Philippe le Beau, Archiduc d'Autriche ; mais son état dément la rendant impropre à régner, ce fut à son époux qu'elle offrit Ferdinand, redevenu simple roi d'Aragon. Il conserva cependant la régence,

et, lorsque Philippe vint à décéder en 1506, il pensa, sur les conseils de son favori Ximenès, archevêque de Tolède, s'approprier définitivement la Castille.

Dix années durant, personne ne lui contesta ce droit. Il se préparait à faire la guerre à François I<sup>er</sup> de France au moment où la mort le surprit, en 1517.

Alors, fut désigné pour lui succéder Charles I<sup>er</sup>, fils de Jeanne la Folle. Il devait être bientôt sacré Empereur d'Allemagne, sous le nom de Charles-Quint.

En prenant possession de l'Espagne, il amena une foule de ses compatriotes pressés d'accaparer tous les emplois publics, au détriment des Espagnols. Des mécontentements se manifestèrent.

Les notables de Tolède, réunis à l'Ayuntamiento (Hôtel de Ville), jurèrent d'opposer une résistance énergique à ces étrangers qui leur apportaient des modes sombres et les produits des industries du Nord. Unis devant le péril commun, ils s'engagèrent à cesser toutes querelles particulières ; les Silvas et les Ayalas signèrent un accord, aux termes duquel « ni les maîtres ni les domestiques ne se battraient plus dans les rues ou dans les maisons, et que, sous aucun prétexte, celles-ci ne seraient incendiées. »

Un tel accord laisse à penser quelles pouvaient être les relations entre habitants de la bonne ville de Tolède au seizième siècle !

Moins d'un an après, d'ailleurs, la discorde des Ayalas et des Silvas se réveillait au sujet du changement d'un corrégidor.

Lorsque Charles-Quint invita le peuple à envoyer des délégués aux Cortès, les Tolédans nommèrent une première fois Alonzo de Aguirre et Juan de Silva, avec des pouvoirs très limités — car ils ne devaient prendre aucune décision grave avant consultation préalable des électeurs.

Comme ils se refusèrent à cette obligation, on élut à leur place des partisans de la résistance à outrance, lesquels s'engagèrent à demander à Don Carlos de rester dans la péninsule, sans prétendre à des conquêtes de territoires éloignés — de s'employer particulièrement à l'administration du royaume, encore tout bouleversé par les guerres intérieures — de ne confier aucune charge publique à des étrangers, et enfin de réunir les Cortès en Castille et non ailleurs.

Les délégués abordèrent le roi à Valladolid et s'acquittèrent hardiment de leur mission. Don Carlos les accueillit avec dédain, et quelques jours après, à Santiago, il les destitua, confir-

mant les précédents délégués, Aguirre et Silva, dans leur nomination.

Les notables ne l'entendirent pas ainsi. Réunis à l'Ayuntamiento, ils proclamèrent la République.

A leur instigation, plusieurs villes acquiescèrent au mouvement; ce furent : Romera, Avila, Burgos, Ségovie, Badajoz et Séville. Elles organisèrent un comité de défense que présida Don Juan de Padilla, en qualité de capitaine général des Confédérés.

Charles-Quint s'en allait porter la guerre dans les Flandres. *Les comuneros* — comme on les appela — mirent à profit son absence pour lever une petite armée; ils groupèrent facilement tous les mécontents, tous les vrais patriotes. Ils eussent amené un soulèvement général si, dès le début de leur campagne, des rivalités d'amour-propre n'avaient séparé les chefs : certains refusèrent d'obéir à Juan de Padilla, dont ils jalouaient la popularité, d'autres s'effacèrent prudemment afin d'éviter les responsabilités en cas d'insuccès...

Tout cela fit que les comuneros se présentèrent affaiblis, en face des Impériaux nombreux et disciplinés.

Juan de Padilla, trahi par les siens à Tordesil-

las, dut rendre son épée... Séance tenante, on le traduisit devant un conseil de guerre, qui le condamna, de même que ses lieutenants accusés du crime de lèse-majesté, à la peine de mort.

Juan de Padilla employa sa dernière nuit à écrire à la Cité de Tolède, sa patrie, cette lettre d'adieu, que l'histoire a pieusement conservée :

« A toi, Tolède, couronne d'Espagne et lumière du monde, à toi, depuis les Goths affranchie, qui, par le sang de tes enfants et par le sang de tes ennemis répandus, recouvras la liberté pour toi et pour les cités voisines! — Je te fais savoir, moi, ton fils légitime, Juan de Padilla, que mon sang va rafraîchir les antiques victoires. Si je n'ai pas eu la bonne fortune d'ajouter par mes actions à tes exploits renommés, la faute en est à mon malheureux destin et non à ma bonne volonté, à laquelle, comme une mère, daigne croire. Dieu ne m'accorda point de réussir dans ce que j'entrepris pour toi, et je le regrette plus encore que je ne regrette la vie. Mais, si je meurs, moi, le plus humble d'entre les tiens, je m'en vais avec la consolation joyeuse que tu nourris à ton sein quelqu'autre qui réparera ma défaite.

« Je ne sais pas si beaucoup se préoccupent de ma mort que j'attends à l'instant; je termine

en te témoignant mon désir de remettre mon âme en toi, patronne de la Chrétienté.

« Du corps je ne m'inquiète, car il n'est déjà plus à moi... Je ne puis écrire davantage parce qu'au point où j'en suis arrivé je tends la gorge au couteau, — avec plus de souci de tes malheurs que de craindre ma souffrance. »

Il monta stoïquement sur l'échafaud, en exhortant ses compagnons à mourir comme des braves (22 avril 1521).

Sa veuve, Doña Pacheco, entretint quelque temps l'insurrection. Dans Tolède assiégée, elle résista aux troupes impériales jusqu'à ce que les habitants, affamés ou découragés, l'obligèrent à la capitulation.

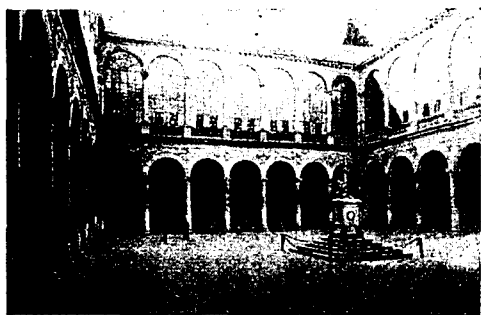
Elle eut la vie sauve.

Charles-Quint ordonna de raser sa maison et sur l'emplacement de semer du sel « pour assurer la stérilité du sol là où avait vécu le révolutionnaire ».

Le roi séjourna ensuite quelques mois dans la Cité.

En 1525, il y reçut le connétable de Bourbon qui venait lui offrir son épée: il le fit loger dans un palais érigé par Samuel Lévi, trésorier de Don Pedro le Cruel, et appartenant à Don Diego Lopez

Pacheco, duc d'Escalona et marquis de Villena. Ce gentilhomme s'inclina devant la volonté du roi ; mais, après le départ du connétable de Bourbon, il incendia sa demeure « qu'avait irrémédiablement souillée la présence de l'étranger, traître à sa patrie ».



Alcazar, Cour d'Honneur.

Charles-Quint se fit accepter, puis aimer des Espagnols, en les menant, de victoire en victoire, dans les Flandres, dans le nord de la France, en Hongrie et à Tunis.

Il plaça l'Espagne au premier rang des nations, non seulement par la force de ses armées, mais encore par le rayonnement d'une magnifique renaissance artistique, favorisée de tous ses soins.

Il restaura les beaux monuments anciens ; il dota les principales villes de chefs-d'œuvre de

la peinture et de la sculpture. Tolède lui dut l'enrichissement de son Alcazar ainsi que de sa merveilleuse Cathédrale.

En 1556, l'empereur et roi, las du Pouvoir, se



Alcazar, le Grand Escalier.

retira dans un couvent. Il laissa l'Empire d'Allemagne à son frère, et l'Espagne à son fils Philippe II.

Celui-ci n'avait que seize ans. Par son mariage avec Marie Tudor, il s'assurait déjà la souveraineté des Pays-Bas. Devenu veuf (1559), il épousa Isabelle de Valois, et, à cette occasion,

Tolède donna des fêtes restées célèbres dans ses annales.

Philippe II se posa comme le champion du catholicisme en Europe. Flattant les jésuites, qui avaient à Tolède une maison-mère où professait le grand historien Mariana, il multiplia les manifestations publiques du culte ; par ses soins, furent transférés en grandes pompes à la



Cathédrale les restes de saint Eugène, puis ceux de sainte Léocadie. — Il bâtit le monastère de l'Escorial, son refuge aux heures de tristesse.

Surtout, il fit revivre avec cruauté l'Inquisition. Dans les Flandres, les atrocités commises au nom de la religion par ses gouverneurs provoquèrent de sanglantes révoltes populaires.

Ce prince abhorré trouva son châtement dans une maladie horrible ; en proie à de dures souffrances physiques, le corps couvert d'ulcères, il mourut après une atroce et longue agonie.

\*  
\* \*

Philippe III, son fils, s'efforça de ranimer l'ardeur conquérante du peuple espagnol, autant que de consolider par de sages mesures la monarchie chancelante ; mais, faible et livré aux mauvais conseils de favoris incapables, il commit la lourde faute de vouloir expulser toute la population mauresque. Neuf cent mille individus condamnés à l'exil se réfugièrent en Afrique. Ce fut un amoindrissement considérable des forces vives du pays.

Sous les rois successeurs, Phillippe IV et son jeune fils Charles II, la pauvre Espagne, amputée, à la suite de guerres malheureuses, d'une

grande partie de ses possessions territoriales, acheva de perdre sa puissance.

Charles II n'ayant pas d'héritier direct désigna verbalement pour sa succession le prince de Bavière, — un de ses plus proches parents ; mais, après sa mort, on découvrit qu'il s'était prononcé, par testament, en faveur de Philippe d'Anjou, petit-fils de sa sœur aînée Marie-Thérèse, épouse de Louis XIV de France.

Néanmoins, sur l'appel de Marie-Anne de Neubourg, sa veuve, l'Archiduc Charles d'Autriche se présenta.

Les Tolédans se prononcèrent pour lui. Toutefois, ils changèrent vite d'opinion en acclamant Phillippe V d'Anjou.

Alors, les troupes liguées des Anglais, des Portugais et des Allemands, favorables à la cause de l'Archiduc, assiégèrent la ville et s'en emparèrent. Leurs généraux : Staremborg, Stanhope, lord Hamilton et Alayala, y séjournèrent avec une forte garnison.

Trois mois durant les alliés accumulèrent des munitions et des provisions de bouche.

Un soir, sur un ordre subit d'évacuation, ils brûlèrent tout l'approvisionnement. L'incendie gagna le couvent des Augustins, converti en caserne, et l'Alcazar. Les habitants, indignés, se

jetèrent sur les soldats qui sortaient de la ville et en tuèrent un grand nombre.

La victoire de Villaviciosa, en 1710, assura le succès du duc d'Anjou, et le traité d'Utrecht, trois ans plus tard, reconnut définitivement ses droits.

Il tint à se faire sacrer à Tolède et à Madrid.

La dynastie des Bourbons remplaça donc celle fondée par Charles-Quint.

En 1724, Philippe V, fatigué, abdiqua en faveur de Louis I<sup>er</sup>, mais, celui-ci étant mort au bout de deux ans, il remonta sur le trône, qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours (1746).

\*  
\*  
\*

Lui succédèrent : Ferdinand VI, puis Charles III, qui fit des efforts appréciables pour rétablir l'autorité royale au milieu des discordes incessantes entre ses sujets divisés par les partis politiques.

Avec Charles IV son successeur, le royaume se retrouva en pleine anarchie. Contre la rébellion de son propre fils, ce roi n'hésita pas à réclamer l'aide de Napoléon I<sup>er</sup>.

L'Empereur des Français s'arrangea de manière à obtenir son désistement, puis ensuite

celui du fils, Don Ferdinand, envoyé sous bonne garde au château de Valençay. Ceci fait, il disposa sans façon de la couronne en faveur de Joseph Bonaparte. Voici un passage de sa proclamation :

« Espagnols,

« Après une longue maladie, votre nation a dépéri. J'ai vu ses souffrances. Je les soulagerai.

« Votre grandeur fait partie de la mienne.

« Vos princes m'ont cédé tous leurs droits à la couronne d'Espagne. Je ne régnerai pas sur vos provinces, mais j'acquerrai un droit éternel à l'affection et à la reconnaissance de votre postérité.

« Votre monarchie est vieille. Il faut la rénover afin que vous puissiez jouir des bienfaits de cette rénovation, qui ne sera pas acquise par la guerre civile ou la misère.

« Espagnols ! j'ai convoqué une assemblée générale des députés de vos provinces et de vos villes pour connaître vos désirs et vos besoins. J'abandonnerai mes droits et je poserai votre illustre couronne sur la tête de celui qui me ressemble ; je vous assurerai une Constitution qui unira la puissance salutaire du souverain aux libertés et droits de la nation espagnole.

« C'est ma volonté que votre postérité la plus éloignée bénisse ma mémoire et dise : Ce fut le restaurateur de notre pays ! »

Les Espagnols ne goûtèrent qu'à demi ce discours. Protestant contre l'usurpation, quelques hardis patriotes — soldats, bourgeois et simples paysans — par leurs actes d'héroïsme entraînèrent le peuple dans une lutte opiniâtre pour l'indépendance. Joseph Bonaparte, las d'une longue guerre d'escarmouches, se résolut à rentrer en France ; et Napoléon dut rendre le royaume à son prisonnier de Valençay.

Ferdinand VII, qui mourut en 1833, transmit ses droits à sa fille Isabelle ; mais un compétiteur se présenta en la personne de Don Carlos, frère du défunt, arguant de ce que les femmes, selon la loi française — à respecter par les Bourbons — ne pouvaient régner. De là se forma le fameux parti carliste.

Vingt-cinq ans de guerres civiles aboutirent à la déposition d'Isabelle. Tout aussitôt, les prétentions d'un prince allemand amenèrent la guerre de 1870 entre l'Allemagne et la France.

Les Cortès, écartant cette candidature, choisirent pour roi, sous le nom d'Amédée I<sup>er</sup>, un fils de Victor Emmanuel.

Très impopulaire, Amédée abdiqua en 1873, et la République fut proclamée, qui dura deux ans. — Après quoi, le parti militaire imposa la reconnaissance d'Alphonse XII, fils d'Isabelle II.



Les Fabriques d'Armes.

Marié à Marie-Christine, il mourut en 1885, laissant un tout jeune enfant. Sa veuve gouverna comme régente jusqu'en mai 1902, époque où fut enfin couronné le roi actuel, Alphonse XIII.

\*  
\*\*

La puissance politique de Tolède n'était

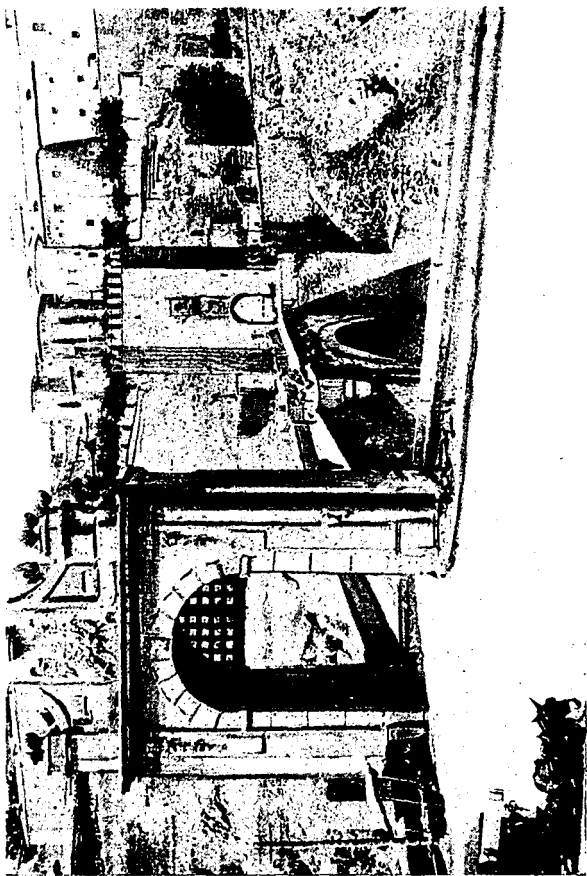
plus, depuis qu'en 1809, pendant la guerre de l'indépendance, les soldats français l'avaient occupée, non sans commettre, hélas ! des déprédations.

Aujourd'hui, l'Impériale Cité repose mélancoliquement dans les souvenirs de son passé prestigieux.





# LA VILLE ET SES TRÉSORS



Le Pont d'Alcantara.

## VIII

### LA VILLE ET SES TRÉSORS

**T**OLÈDE est situé assez exactement au centre géométrique de la péninsule Ibérique. Elle est bâtie, semblable à un nid d'aigle, à 460 mètres d'altitude, sur un énorme rocher que contourne aux trois quarts le Tage, en dessinant un fer à cheval.

Du temps de sa splendeur impériale, la Cité, débordant de ses enceintes fortifiées, se prolongeait dans la plaine, entre les deux bras du fleuve. Sa population dépassait alors 200.000 âmes ; elle se trouve, de nos jours, réduite au dixième.

Le beau fleuve, que les poètes ont chanté, roule une eau plutôt jaunâtre, qui possède, dit-on, des qualités chimiques éminemment favo-

rables à la bonne trempe des aciers ; ce à quoi les antiques fabriques d'armes blanches devaient, par conséquent, leur renommée universelle.

Au moyen âge, on attribuait également à cette eau la propriété merveilleuse « d'effacer des ans l'irréparable outrage », en rendant à la peau flétrie l'éclat et la fraîcheur de la jeunesse ; des charlatans la vendaient, par petits flacons, dans toute l'Espagne, aux vieilles coquettes désireuses de se redonner à bon marché un vernis de beauté.

\*  
\* \*

Selon les astrologues, la région subit l'influence de la planète Mercure et de la constellation de la Vierge, ce qui, paraît-il, « prédispose aux sciences spéculatives et aux arts ingénieux. A cette heureuse influence, les hommes doivent leur caractère noble et paisible, et les femmes leur gracieux visage et leur corps harmonieux ».

Le poète Zorilla s'est moqué de toutes ces vertus attribuées aux Tolédans ; dans un mouvement de mauvaise humeur, il s'est écrié que Tolède

Tiene un templo sumido en una hondura,  
 Dos puentes, y, entre ruinas y blasones,  
 Un Alcazar sentado en una altura....  
 Y un pueblo imbécil que vegeta al pié !... (1).

C'est une injure gratuite ; car on ne pourrait admettre l'absolue décadence intellectuelle de ce peuple, qui a puisé dans la fusion des races une extraordinaire vitalité.

Les Tolédans modernes, comme les Castellans, du reste, sont subtils, spirituels, et n'ont rien perdu de la faculté combative de leurs ancêtres.

En eux domine la race arabe. Les femmes, petites et robustes, en vous saluant au passage d'un rire franc, ont une grâce particulière.

∴

Que Zorilla ait tort ou raison, Tolède attire par le pittoresque de son site, la beauté de ses monuments, la richesse de ses souvenirs historiques et le charme de ses légendes.

« C'est une merveille, écrivait, en 1860, Germond de Lavigne, c'est un trésor d'architecture,

(1)

*Tolède*

*Possède un temple perdu dans le chaos,  
 Deux ponts, et, entre ruines et blasons,  
 Un Alcazar assis sur une hauteur....  
 Et un peuple imbécile qui végète au pié !*

un bijou historique, un chaton enchâssé dans un bloc de granit et séparé du reste de l'Espagne par une profonde déchirure au fond de laquelle gronde et bondit le Tage. Il faudrait une année pour étudier son dédale inouï de ruelles escarpées, assez semblables à ces sillons que tracent les vers dans le vieux bois. Il faudrait avoir le temps de pénétrer dans chacune des maisons, dont souvent, hélas ! les propriétaires ne se doutent pas qu'ils ont, sous une quintuple couche de chaux, des arcs, des voûtes, des ogives, des colonnettes qui sont des trésors artistiques. Pour peu que l'on gratte, partout on découvre des sculptures, des arabesques, des méandres, des feuillages, des animaux fantastiques — sur toutes les portes, des écussons armoriés et des devises — à toutes les maisons, de vieilles portes massives bordées de bandes de métal, garnies de marteaux historiés à faire envie aux antiquaires, ferrées de clous rangés avec ordre, serrés et pressés, et dont les têtes ciselées sont parfois grosses comme des œufs..... »

Alexandre Dumas disait : « Il y a là des souvenirs à occuper un historien pendant dix ans et un chroniqueur toute sa vie ! Tout cela sans compter cette majesté des grandes villes mortes

ou mourantes, dans laquelle Tolède s'enveloppe avec la dignité d'une reine... »



La première vision qu'on a de la ville est fantastique autant qu'inattendue — car, au sortir de la gare, éloignée de près de deux kilomètres — une humble gare de village aux murs blanchis à la chaux — on ne découvre tout d'abord qu'un pauvre et banal paysage sans vie. L'aspect en est désenchantant : une montagne rocailleuse et pelée, au flanc de laquelle s'accrochent désespérément quelques oliviers rabougris, barre l'horizon. Des chars-à-bancs ou des fiacres qui semblent vieux d'un siècle attendent les voyageurs. Les cochers font grand tapage en offrant leurs services. Soudain, par leurs cris et leurs coups de fouet affolés, les maigres mules des attelages s'élancent au triple galop, sur la route abrupte qui contourne la montagne ; elles font tinter les grelots de leurs colliers, et sous leurs sabots la poussière vole... Bientôt, épuisées de l'effort, elles ralentissent leur course et reprennent haleine en haut de la côte...

Alors, un véritable décor de féerie brusquement apparaît aux voyageurs émerveillés.

Au premier plan, c'est le pont d'Alcantara, construit en 859, plusieurs fois ruiné sous les coups des assaillants, dans les guerres antiques, plusieurs fois restauré. Sur le fronton d'un portique élégant, Charles-Quint fit sculpter les armes de la Maison d'Autriche.

En bas coule le Tage, en bondissant sur les rocs qui obstruent sa course : on y voit les ruines très vieilles d'un moulin bâti à l'emplacement de l'aqueduc romain et le petit bâtiment d'une machine élévatoire édifiée, à l'époque de Charles-Quint, pour la distribution des eaux dans la ville haute ; le constructeur — un physicien italien du nom de Juanelo Turriano — passe pour avoir fabriqué de toutes pièces un automate extraordinaire qui allait chaque matin, dit un chroniqueur du seizième siècle, au palais du cardinal en face de la Cathédrale, recevoir l'aumône, et revenait à la maison de l'inventeur, « en marchant comme une créature humaine ».

Derrière d'imposants remparts, qui semblent émerger du fleuve, la vieille Cité impériale étage ses monuments sévères, et le quadrilatère gris de l'Alcazar les surplombe de sa masse puis-



sante. Une rangée de petits arbres dessine au loin un boulevard, sur d'autres remparts intérieurs ; et des tours, des murs crénelés, des clochetons surgissent, çà et là, de l'assemblage du sombre granit et des tuiles rougeâtres.

\*\*\*

A l'opposé, sur le retour du Tage, existe un deuxième pont, celui de San Martin. Tel qu'on le voit, il fut construit aux frais particuliers de



Pont San Martin  
et San Juan de los Reyes.

l'archevêque Don Pedro Tenorio, du temps de Henri III. Deux belles tours, l'une octogone, l'autre quadrangulaire, en gardent l'entrée et la sortie. Sur la clé de voûte du grand arc central on distingue la silhouette d'une femme ; et à ce

sujet circule la légende suivante. L'architecte, une première fois, se trompa dans ses calculs, et il ne s'en aperçut qu'au moment où les travaux touchaient à leur fin ; il se rendit compte avec terreur que l'arc se romprait aussitôt que serait enlevé le cintre qui le soutenait... Alors, sa femme ne trouva rien de mieux, pour sauver sa réputation, que de mettre le feu aux échafaudages ; l'effondrement qui s'ensuivit fut attribué à un incendie accidentel. L'architecte put reprendre les travaux sur un plan rectifié. Mais sa femme, prise de remords, s'alla confesser à l'archevêque. Don Pedro Tenorio, touché, lui accorda l'absolution et ordonna que sa figure fût gravée sur la clé de voûte de l'arc refait, pour commémorer ce qu'il considérait comme un acte louangeable de dévouement conjugal.

∴

Dans l'enceinte intérieure de la ville, s'ouvrent plusieurs portes monumentales : celle del Cambròn (ou des ronces) près le pont San Martin, construite par Wamba, roi des Goths, puis, entre les deux ponts, celle de Visagra, qui date de l'époque de Charles-Quint ; elle est flanquée de deux grosses tours réunies par un fron-

ton triangulaire, au-dessus d'un grand écusson aux armes de la Maison d'Autriche.

Tout à côté subsiste une ancienne porte — aujourd'hui murée — remontant à la première domination arabe; elle est formée de trois arcs élancés, avec un étage percé de meurtrières et garni de créneaux. D'une autre porte, dite d'*Almaguera*, il n'existe plus que des traces.



Puerta del Sol (côté intérieur).

En revenant par les remparts dans la direction du pont d'Alcantara, on rencontre la fameuse *Puerta del Sol*, véritable chef-d'œuvre d'architecture arabe, en si parfait état de conservation qu'il semble dater d'hier.

*La Puerta del Sol* est défendue sur la droite

par une épaisse muraille percée de deux ouvertures et couronnée de créneaux, et sur la gauche par une belle tour qui présente dans la partie supérieure une galerie à jour et deux guérites en encorbellement d'un gracieux effet. Deux grands arcs circonscrits et de courbes différentes surmontent l'entrée : le premier, soutenu par deux fines colonnes, est de style ogival; le second, en retrait, forme un fer à cheval; entre les deux est un médaillon avec une vieille sculpture qui représente la sainte Vierge offrant la chasuble à saint Ildefonse, lorsqu'elle descendit sur terre visiter la Cathédrale en construction, et au-dessous se trouve reproduite la décapitation de l'alcade qui, du temps de Ferdinand le Saint, offensa deux nobles dames.

Cinquante mètres plus loin est une autre porte par où entra solennellement Alphonse VI. On la dénomme : de *Valmardon* ou de *la Cruz*.

..

Dans le plan de la Cité, les géographes ont découvert sept collines, comme à Rome : l'une a pour faite la Plaza Zocodover et pour côtés la descente à Santa Cruz, la calle del Comercio; — sur la seconde domine l'Alcazar, et, à mi-hau-

teur de ses rampes, sont les plazuelas de la Cabeza et de Magdalena; — de la troisième, couronnée par l'église San Miguel, on descend au fleuve par le corral de Vacas (cour aux vaches); — la Cathédrale et l'église San Andrés couvrent la quatrième, dont occupent les versants les quartiers de las Tenerias et d'Alhauдраque, ainsi que le marché de las verduras (marché aux herbes); — la cinquième et la plus élevée, formée d'un réseau inextricable de ruelles, vu de San Roman à Santo Tomé et au collège de las Doncellas; — au bas de la sixième se trouve la paroisse San Cipriano et l'ancien couvent des franciscaines, transformé en prison; au sommet est le quartier Montichel, ancien quartier des Juifs. Enfin, la septième colline supporte San Juan de los Reyes, d'où l'on descend à la porte del Cambrón et au pont San Martin.

\*  
\*\*

Du pont d'Alcantara, une chaussée rapide conduit directement au Mirador, terrasse plantée d'arbres menus, puis à la place Zocodover (ancienne place arabe du marché aux bestiaux). Elle affecte presque la forme d'un triangle.

Là se donne rendez-vous le monde élégant

aux jours de fêtes. Sur deux des côtés, au nord et à l'est, les maisons ont des arcades où les promeneurs trouvent un abri contre l'ardeur du soleil. Au milieu du côté nord et au-dessous d'une très vieille horloge surmontée de l'ancien tocsin des Arabes s'ouvre, comme une trouée, un passage dénommé *l'arc du Christ*, et aussi *l'arc du Sang*; il aboutit, par un escalier, à une petite rue en pente dans laquelle se présente, immédiatement à gauche et tout au fond d'une ruelle transversale — l'ancien couvent des « *Commandadoras de Santiago* ». Un superbe bas-relief orne le cintre de la porte d'entrée, garnie de ferrures et de clous ouvragés. Dans l'intérieur existe un autel jadis consacré, paraît-il, à Belen. Comme Belen était le nom du dieu du soleil chez les Gaulois, — on pourrait avoir quelque raison de croire que ce peuple, ou le celtibère, dut laisser trace de sa venue à Tolède, avant les Romains.

La maison voisine est l'ancien hospice de « *Santa Cruz* », construit par le cardinal de Mendoza. Sa façade, aux ornements de marbre et de pierre rose, d'un genre mièvre, mérite l'admiration, de même qu'intérieurement une grande nef en croix grecque, au plafond sculpté; un escalier de pierre finement ouvragé donne accès à des galeries en partie détruites. Il faut

citer aussi les restes d'un petit cloître aux deux patios (cours) entourés de jolies colonnettes.

De ce monument, l'Académie d'infanterie — institution semblable à l'école de Saint-Cyr — a fait ses bureaux.

En face, sur le mur d'une auberge de pauvre mine, « la posada de la Sangre », une plaque commémorative relate le séjour en ce lieu du grand Cervantès.

Revenant à la Plaza Zocodover, on se rend à la Cathédrale par la calle del Comercio, la plus fréquentée de la ville. C'était jadis la calle de las Armas, où les armuriers les plus réputés tenaient boutiques ; à quelques devantures, on voit encore de belles lames damasquinées et de fins bijoux d'acier filigranés d'or.



Sur l'emplacement de l'église primitive, bâtie par saint Eugène, les rois Goths érigèrent une grande église que les Arabes ensuite convertirent en mosquée. Ferdinand le Saint fit démolir ce bâtiment et entreprit la construction de la Cathédrale actuelle. Pendant 50 ans, l'architecte Pedro Perez dirigea les premiers travaux.

D'après la légende, la Sainte Vierge visita

l'ancienne église en 667, alors que régnait Receswinte, et, à cette occasion, fit cadeau à saint Ildefonse, 33<sup>e</sup> évêque, d'une chasuble en toile de ciel. Une pierre, où l'on croit voir l'empreinte de ses pieds, a été enchâssée dans un pilier de la nouvelle Cathédrale avec cette inscription :

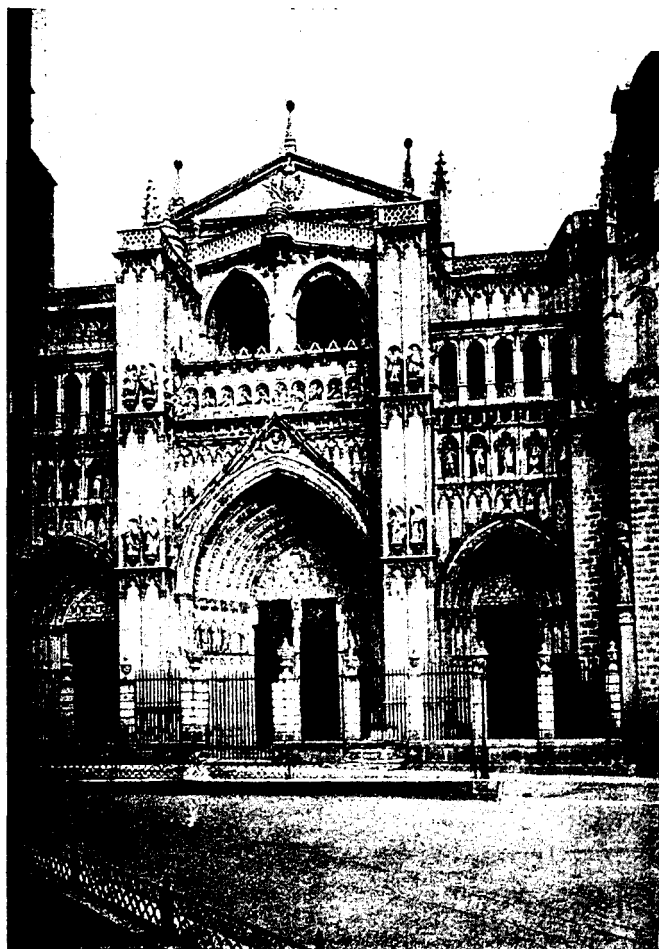
*Quando la reina del cielo  
Puso los pies en el suelo  
En esta piedra los puso (1).*

La chasuble « en toile du ciel » est conservée à la sacristie.

D'extérieur, la Cathédrale de Tolède paraît moins riche que celle de Burgos et moins imposante que celle de Paris. La façade principale, de style gothique très pur, regarde l'ouest; elle a trois portes — qui ne s'ouvrent qu'à la mort d'un archevêque — dénommées de l'*Enfer*, du *Pardon* et des *Écrivains*. Deux énormes piliers en forme de tours les séparent, divisés par deux étages symétriques ornés de statues. La porte du *Pardon*, qui occupe le milieu, est la plus grande et la plus riche, avec son arc ogival garni de figures d'anges et de prophètes.

(1) Quand la reine du ciel  
Mit les pieds sur le sol,  
Sur cette pierre elle les posa.





La Cathédrale.



A gauche s'élève la Tour; les murs crénelés de la base ont vingt pieds d'épaisseur. Elle comporte trois corps superposés. Le premier se divise en cinq étages décorés de statuettes et d'arcs d'un gracieux effet; un balcon à jour le couronne. Le second étage, de forme octogone et en retrait sur le premier, présente sur chaque face une belle fenêtre double. Le dernier, orné, à intervalles égaux, de couronnes d'épines, se termine en flèche. La hauteur totale est de 90 mètres.

A droite de la façade se dessine une jolie coupole octogone de la chapelle « Mozarabe ».

D'autres portes desservent la Cathédrale. Celle des *Lions*, du côté sud, est tout à fait remarquable; formée d'un bel arc à plusieurs courbes excentriques, elle abrite une profusion de statuettes d'une grande finesse; un parvis la précède, fermé d'une grille en fer forgé que soutiennent six lions de pierre, tenant des écussons armoriés.

Au nord, et ouvrant sur un spacieux vestibule latéral au jardin du cloître, sont les portes de *Santa Catalina*, de la *Présentation*, et de l'*Horloge*. Un grand arc à larges moulures, d'où émergent des figures de prophètes, domine cette dernière, et au-dessus est un cadran d'horloge.

Cinq grandes nefs partagent l'intérieur de l'église, sur une longueur de 113 mètres et une largeur de 57 mètres; la hauteur, au milieu de 45 mètres, diminue sur les côtés; 750 fenêtres laissent entrer la lumière du jour, tamisée par des verrières flambloyantes.

La grande chapelle et le chœur, séparés de quelques mètres, occupent le centre de l'édifice. Dans le rétable de la chapelle sont aménagés des compartiments pour des statues peintes, qui, bien que richement décorées, ne décèlent pas une grande beauté artistique. Sur chacun des côtés de l'autel sont superposés les tombeaux de Don Sanche II, d'Alphonse VIII, de leurs fils et de plusieurs archevêques; le mur, du côté de l'évangile, contient les restes du cardinal de Mendoza, décédé en 1495. Les piliers sont ornés des statues d'Alphonse VIII, le vainqueur de *las Navas de Tolosa* — d'un pâtre qui guida, le jour de cette bataille, les armées chrétiennes à travers la Sierra — et d'un Maure qui remit l'église à Alphonse VI, vainqueur de Tolède. Une belle grille, surmontée d'un christ colossal, ferme cette *capilla mayor*.

Dans le plan primitif, le derrière de l'autel devait être à jour, de manière à laisser voir l'intérieur du sanctuaire; de là, le nom de *Transpa-*

rent donné à cette partie : c'est un entassement inouï de bronzes et de marbres, une profusion d'ornements et de sculptures. De chaque côté, des escaliers descendent à l'autel souterrain du saint Sépulcre.

En face, la jolie chapelle « Saint-Jacques et du Connétable », renferme les somptueux tombeaux, en marbre élégamment sculpté, de Don Alvaro de Luna — mort sur l'échafaud — et de son épouse.

Dans la voûte, à cet endroit, on remarque une clairvoie ovale aux parois peintes; cette trouée, que tous les architectes jugeaient compromettante pour la solidité de l'édifice, car elle rompt la clé de voûte, fut menée à bien par un habile praticien, Narcisse Tomé. Le cardinal de Astorga, qui en paya la dépense, repose sous la dalle que frappent directement les rayons de lumière de la clairvoie.

Le chœur est principalement admirable par ses lambris et ses sièges, de cèdre sculpté, fouillé et découpé merveilleusement. « L'art gothique sur les confins de la Renaissance, dit Théophile Gautier, n'a rien produit de plus pur, de plus parfait ni de mieux dessiné. Cette œuvre effrayante de détails est due aux patients ciseaux de Philippe de Bourgogne et de Berrugucte. La

stalle de l'archevêque, plus élevée que les autres, est disposée en forme de trône, au milieu du



Cathédrale. Porte des Lions.

chœur; des colonnes de jaspe, d'un ton brun et luisant, couronnent cette prodigieuse menuiserie, et sur l'entablement s'élèvent des figures

d'albâtre, aussi de Philippe de Bourgogne et de Berruguete, d'une élégance et d'un effet admirables. D'énormes pupitres de bronze, couverts de missels gigantesques, des grands tapis et deux orgues de dimensions colossales, posés en regard l'un de l'autre, complètent la décoration. »

Philippe de Bourgogne et ses frères Jean et Grégorio, de leur vrai nom de famille : Vigarni, — et les Berruguete père et fils, avec Gabriel de Ruedas, Pierre Orrente, Domingo de Cespedès, Lucas de Hollande, Churriguera et d'autres grands artistes, peintres et sculpteurs, ont peuplé Tolède de nombreux chefs-d'œuvre.

Les grilles du chœur étaient d'argent massif ; elles furent brisées par les soldats français de 1809.

Dans le pourtour des nefs latérales se succèdent vingt-trois chapelles. En partant du *Transparent*, sur la droite, on voit, après celle de *Saint-Jacques et du Connétable*, les chapelles vouées à *Saint-Ildefonse*, *aux nouveaux rois*, à *Sainte-Léocadie* et *au Christ à la colonne*. Ensuite, c'est la sacristie : à l'entrée, des inscriptions sur le sol marquent la place des tombeaux de deux archevêques ; l'un, du cardinal Portocarrero (mort en 1709) est recouvert d'une pla-

que de cuivre, avec ces simples mots gravés :

*Ci-git poussière, cendre, rien !*

La sacristie occupe une belle salle rectangulaire et dont la voûte demi-cylindrique s'orne de fresques de Lucien Giordano, qui représentent la sainte Vierge apportant au bienheureux Ildefonse sa chasuble « en toile de ciel ». Les tableaux appendus aux murs sont, pour la plupart, signés de Carducci et de Cajès.

De la sacristie, on passe à la chapelle de la « Vierge du sanctuaire », en admirant, à l'entrée, deux statues de bois d'un caractère puissant : saint François d'Assise et saint Dominique. On les attribue à Alonso Cano. — Les trésors sont gardés à cette chapelle. D'abord, c'est la grande *custodie* en argent doré qui sert aux processions de la Fête-Dieu ; on y peut compter plus de 85.000 perles fines et diamants : sa fabrication occupa trois générations d'artistes. Ce sont ensuite : une châsse, cadeau de saint Louis, renfermant un morceau de la vraie croix, — des sphères en argent massif représentant les *quatre* parties du monde, — des manteaux cousus de diamants pour la Vierge et l'enfant Jésus, — des bracelets et des couronnes, — puis, l'épée d'Alphonse VI, — une urne réunissant les ossements des rois Wamba et Receswinte, — et encore les



cercueils d'argent de saint Eugène et de sainte Léocadie, — une main de sainte Lucie, un bras de saint Eugène, — des lettres authentiques de sainte Thérèse, de saint Jean de la Croix, de saint Julien, — une petite statue en or de l'Enfant Jésus, très vénérée sous le nom de Jean des Vignes, — et bien d'autres objets d'incalculable valeur...

En continuant le tour de la nef on rejoint, à gauche des portes de la façade, la Chapelle *Mozarabe*. « Elle est ornée, dit Théophile Gautier, de fresques gothiques du plus haut intérêt ; les sujets en sont des combats entre les Tolédans et les Maures. La conservation en est parfaite ; les couleurs sont vives comme si la peinture venait d'être achevée de la veille. L'archéologue y trouverait mille renseignements curieux d'armes, de costumes, d'équipements et d'architecture même, — car la fresque principale représente une vue de l'ancienne Tolède qui a dû être d'une grande exactitude. Dans les fresques latérales sont peints avec beaucoup de détails les vaisseaux qui transportèrent les Arabes en Espagne ; un homme de métier pourrait en tirer d'utiles renseignements pour l'histoire si embrouillée de la marine au moyen âge. Le blason de Tolède — cinq étoiles sur

champ d'argent (1) — est répété en plusieurs endroits de cette chapelle à voûte surbaissée, fermée par une grille d'un beau travail. »

∴

Après les chapelles de l'*Épiphanie* et de la *Conception*, la *Porte pleine*, depuis longtemps condamnée — et d'autres chapelles de *Saint-Martin* et de *Saint-Eugène*, apparaît une colossale figure de Christophe Colomb, peinte par Gabriel de la Rueda — et immédiatement on atteint la *Porte des Lions*, plus admirable peut-être encore de l'intérieur que de l'extérieur. C'est une œuvre sculpturale sublime, conçue et exécutée par les Vigarni (Philippe et Jean de Bourgogne).

En suivant toujours devant les autres chapelles,

(1) Le premier blason, imaginé par le prétorien P. Carisius lorsque les Romains accordèrent à la Cité la qualité de Colonie, comportait *un aigle noir volant sur champ d'or*.

Sous la domination gothique, le roi Receswinte donna son propre blason à la Cité : *Lion rouge debout sur champ d'or*.

Les Arabes se contentèrent de *deux étoiles*, puis de *trois* disposées en triangle, *sur champ d'argent*.

Après eux, Alphonse VII fit dessiner *un empereur couronné, drapé d'or, assis sur un trône, et tenant d'une main le sceptre et de l'autre l'épée*.

Enfin, Charles-Quint imposa *l'aigle noir à deux têtes et aux ailes éployées*, tiré des armes de sa Maison.



Cathédrale. Nef latérale.



toutes garnies de tableaux et de sculptures, on parvient à la salle capitulaire, aux murs de laquelle sont appendus les portraits des archevêques.

Si l'on ressort par la porte de l'Horloge, on peut accorder quelque attention au cloître qui encadre de ses arcades l'humble jardin du patio ; il y a là d'immenses fresques, très détériorées, dans le goût de Velasquez ; elles datent du seizième siècle. Au cloître, dans des armoires de noyer, sont précieusement rangés les livres d'heures, à belles enluminures, de la reine Jeanne et de Charles-Quint.

La Cathédrale, si riche de trésors artistiques qu'il faudrait un mois pour la visiter en détail, tourne sa façade principale sur une petite place triangulaire, devant le palais de l'archevêché et l'Ayuntamiento.

Le palais communique avec la Cathédrale par un pont couvert. Il renferme une bibliothèque, un cabinet d'histoire naturelle et une collection intéressante de pierres, dont les inscriptions hébraïques, grecques et romaines, gothiques et arabes, attestent l'antiquité de la Cité.

Le bâtiment actuel de l'Ayuntamiento date seulement du dix-septième siècle. C'est une réminiscence des vieux palais flamands ; deux tours simples et sévères en ornent les côtés. Dans les salles on conserve un curieux plan de Tolède par le Greco, ainsi que deux grands portraits équestres de Charles II et de sa femme, Marianne de Neubourg : un peintre peu connu, Carreño de Miranda, les signa.

..

Derrière la Cathédrale, au fond d'une ruelle apparaît la façade ornementée d'une auberge : c'est la posada de la *Hermanidad*, — jadis prison de l'Inquisition.

Par des rues transversales on monte à l'Alcazar, en passant devant le portail intéressant du « Corral de Don Diégo » — restes d'un palais qu'Henri de Transtamarre offrit à Du Guesclin — et une originale fenêtre grillagée dépendant de la vieille église de la Magdalena.

L'Alcazar des Goths n'est plus. Celui actuel, d'abord forteresse arabe, devint le palais des premiers rois catholiques. Alphonse VI le fortifia et confia le commandement de la garnison au Cid Campeador. Ferdinand III, Jean II et les

rois suivants embellirent les appartements, desquels Charles-Quint modifia la disposition.

Des incendies en 1710 et 1809 détruisirent toutes les œuvres d'art que ces rois y accumulèrent. De nos jours, la restauration, sur les plans de Charles-Quint, est complète, de ce monument occupé par l'*Académie militaire* des cadets d'infanterie.

Aux quatre angles du quadrilatère s'élèvent des tours carrées. La façade, de style renaissance, ne manque pas de grâce ; des colonnes doriques, qui encadrent la porte principale, supportent les statues de Receswinte et de Chindaswinte.

Le vestibule débouche sur une vaste cour rectangulaire : au centre se dresse une belle statue de Charles-Quint. Deux étages de galeries en font le tour ; on y accède par un grand escalier, au-dessous duquel était le cachot de Blanche de Bourbon.



La Hermandad.

Du côté sud, on a cru découvrir le silo où périt sainte Léocadie.

∴

On a donné le nom d'Alcazars à d'autres palais habités, l'un, près la porte del Cambrón, par Don Fadrique, frère de Don Pedro, l'autre par la belle Galiana, sis au dehors de la ville, et un troisième, dont il ne reste plus trace, par Alphonse VIII.

Dans la descente, aux confins des remparts, était le palais de Pierre le Cruel, contigu au couvent *San Isabel*, qui abrita ses jeunes amours avec la Padilla ; il en reste debout un portail de style sobre, encadré d'une large bordure aux jolies arabesques en guipure.

Non loin sont les *Talleres del Moro* (ateliers du Maure), où des générations d'artistes travaillèrent aux sculptures de la Cathédrale (c'est devenu, hélas ! le hangar d'un loueur de voitures), puis la *Casa de Mesa*, beau spécimen, à l'intérieur, de l'art musulman, — et encore le palais du comte de Fuensalida, où mourut l'unique femme de Charles-Quint, — et d'autres habitations pleines de souvenirs historiques.

∴

Beaucoup de petites églises sont dans un



bel état de conservation, comme *San Roman*, *San Justo*, *Santa Leocadia*, *San Salvador*, *San Marc*, cette dernière construite sur l'ordre d'une princesse des Goths, nommée Betsila, en 634, depuis réédifiée et consacrée au culte mozarabe ; — et *Santiago*, ancienne paroisse des chevaliers de Saint-Jacques, — *San Ginès*, bâtie sur le souterrain de la célèbre « Cueva de Hercules », qui donnait accès au légendaire palais enchanté que visita Rodrigue, dernier roi des Goths ; — et encore *San Miguel*, *San Andrés*, *San Juan Bautista*, *Santo Tomé*, qui renferme un chef-d'œuvre de Doménico Théutocopoli, dit le Greco : *l'enterrement du comte d'Orgaz*. Le Greco mourut à Tolède, en 1625.

Dans la direction du pont San Martin, se dresse enfin l'admirable silhouette de *San Juan de los Reyes* (Saint-Jean-des-Rois).

Cette basilique appartient au style gothique fleuri. Les rois catholiques l'érigèrent en 1478, en commémoration de leur victoire de Toro remportée sur les Portugais. Ils l'avaient, en principe, destinée à leurs sépultures, mais celles-ci furent confiées à la Chapelle royale de Grenade.

Aux murs extérieurs de *San Juan de los Reyes*, sont suspendues les chaînes que portaient les derniers captifs chrétiens à Grenade.

La partie la plus remarquable de l'édifice est le chevet, œuvre de Juan Guas. « Il est construit, a dit M. Germond de Lavigne, avec une véritable splendeur architecturale; les nombreux détails doivent en être examinés de près. Six piliers, qui se terminent en pyramides dentelées, dessinent le plan; les espaces entre les piliers sont occupés par des arcs ogivaux dont l'intérieur, à défaut d'ouvertures, est couvert de riches arabesques sculptées dans la pierre. Des statues de hérauts portées par des colonnettes occupent des niches élégantes pratiquées sur les faces des piliers. Le chevet, terminé en terrasse, est couronné par une riche galerie à jour, et du milieu s'élève une coupole hexagone. »

La façade — construite un demi-siècle après la mort d'Isabelle la Catholique — ne répond ni par le style ni par la richesse au mérite du chevet; mais l'intérieur de l'église est une merveille de délicatesse. La nef se forme de quatre voûtes dont les arcs s'appuient gracieusement sur des piliers rendus légers à force de sculptures du meilleur goût. — En haut des chapiteaux émergent des têtes d'anges. Deux tribunes à balcons de pierre ajourée sont suspendues à droite et à gauche; les riches encorbellements qui les soutiennent sont marqués des chiffres entrelacés

de Ferdinand et d'Isabelle. Une galerie suit les murs dans leurs retraits et leurs saillies ; des colonnettes à demi remplies par des statues la divisent en six compartiments.

Des rinceaux gigantesques, des chimères, des animaux héraldiques complètent la décoration.

Le maître-autel est tout de marbre blanc. Malheureusement, il a beaucoup souffert de l'occupation française de

1809 : nos soldats, qui s'amusèrent à installer sur cet autel les mangeoires de leurs chevaux, ont dégradé de fines sculptures, brûlé des boiseries et brisé à coups de pierre de belles verrières. Il est juste d'ajouter que les Espagnols eux-mêmes, dans leurs guerres civiles, ne laissèrent pas d'aggraver les dégâts.



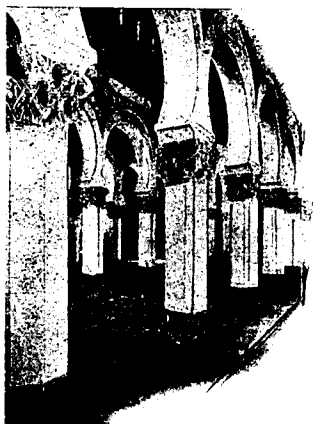
San Juan de los Reyes  
(bas-côté de la nef).

Le cloître, adjoint à l'église, porte aussi la trace de ces actes de vandalisme. Son patio — où poussent au centre les lis et les roses — était entouré d'une galerie comportant sur la face intérieure des colonnettes fragiles, aux dentelles de pierre ; et, sur de jolis piédestaux se tenaient, dans de petits dais à jour, des statuettes de saints. Presque tout ce délicat travail fut détruit dans les guerres modernes. Fort heureusement, la restauration en est faite, maintenant, pour la grande satisfaction des artistes, car « ce somptueux édifice, dit un chroniqueur espagnol — Jose Armado de los Rios — est connu et vanté par tous les voyageurs qui sont venus en Espagne et qui en ont admiré les richesses ; il jouit d'une universelle renommée. »

Une partie de l'étage, refait également de nos jours, est décorée à l'arabe, avec des céramiques aux vives couleurs. Dans les salles est installé le *Musée provincial* ; on y voit une collection de trois ou quatre cents toiles, quelques-unes de grande valeur, signées de José Riveira, dit l'Espagnoleta, — une *sainte Famille*, des *Apôtres*, un *Christ*, et le portrait du grand inquisiteur Torquemada.

..

Au sortir de *San Juan de los Reyes*, on rencontre, à quelques pas sur la droite, une ancienne synagogue : *Notre Dame del Transilo*. Sans aspect extérieur, elle semble abandonnée, entre les vieilles mesures qui l'enserrent. Le trésorier Samuel Lévi la bâtit en 1366 ; en 1492, elle fut désaffectée et cédée aux chevaliers de Calatrava, qui, alors, y construisirent un autel, un chœur, ainsi que divers logements.



Santa Maria la Blanca.

Les murs sont unis, sans autre ornement qu'une large frise portant, de place en place, les armes de Castille et de Léon ; au-dessus, et tout autour de l'édifice, se développe un corps d'architecture formé de cinquante-quatre arcs remarquables par leur perfection de dessins. Le maître-autel, de style gothique, est orné d'inscriptions en caractères judaïques à la louange du Dieu d'Israël, de Pierre le Cruel et de Samuel Lévi.

Non loin, *Santa Maria la Blanca* est un autre souvenir, plus beau, de l'époque judaïque. Cette antique synagogue aussi n'a pas d'apparence extérieure qui la distingue des maisons voisines ; « mais, dès qu'on a descendu les degrés y conduisant, dit un auteur espagnol — Quadrado — on s'arrête, surpris d'un singulier mélange de magnificence et de nudité, de l'étrangeté capricieuse des lignes et du goût exquis des ornements. On se croit transporté dans une pagode fantastique. La vue s'égaré au milieu d'une forêt de gros piliers octogones auquel il manque — au point de vue des proportions — la moitié de leur hauteur : on en compte sept par rangée, formant une nef portant des arcs mauresques d'une courbe hardie. Les chapiteaux en stuc sont de différentes formes, composés de branches, de feuilles et de guirlandes entremêlées de pommes de pins — réminiscence du vieux style byzantin. Des ornements variés, des arabesques, de jolies rosaces accompagnent les arcs, et on voit surtout, au-dessus de ceux de la nef centrale, une frise, à peine en relief, formée de lignes qui s'entre-croisent et qui sont d'une netteté et d'une pureté remarquables. Point de voûte ni même de plafond : une toiture en bois d'un misérable aspect, descendant du haut de la nef centrale vers les

deux extrémités latérales, donne à tout l'édifice une triste apparence de ruine et d'abandon. »

C'était, au treizième siècle, la principale synagogue de toute la région. En 1403, les chrétiens, excités par les prédications de saint Vincent Ferrer — moine farouche — en chassèrent les Juifs pour toujours. Ils y installèrent une église et la baptisèrent *Santa Maria la Blanca*. En 1796, on y caserna des soldats qui causèrent quelques dommages -- et il fallut refaire au plâtre des rosaces et des piliers mutilés.

Elle a toujours l'aspect d'un temple discret, ouvert à la mélancolie.

Dans la cour on remarque deux puits — aux margelles rongées par le frottement des cordes — autour desquels les fidèles venaient faire leurs ablutions.

..

Près la porte de Visagra subsiste le petit ermitage du *Christo de la luz* — de vieux style arabo-bizantin — beau vestige de la domination des Goths.

La légende, mêlée à l'histoire, veut que, lors de la conquête des Maures, les chrétiens,

obligés d'abandonner l'ermitage — non compris dans l'énumération des six églises qui devaient, aux termes de la capitulation, demeurer ouvertes — cachèrent le christ et d'autres objets du culte dans une excavation qu'ils murèrent. Or, en 1085, quand Alphonse VI fit son entrée solennelle par la porte de Visagra, comme il arrivait avec ses seigneurs à la hauteur de l'édifice, à ce moment converti en mosquée, le cheval du Cid à ses côtés s'abattit ; on le releva, mais il refusa d'avancer, manifestant une grande terreur. Le roi, surpris, pressentit quelque mystère ; il fit sonder les murs, et l'on découvrit la cachette du christ. La lampe du sanctuaire brûlait toujours, depuis deux siècles !... Les assistants s'agenouillèrent, impressionnés par le miracle, et le roi voulut, avant de poursuivre son chemin, entendre là une première messe. Le fait est relaté par cette inscription au-dessus d'une croix de bois — cadeau du roi — suspendue au centre de l'Église :

*Este es el escudo que dejó en esta ermita el rey don Alonso VI cuando ganó à Toledo, y se dijo aqui la primera misa (1).*

(1) Ceci est l'écusson qu'en cet ermitage laissa le roi Alphonse VI quand il gagna Tolède, et ici se dit la première messe.





Ermitage del Cristo de la Luz.



Une autre légende circule autour du petit monument : celle du Juif *Abisaïn*.

En l'an 555, sous le règne d'Athanagilde, vivait à Tolède, près du collège des Doncellas, un juif nommé Abisaïn, célèbre par ses prédications contre les chrétiens.

Ayant étudié l'histoire de sa race déchue, il vouait une grande haine au Dieu qui détrôna Israël. Particulièrement, il souffrait à voir la foule se prosterner devant une image de ce Dieu maudit cloué sur la croix, — mauvaise statuette de bois peint qui était au petit ermitage de la Luz, non loin de sa demeure.

Abisaïn eut l'idée infernale d'imprégner le bois de poison, pour que périssent les fous qui viendraient y appuyer leurs lèvres avec ferveur... Une nuit donc, il exécuta son projet ; et le lendemain, à l'heure de l'office, il pénétra dans l'église, sous un déguisement, pour jouir en secret des drames qui allaient avoir lieu...

Comme à l'habitude, après la messe, les fidèles s'approchèrent de la petite croix ; une femme fit mine de la baiser ; mais on vit brusquement un des pieds du Christ se détacher et

se rejeter en arrière... A plusieurs reprises le mouvement se répéta. — Le prêtre expliqua le miracle par la découverte des taches noirâtres du poison...

Abisaïn ne s'avoua pas vaincu.

La nuit suivante, il revint. L'ermitage, à peine éclairé par la veilleuse du sanctuaire, était silencieux et désert... Le Christ, le pied toujours détaché de la croix, semblait exprimer une joie singulière en le regardant... Exaspéré, le juif tira son poignard et l'en frappa de toutes ses forces... Aussitôt, un long cri de douleur retentit, la statuette déclouée tomba sur le sol, et la lumière s'éteignit par enchantement, tandis qu'au dehors éclatait une effroyable tempête.

Abisaïn, à tâtons, ramassa le crucifix et, l'ayant caché sous ses vêtements, l'emporta dans sa demeure. Il se coucha, cette nuit, satisfait de sa victoire.

Mais, au matin, une grande rumeur l'éveilla en sursaut. Une foule menaçante devant sa porte mêlait son nom à une histoire miraculeuse : des fidèles, se rendant à l'ermitage, avaient constaté la disparition du crucifix ; les dalles suintaient de sang, dont les larges taches formaient une traînée dans la rue, et jusqu'à la maison

même du Juif. Le coupable était découvert.....

Épouvanté, Abisaïn tourna le regard vers l'endroit où il avait jeté la statuette: il la vit se dresser, nimbée de lumière, et, goutte à goutte, le sang continuait à s'échapper des blessures faites par le poignard... En ce moment, les chrétiens enfoncèrent la porte; ils s'emparèrent du Juif et le mirent à mort.

Quant au crucifix miraculeux, on le replaça solennellement dans l'ermitage, où il est encore.

..

Les couvents, aussi nombreux que les églises, sont : *las Carmelitas, las Capuchinas, San Clemente, Madre de Dios, San Isabel, Santa Clara*, où repose Henri de Transtamare, *Santo Domingo el real*, qui abrite les sépultures de trois enfants de Pierre le Cruel, *Santo Domingo el antiguo*, où se trouve le tombeau de Doña Isabel, femme de Charles-Quint, — *San Pablo Martir*, où fut établie la première imprimerie espagnole...

A *San Juan de la Penitencia*, une chapelle est très remarquable par son mélange bizarre d'architectures gréco-romane, gothique et arabe, et

surtout par son plafond de bois sculpté; elle abrite une superbe sépulture, en marbre blanc, de Don Francisco Ruiz, évêque d'Avila. Il existe là



San Juan de-la Penitencia (le patio).

un joli patio, longé sur un des côtés par deux étages de galeries.

A *Santiago del Arrabal*, près la porte de Visagra, on voit notamment une statue de San Vicente Ferrer, le christ en mains, dans l'attitude que ce farouche prédicateur devait avoir en entraînant ses fidèles au massacre des Juifs.



Sur la hauteur dominant le pont San Martin, au quartier de Montichel, existait le palais d'Amrù, ce gouverneur qui fit décapiter en une soirée tous les notables Tolédans ennemis de son fils. On y retrouve les ruines informes du palais auquel le marquis de Villena mit le feu après avoir donné l'hospitalité au connétable de Bourbon, traître à sa patrie. A quelque distance, un carrefour paisible, planté de maigres arbres, marque l'emplacement de la maison de Juan de Padilla...

Au-delà du pont, de l'autre côté du Tage, furent jadis les *cigarrales*, — villas et cabarets entourés de bosquets affectionnés par les artistes, les seigneurs et leurs maîtresses.

Sur la gauche, dans la montagne, on accède au petit ermitage de la *Virgen del Valle*, édifié en 1674 par Don Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV, et placé sous la poétique invocation de la Vierge de la Vallée.

Plus haut, parmi des amoncellements de rochers, une pierre énorme paraît avoir été creusée pour servir de sépulture à quelque grand personnage. Il s'agirait d'un roitelet africain du nom d'Abdul-Walid. Accouru au secours du

dernier roi maure de Tolède, il parvint à cet endroit lorsque la ville était déjà au pouvoir d'Alphonse VI, et de là il épia, pendant de longs jours, les mouvements des ennemis, attendant le moment favorable de les attaquer; mais, il fut lui-même surpris par le Cid et tué.

De cette roche — *la Peña del Moro* — on embrasse un panorama des plus pittoresques : en bas sont les murs, croulant dans le Tage, d'anciennes fortifications gothiques, puis les restes du palais de la belle Florinde — *el baño de la Cava* — lesquels ne seraient plutôt que les assises d'un premier pont détruit par une inondation, en 1203.

Dans le prolongement du joli pont actuel se dessine la délicate structure de *San Juan de los Reyes*, et, derrière, c'est le clocher dentelé de la Cathédrale, la tour de San Roman, l'Alcazar, parmi tout un fourmillement de constructions arabes et byzantines.



Une promenade, le *paseo de Madrid*, est agréable, à la sortie de la porte de Visagra. Une large avenue y conduit au quartier extérieur de Covachuelas, droit à l'hôpital de Tavera, ou de



afuera, c'est-à-dire du dehors, — superbe bâtiment construit par Don Juan Tavera, cardinal, gouverneur de la Castille en l'absence de Charles-Quint.

Quatre patios, entourés de galeries à colonnettes, y servent de promenoirs aux convalescents. Dans la chapelle est le tombeau du fondateur. Berruguete, ce merveilleux artiste qui, pendant soixante ans, peupla sa patrie de chefs-d'œuvre, l'exécuta avant de mourir à l'hôpital même : le cardinal est représenté couché dans ses habits pontificaux, et de petits enfants aux attitudes désolées soutiennent son blason. « Ce n'est pas sculpté, disait Théophile Gautier — croyant par erreur que ce tombeau renfermait les restes du cardinal Mendoza — c'est pétri. La terre cuite la plus facile n'a pas plus de liberté et de mollesse. » En effet, il semble impossible de donner à la pierre autant d'expression de vie.

Sur les côtés de l'autel sont deux peintures admirables : *Le Baptême du Christ* par le Greco, et une *Annonciation* par Barroso.

Aux environs de l'hôpital on relève les ruines d'une naumachie et d'un amphithéâtre romains.

Sur la gauche du *paseo de Madrid*, une route

mène à la fabrique d'armes blanches, au bord du Tage. Elle n'a plus l'importance que lui avait donnée Charles III, qui fit construire les bâtiments actuels. Les lames de Tolède gardent cependant encore leur renommée d'antan ; elles sont de si bonne trempe qu'on les peut piquer dans l'acier d'une enclume sans les émousser.

A courte distance est l'ermitage du *Christo de la Vega*, anciennement basilique de Sainte-Léocâdie, construite par Sisebute.

Devant le pont d'Alcantàra, sur la montagne à pic, Alphonse VI avait édifié, pour défendre l'entrée de la ville, le château fort de San Servando (1086) ; il y adjoignit un monastère où logèrent par la suite les moines de Cluny, puis les Templiers. Il ne reste de ces édifices qu'une tour aux trois quarts écroulée.

Plus loin, en un lieu dit la *huerta del rey*, ce sont les ruines du palais de plaisance de la belle *Galiana*, l'amante légendaire du frère de Charlemagne. La façade tient en partie debout, flanquée de tours tronquées ; et l'intérieur recèle des morceaux de sculpture murale dignes de l'art musulman. A côté, il reste quelques traces d'une clepsydre construite par l'astrologue Abdul-Cassem.

..

Les artistes et les amateurs d'antiquité parcourront sans se lasser — malgré le désagrément du pavage en cailloux pointus — les petites rues où sur les pierres des maisons les grands peuples disparus — romains, goths, arabes — ont laissé les empreintes de leur génie.

Elles sont si étroites et si tortueuses, ces rues, qu'une voiture souvent n'y peut passer ; mais elles dispensent aux piétons, par la disposition des habitations qui font ombre, une fraîcheur relative en plein midi.

A chaque pas, il faut s'arrêter et regarder. Ici, c'est un blason luxueusement sculpté au-dessus d'une humble boutique, là, une ferrure d'art à la porte disloquée d'un hangar. D'autre part, c'est le portail élégamment orné d'une antique demeure seigneuriale, c'est la *Mezquita* — petite mosquée — devenue propriété particulière. Ailleurs, dans le mur d'une maison bourgeoise, une petite niche abrite une statuette de la *Virgen de las Alfileres* (Vierge aux Épingles) ; les jeunes filles désireuses de se marier y viennent, en cachette, jeter des épingles — comme le font, pour le même motif, dans la

fontaine des arènes romaines de Saintes, nos paysannes.

Chaque maison garde une part d'histoire et de légende.

Et la nuit, quand on ne rencontre plus dans les ruelles pleines de mystère que des amoureux se parlant à voix basse au travers de la reja — la grille — d'une fenêtre, ou un jeune cadet de l'Académie d'Infanterie qui rentre à Santa Cruz, — quand la lumière blanche de la lune, en se jouant, caressante, sur les monuments, donne aux sculptures un relief saisissant, alors surgissent avec intensité les souvenirs : il est troublant d'évoquer les grands combats des guerriers sans peur, les martyres des vierges chrétiennes, les autos-da-fé sinistres du fanatisme religieux, les assassinats, les massacres — la gloire, la folie, l'enthousiasme, la haine et l'amour — d'une génération de plus de trente siècles !



Marteau de la Porte des Lions.



Tombeau d'un Cardinal à l'ermitage del Christo de la Luz.

## IX

### ÉVÊQUES ET ARCHEVÊQUES DE TOLEDE

#### ÉPOQUE ROMAINE

**S**AINT Eugène est considéré comme le premier évêque de Tolède : mais, avant lui, des historiens signalent la présence, comme chefs de la famille catholique, de saint Jacques l'apôtre, patron de l'Espagne, de saint Elpide, de saint Julien, crucifié en l'an 91, de saint Saturnin et de saint Philippe-Philothée, en l'an 94.

1. Saint Eugène lui succéda, prenant le titre

d'évêque, vers 95 ; il subit le martyre à Deuil, près Paris. Son corps fut retrouvé dans un lac et inhumé à Saint-Denis. Beaucoup plus tard, sous Philippe II, on le transféra à la Cathédrale de Tolède dans un cercueil d'argent.

Sa succession demeura longtemps ouverte, par suite des persécutions, car le deuxième évêque connu ne vient qu'en l'an 286.

2. Mélancio. De 286 à 306.
3. Pelage. De 312 à 325.
4. Patruno.
5. Toribio, ami de saint Irénée, qui lui dédia un livre.
6. Quirico.
7. Vincent.
8. Pomponio-Paulato.
9. Natal, sous Constantin.
10. Audencio. Vers 367. Il s'employa de tous ses efforts à combattre la doctrine de Priscilien.
11. Asturio. Il présida les premiers conciles Tolédans, en 396 et 400.
12. Higicio, ancien moine de Palestine, poète et orateur.

## ÉPOQUE GOTHIQUE

13. Martin.
14. Castino, ancien capitaine de milice romaine.
15. Campégio.
16. Julien Sintacio.
17. Palmacio ou Praumato.
18. Pierre I<sup>er</sup>, Grec d'origine.
19. Celse.
20. Montano. Il présida deux conciles en 527. Il s'était marié, puis il avait répudié sa femme pour entrer dans les ordres. Accusé de mentir à ses vœux de chasteté, en continuant d'entretenir avec elle des relations suivies, il voulut, dans le désir de prouver son innocence, se soumettre à l'épreuve du feu : il garda pendant toute une messe, pressés contre son sein, des charbons enflammés, sans ressentir la plus légère brûlure, dit-on.
21. Julien I<sup>er</sup>. Il présida deux conciles en 540 et 541.
22. Bacaude. On sait qu'il mourut en 562.
23. Pierre II. Il mourut en 569.
24. Euphémio, ou Epiphanio. Il reçut la conversion au catholicisme du roi Léovigilde. Il

présida au mariage d'Hermenegilde et d'Ingunde.

25. Exupère. De 597 à 598.

26. Adelphe de Metz. De 598 à 599.

27. Venancio ou Monancio. Voyageant en Dalmatie, il y trouva le martyr, et son corps fut rapporté à Saint-Jean-de-Latran, à Rome (avril 607).

28. Auracio. De 603 à 615.

29. Eladio, membre de la famille royale. Il mourut en 633.

30. Juste. De 634 à 636.

31. Eugène II. De 637 à 640.

32. Saint Eugène III. De 646 à 657.

33. Saint Ildefonse. Il prétendit qu'un soir, se promenant dans la Cathédrale en construction, la Vierge lui apparut et lui fit cadeau d'un morceau de son voile. Le clergé le trouva, au matin, prosterné, baisant avec transport une pierre sur laquelle on crut reconnaître la trace des pieds de la divine visiteuse. Un mois après, Ildefonse mourait (23 janvier 668).

Après la défaite du Guadalète, les fidèles, fuyant Tolède avec leurs reliques, emportèrent ses restes à Zamorra.

34. Quincio. Ce fut lui qui sacra le roi Wamba. Il mourut en 680.



35. Saint Julien II. De 681 à 690. Il laissa des ouvrages appréciés, notamment une chronique du royaume des Wisigoths.

36. Sisebute ou Sigebert. Il était parent du roi Wamba. Ayant favorisé un complot contre Egica, il fut dépossédé, excommunié et emprisonné dans un monastère, où il mourut en 693.

37. Félix I<sup>er</sup>. De 692 à 700.

38. Gutierre ou Guleric. De 701 à 707.

39. Chinderedo ou Sinderedo. Il eut à souffrir de la rivalité de l'évêque Oppas, parent de Witiza, roi. On ignore la date de sa mort, mais on sait qu'il abandonna la mitre en 710.

40. Urbain. Lors de la conquête arabe, il s'enfuit dans les Asturies; mais il revint à Tolède avec la permission des vainqueurs.

#### ÉPOQUE ARABE

Urbain, précité, qui mourut en 737.

41. Séniofredo ou Xénofred. De 738 à 749.

42. Concordio. Il fut bon et charitable envers les pauvres. Il mourut vers 752.

43. Pierre le Beau (752 à 757).

44. Cixilano. Il mourut en 780.

45. Elipande. Il mourut en 808. Tous ses pré-

décesseurs s'étaient dénommés *évêques*. Lui et ses successeurs prirent le nom d'*archevêques*.

46. Gumesinde. Il mourut en 832.

47. Wistremir, mozarabe. Saint Euloge l'appelait « lumière de l'Espagne », louangeant son énergie et la finesse de son esprit. Il mourut très âgé, en 857.

48. Saint Euloge. Il fut nommé archevêque en 858, mais, avant d'avoir reçu la consécration, il fut mis à mort parce qu'il donnait asile à une jeune musulmane qui demandait le baptême (859).

49. Bonito, né à Clermont, en France, mort à Tolède en 862.

50. Julien III, mort en 875.

51. Pierre III, mort en 878.

52. Jean I<sup>er</sup> Oscense, mort en 886.

53. Oronte, ou Oroncio, mort en 902.

54. Blas I<sup>er</sup> ou Basile, mort en 926.

55. Visitano, mort en 946.

56. Jean II, mort le 6 mars 956.

57. Vincent II, mort en 973.

58. Félix II, mort en 988.

59. Blas II, mort en 1005.

60. Cyprien, mort en 1006.

61. Vincent III. On ignore l'époque de sa mort.

62. Geroncio, ou Oroncio II, mort en 1036.

63. Zacarias, mort en 1037.
64. Julien IV, mort en 1040.
65. Dominique, naturel de Pavie, mort en 1047.
66. Salviato, mort en 1050.
67. Pascal. De 1058 à 1075. Un archiprêtre, Julian Perez, tint ensuite la charge, par intérim, jusqu'en 1086. Certains auteurs prétendent que Pascal eut cependant comme successeur Pierre, évêque.

## ÉPOQUE CHRÉTIENNE

68. Bernard I<sup>er</sup>. De 1086 à 1121 ou 1124.
69. Raymond. De 1125 à 1151.
70. Jean III. De 1152 à 1166. Il donna l'idée à Don Sanche de créer l'ordre de *Calatrava*. Approchant le roi de France Louis VII, il le supplia d'autoriser les moines de Saint-Denis à lui concéder... un bras de Saint Eugène, inhumé à l'abbaye ; et ce bras fut transporté solennellement à Tolède le 22 février 1156.
71. Cerebruno. De 1167 à 1180. Il fut chargé de l'éducation d'Alphonse VIII, quand ce jeune roi était caché à Ségovie.
72. Pierre IV de Cardona, le premier des

archevêques dont le portrait existe à la sacristie de la Cathédrale. Il mourut le 12 juin 1182.

73. Gonsalve I<sup>er</sup> Pérez. De 1182 à 1193.

74. Martin Lopez de Pisuerga. Il fut capitaine général de l'Andalousie sous Alphonse le Noble et combattit avec succès les Maures. De 1194 à 1208.

75. Rodrigue I<sup>er</sup>, Ximenez de Rada. Il fit ses études à Paris. Il était aux premiers rangs à la bataille de las Navas de Tolosa. En revenant d'un voyage à Rome en 1247, il mourut sur le bateau qui le transportait. On lui éleva un mausolée à Huerta.

76. Jean IV de Médina de Pomar. De 1247 à 1248. Il connut saint Louis de France.

77. Gutierre I<sup>er</sup>, Fernandez Pescador. De 1249 à 1250.

78. Don Sanche I<sup>er</sup>, Infant de Castille, fils de Ferdinand III. De 1250 à 1261.

79. Dominique Pascal. Il avait porté la crosse pontificale à la bataille de Las Navas. Il mourut le 2 juin 1262.

80. Don Sanche II, infant d'Aragon et beau-frère d'Alphonse X de Castille. Pendant que celui-ci voyageait en Allemagne, il dirigea la campagne contre les Maures. Un jour, il fut fait prisonnier. Comme les guerriers arabes se dis-

putaient sa prise, un de leur chefs s'interposa, disant : « Allah ne permet pas que pour un chien de chrétien s'égorge des cavaliers si vaillants ! » Et de sa main il trancha la tête à Don Sanche (21 octobre 1275). Le corps de l'archevêque et la croix furent peu après rachetés par les chrétiens et ramenés à Tolède.

81. Ferdinand I<sup>er</sup> Rodriguez. Non reconnu par trois papes, Innocent V, Adrien V et Nicolas III, il finit par renoncer à la mitre. De 1276 à 1280.

82. Gonzalve II, Garcia Gudiel y Barroso. De 1280 à 1299. Mort à Rome.

83. Gonzalve III, Diaz Palomèque. Il présida le concile de Pénafiel en 1302. De 1299 à 1310.

84. Gutierre II Gomez. De 1310 à 1321.

85. Jean V, infant d'Aragon et patriarche d'Alexandrie. En 1328, il choisit l'archevêché de Tarragone, où il mourut en 1334.

86. Ximenez de Luna, évêque de Tarragone. De 1328 au 16 novembre 1338.

87. Gil de Albornoz. — Il avait fait ses études à Toulouse. Étant à Rome, il obtint, pour joindre aux reliques de Tolède, le couteau qui aurait servi à décapiter saint Paul.

Ce couteau portait les inscriptions : sur une face, « *Næronis Cæsaris Mucro* »; — et sur

l'autre, « *Quo Paulus Trunctus Capite fuit.* »

88. Gonzalve IV de Aguilar, mozarabe. La charge lui fut brusquement retirée en 1353, et il mourut deux ans après.

89. Blas III Fernandez. — Il s'était déclaré pour Henri de Transtamare; et Pierre le Cruel, pour se venger de lui, assassina son frère; il le fit ensuite appréhender pendant une messe, sur l'autel même, et enfermer, sans vêtements, à Coimbra. Blas y mourut en 1362 et son corps fut, plus tard, ramené à la Cathédrale.

90. Gomez Manrique. De 1362 à 1371. Il s'arrangea pour plaire tantôt à Pierre le Cruel, tantôt à Henri de Transtamare, qui tous deux le maintinrent dans sa charge.

91. Pierre V Tenorio. — Il vit les règnes de Henri II, de Jean I<sup>er</sup> et de Henri III. Pendant l'enfance de ce dernier, il administra le royaume. Il mourut le 18 mai 1399.

92. Pierre VI de Luna. De 1404 à 1414. — Avant son avènement, la charge avait été tenue par Fray Fernando Yañez, qui refusa la mitre.

93. Don Sanche III de Rojas. De 1414 à 1422.

94. Jean VI Martinez de Contreras. De 1422 à 1434.

95. Jean VII de Cerezuela. Frère utérin du

célèbre connétable Alvaro de Luna. Il mourut à Talavera le 4 février 1442.

96. Gutierre III Alvarez. Haï du clergé, il dut abandonner la mitre en 1446.

97. Alphonse I<sup>er</sup> Carrillo de Acuña. Après une vie mouvementée, il se retira au couvent des franciscains d'Alcala, où il mourut le 1<sup>er</sup> juillet 1482.

98. Pierre VII Gonzalès de Mendoza, cardinal. Il eut une liaison scandaleuse avec une dame portugaise. Il fut le principal instrument de l'Inquisition ; mais il se fit le protecteur de Christophe Colomb à la cour. Il mourut à Guadaluajara le 11 janvier 1495.

99. Fray Francisco Ximenés de Cisneros, cardinal et inquisiteur général. De 1496 au 8 novembre 1517.

100. Guillaume de Croï. Du 23 juillet 1518 au 11 janvier 1521. Précepteur de Charles-Quint, qui le fit ministre d'État. Il mourut empoisonné à Worms, où il accompagnait l'empereur. A ce moment, des partisans des comuneros tentèrent d'imposer par la force la nomination, à sa place, de Don Antonio, évêque de Zamorra.

101. Alphonse II de Fonseca. Du 26 août 1524 au 15 février 1534.

102. Jean VIII de Talavera. Du 13 mai 1534 au 1<sup>er</sup> août 1545.

103. Jean IX Martinez Guijarro. Du 30 janvier 1546 au 31 mai 1557.

104. Bartholomé Garraza de Miranda. Du 5 mars 1558 au 2 mai 1576.

105. Gaspard I<sup>er</sup> de Quiroga. Du 31 octobre 1577 au 20 novembre 1594.

106. Albert, Infant d'Espagne et Archiduc. Du 3 avril 1595 au 9 juillet 1598.

107. Garcia de Loaisa Giron. Du 18 août 1598 au 22 février 1599.

108. Bernard II de Sandoval y Rojas. Du 23 juin 1599 au 7 décembre 1618.

109. Ferdinand II, frère de Philippe III. Du 5 mai 1620 au 9 novembre 1641. Vice-roi de Catalogne, puis gouverneur des Pays-Bas, il dirigea la guerre contre le cardinal de Richelieu en Artois.

110. Gaspard II de Borja y Velasco. Du 20 mars 1645 au 28 décembre de la même année.

111. Balthazar Moscoso y Sandoval. Du 7 octobre 1646 au 18 septembre 1665.

112. Pascal d'Aragon. Du 7 mars 1666 au 26 septembre 1677.

113. Louis I<sup>er</sup>, Manuel Fernandez Portocarrero. Du 28 janvier 1678 au 14 septembre 1709. Grand connétable et vice-roi de Sicile.



114. François Valero y Loza. Du 7 mai 1715 au 23 avril 1720.

115. Diego de Astorga y Cespedès. Du 28 août 1720 au 9 février 1734.

116. Louis II, Antoine de Bourbon, frère de Charles III. Du 13 février 1736 au 18 décembre 1754. Il fut nommé archevêque à l'âge de huit ans, puis cardinal. A la mort de son père Philippe V, il rendit mitre et chapeau. Il se maria et se consacra aux sciences.

117. Louis III Ferdinand de Cordoue. Du 13 septembre 1755 au 26 mars 1771.

118. François Antonio de Lorenzana. Du 12 mars 1772 au 22 décembre 1800.

119. Louis IV Marie de Bourbon, infant d'Espagne. Du 6 janvier 1801 au 19 mars 1823. Il fut Président du Parlement qui abolit l'Inquisition.

120. Pierre VIII de Inguanzo y Rivero. Du 15 novembre 1824 au 30 janvier 1846.

121. Jean X Jose Bonel y Orbe. Du 25 janvier 1848 au 11 février 1857.

122. Fray Cyrille de Mamedá y Bréa, archevêque de Burgos et cardinal. Du 30 octobre 1857 au 1<sup>er</sup> juillet 1872.

123. Juan Ignacio Moreno, archevêque de Valladolid et cardinal. Du 5 juillet 1875 au 28 août 1884.

124. Zéphirin Gonzalez. Nommé le 27 novembre 1885, il renonça à l'archevêché de Tolède le 2 janvier 1886, pour retourner à Séville d'où il venait.

125. Miguel Paya y Rico, archevêque de Saint-Jacques de Compostelle, et cardinal. Du 7 juin 1886 au 24 décembre 1891.

126. Antolin Monescillo y Viso, archevêque de Valence et cardinal. Du 11 juillet 1892 au 11 août 1897.

127. Ciriaco Maria Sancha y Hervas, archevêque de Valence. Du 24 mai 1898 au 5 mars 1909. Il était né à Quintanar del Pidio, province de Burgos, le 17 juin 1833.

128. Fr. Gregorio M. Aguirre y Garcia, archevêque de Burgos et cardinal, occupe actuellement la charge.

# TABLE



## TABLE

	Pages.
Origines. — Ibères, Celtes et Carthaginois . . . . .	1
Les Romains. . . . .	7
Les Goths. . . . .	17
Les Maures . . . . .	45
Les rois maures indépendants. . . . .	79
Les chrétiens . . . . .	87
Autrichiens et Bourbons . . . . .	135
La ville et ses trésors . . . . .	153
Monographie des évêques et des archevêques. . . . .	203

### Illustrations :

Armes de la Cité . . . . .	Frontispice
Alcazar : la façade. . . . .	49
— la cour d'honneur . . . . .	141
— le grand escalier. . . . .	142
Ayuntamiento . . . . .	135
Cathédrale : Entrée principale . . . . .	167
— Porte des lions . . . . .	172
— Marteau de la Porte des lions . . . . .	202
— Nef latérale . . . . .	177
— Tombeaux d'Alvaro de Luna et de son épouse . . . . .	123
Castillo San Servando . . . . .	43
Christo de la luz : la nef et l'autel. . . . .	191
— Tombeau d'un cardinal. . . . .	203
Corral de Don Diego . . . . .	115
Demeure de Samuel Levi . . . . .	113

	Pages.
Fabriques d'armes . . . . .	148
Fortifications gothiques : au bord du Tage . . . . .	29
— el baño de la Cava. . . . .	39
La Hermandad . . . . .	181
Monnaies frappées à Tolède :	
Première époque romaine, la Cité étant Muni- cipe . . . . .	6
Deuxième époque romaine, la Cité étant Colonie. . . . .	16
Époque gothique, sous Léovigilde. . . . .	25
— sous Receswinte . . . . .	31
— sous Wamba . . . . .	35
Époque arabe, sous Al-Mamoun . . . . .	83
Époque mozarabe, au chiffre d'Alphonse VIII. . . . .	99
Place Zocodover . . . . .	75
Pont d'Alcantara : portique . . . . .	1
— vue du côté gauche . . . . .	53
— vue du côté droit . . . . .	152
Pont San Martin . . . . .	65
— et San Juan de los Reyes . . . . .	159
Puerta del Cambrón . . . . .	19
Puerta del Sol : côté extérieur . . . . .	45
— côté intérieur . . . . .	161
Puerta de Visagra : côté extérieur . . . . .	17
— côté intérieur et statuette de saint Eugène . . . . .	9
Rives du Tage, près le pont d'Alcantara . . . . .	101
San Antonio, ancien couvent . . . . .	93
San Isabel, — . . . . .	109
San Juan de los Reyes : bas-côté de la nef . . . . .	185
— le cloître . . . . .	129
San Juan de la Penitencia : le patio . . . . .	196
Santa Cruz : le portail . . . . .	89
Santa Maria la Blanca, ancienne synagogue . . . . .	187
Santo Tomé . . . . .	97

Copia digital realizada por el  
Archivo Municipal de Toledo



## DERNIÈRES PUBLICATIONS

- ÉMILE BAUMANN. — **L'Immolé**: roman  
(5<sup>e</sup> édition; *ouvrage couronné par l'Académie française*) . . . . . 3 fr. 50
- ÉTIENNE REY. — **De l'Amour**, prix des « 45 »  
(4<sup>e</sup> édition) . . . . . 3 fr. 50
- PIERRE GRASSET. — **Un Conte bleu**, roman,  
*prix des Annales* (4<sup>e</sup> édition) . . . . . 3 fr. 50
- JEAN GIRAUDOUX. — **Provinciales**: nouvelles  
(3<sup>e</sup> édition) . . . . . 3 fr. 50
- JEAN NESMY. — **La Lumière de la Maison**,  
roman (3<sup>e</sup> édition) . . . . . 3 fr. 50
- JEAN HARMAND. — **Correspondance inédite  
du duc d'Orléans et de la marquise  
de Montesson** (1773) . . . . . 2 fr. »
- RENÉ LAURET. — **Line**, histoire lorraine,  
roman . . . . . 3 fr. 50
- V. DE PALLARÈS. — **Le Crépuscule d'une  
Idole**. — Nietzsche. Nietzscheïsme.  
Nietzchéens . . . . . 3 fr. 50
- HENRI MÉNABRÉA. — **Le Muletier et son  
Mulet** . . . . . 3 fr. 50
- HENRI CHANTAVOINE. — **En Province**, lettres  
au Directeur du « journal des Débats »,  
préface de M. Paul DESCHANEL, de l'Académie française . . . . . 3 fr. 50
- GEORGES DEHERME. — **La Démocratie vivante**  
(2<sup>e</sup> édition) . . . . . 4 fr. 50
- A.-C. SWINBURNE. — **Chastelard**, tragédie en  
cinq actes, traduit par M<sup>me</sup> H. du Pasquier,  
introduction biographique de M. René  
PUAUX . . . . . 3 fr. 50

### Collection « Les Études Contemporaines »

- ÉMILE FAGUET, de l'Académie française. —  
**Le Culte de l'Incompétence** . . . . . 2 fr. »
- PIERRE LEGUAY. — **La Sorbonne Contem-  
poraine** . . . . . 2 fr. »